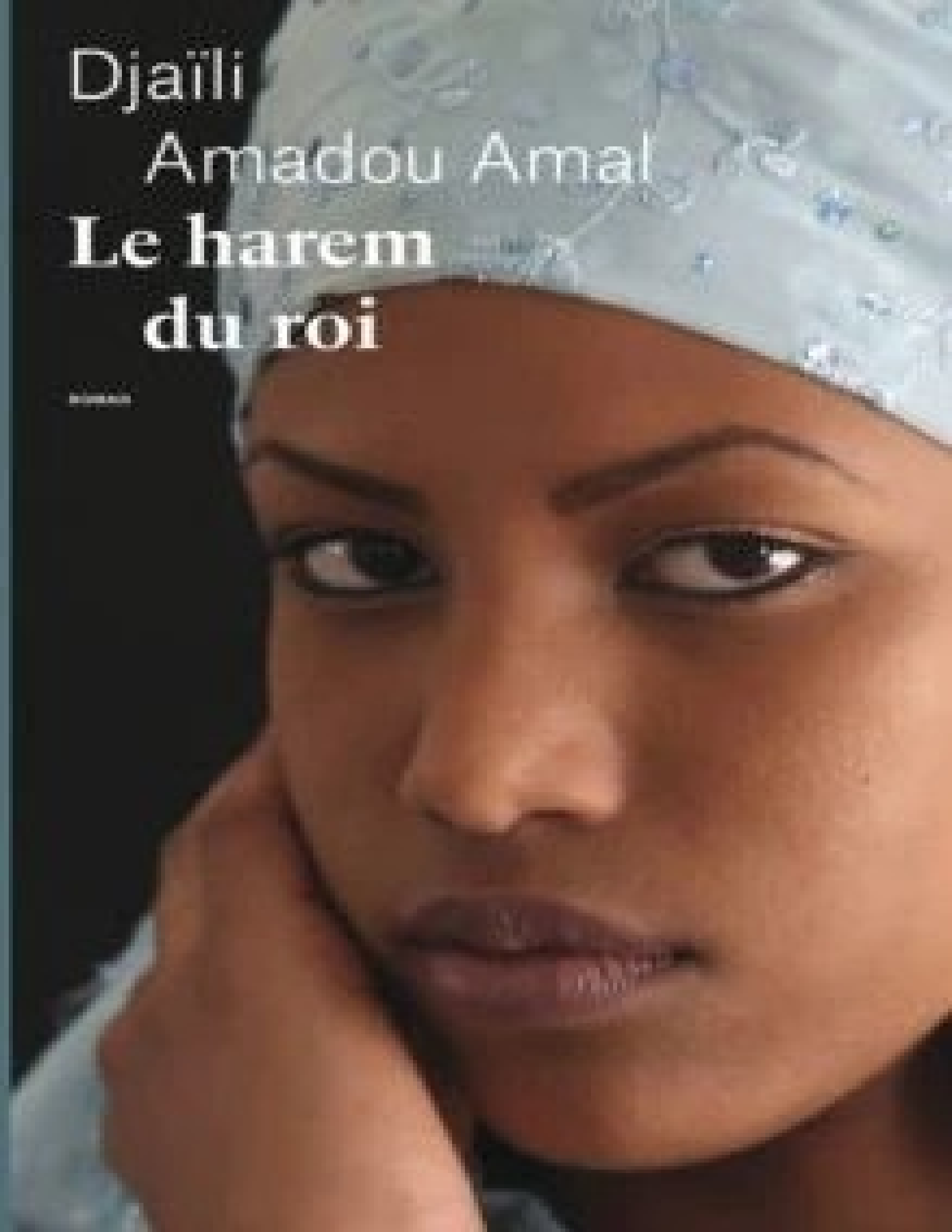


Djaïli

Amadou Amal

Le harem du roi

roman



Djaïli

Amadou Amal

Le harem du roi

ROMAN



Emmanuelle Collas

© Éditions Emmanuelle Collas, 2024

Couverture & intérieure : Cheeri
Photographie de la jaquette :

© Michel Renaudeau/Getty Images

Éditions Emmanuelle Collas
SAS Emmanuelle Galaade éditeur
3, place André Malraux
75001 Paris, France
www.emmanuelle-collas.fr

Cette œuvre est une fiction inspirée de faits réels.
Elle s'appuie sur les réalités historiques, les traditions ainsi que des aspects sociologiques et anthropologiques avérés. Les personnages sont des êtres romanesques, tout comme la localité de l'intrigue est imaginaire.
Toute ressemblance avec des personnes vivant ou ayant vécu, des localités existant ou ayant existé, n'est que pure coïncidence.

*À ma tante, Djebba Nanna, et à mon père,
Oustaz Amadou Toukour, de regrettée mémoire,
qui ont très tôt aiguisé mon intérêt pour la culture
et l'histoire traditionnelle peule*

« Il est permis d'épouser deux, trois ou quatre parmi les femmes qui vous plaisent, mais, si vous craignez de n'être pas justes avec celles-ci, alors une seule, ou des esclaves que vous possédez. Cela, afin de ne pas faire d'injustice. »

Coran, sourate 4,
Les femmes, verset 3

I

L'ÉPOUSE DU ROI

« On ne prend pas rendez-vous avec le destin. Le destin empoigne qui il veut, quand il veut. Dans le sens de vos désirs, il vous apporte la plénitude. Mais le plus souvent, il déséquilibre et heurte. Alors, on subit. »

Mariama Bâ

1

Le grand tambour royal, *Toumbal*, résonne. Un son lourd, monotone, presque lugubre. Boussoura a la pénible impression qu'il retentit dans son cœur. Les griots chantent les louanges du nouveau roi, la ferveur des grands jours de fête. La plus belle d'entre toutes. La plus attendue aussi. La fête du couronnement. Tout ce brouhaha se mêle dans sa tête en une cacophonie qui lui est insupportable. Alors elle court, court pour s'en éloigner, mais la vibration du *Toumbal* se rapproche et résonne de plus en plus fort. Elle se débat pour tenter de s'échapper de ce cauchemar et récite instinctivement les versets coraniques. Elle se raccroche à ces versets comme à une bouée de sauvetage et arrive enfin à s'extirper du sommeil. L'obscurité qui intensifie les angoisses exacerbe sa frayeur. Sa gorge se noue et son cœur bat plus fort. Même réveillée, elle peut encore entendre dans sa tête, comme une litanie, l'écho du *Toumbal*.

Couverte de sueur, frissonnante, elle rejette sa couverture d'un coup de pied agacé. Celle-ci tombe sur le sol recouvert d'une moquette rouge. Tout dans cette chambre l'énerve. Cet appartement est tellement différent de là où elle vivait auparavant. Neuf ans déjà ! Pour tenter de se l'approprier, elle a tout repeint, changé les meubles, apporté ses bibelots préférés. Mais peine perdue ! L'odeur des murs épais et de l'humidité du sol en ciment persiste malgré les tapis qu'elle y a jetés. Elle a tout tenté pour se débarrasser de cette odeur de moisi, mais ni l'encens qu'elle brûle régulièrement ni les déodorants qu'elle pulvérise, sans compter les bougies parfumées, n'en sont venus à bout. Ici, elle est devenue si sensible qu'elle a l'impression de ressentir les tourments de toutes celles qui l'ont précédée dans ces appartements.

Elle n'arrive pas à savoir si elle a chaud ou froid. Le tee-shirt qu'elle porte au-dessus de son pagne est trempé. Elle se lève d'un bond, allume la torche

du smartphone qu'elle garde toujours à ses côtés. L'écran indique 3 heures. L'heure à laquelle les *djinns* se promènent, l'heure où il ne faut absolument pas mettre le nez dehors, disent les légendes populaires.

Le grand baobab près du cimetière royal abrite des hiboux, dont le hululement rend l'ambiance encore plus lugubre. Ces oiseaux ont la réputation d'être de mauvais augure, c'est le totem des sorciers mangeurs d'âmes. Il se dit tellement de choses sur ce palais bâti il y a environ deux siècles. Que de légendes autour de cette bâtisse protégée par des murs si hauts qu'elle semble inviolable. On raconte qu'à l'époque des conquêtes, au moment de construire le palais, le roi, adepte des sciences occultes, avait emmuré des jeunes gens, garçons et filles, à chaque angle de la grande muraille, qui étaient censés protéger à jamais le palais. Il se dit aussi que, pendant les nuits noires, les fantômes de tous les rois qui y sont enterrés se promènent pour mieux surveiller leur demeure.

Le palais semble endormi mais Boussoura sait que ce silence n'est que feint. Combien de cœurs angoissés, de questionnements inutiles, d'illusions brisées abrite-t-il ? Combien d'ambitions silencieuses, de coups bas, de rêves déçus, de désirs frustrés, calfeutrés au fond des cœurs des dizaines de résidents de cette demeure royale ?

Pendant des années, son premier réflexe, quand elle se sentait si mal, était de prendre son téléphone et d'appeler Seini, mais les choses ont bien changé désormais. Assise sur son tapis de prière, comme après chacun de ces cauchemars qui la laissent fébrile et angoissée, incapable de se concentrer, elle laisse le temps s'égrener lentement au rythme de la grande horloge murale qui martèle les secondes dans un tic-tac presque rassurant. Chaque minute la rapproche de l'aube et de sa lumière apaisante. Dire que, pendant longtemps, elle s'est fait la réputation auprès de la famille d'avoir le sommeil facile. Il suffisait alors qu'elle ferme les yeux pour sombrer dans une bienheureuse inconscience. Ce temps lui semble si lointain et révolu.

Le jour se lève enfin avec ses bruits familiers. Elle identifie le moindre son. Les pas lourds de Maala, qui se presse vers la mosquée alors que résonne le chant du muezzin, le hennissement des chevaux dont l'écurie se trouve tout près de ses appartements, puis les cases qui s'ouvrent une à une. La lourde porte en bois du premier vestibule grince, les enfants récitent déjà la première leçon du jour avec leur maître coranique. Les femmes esclaves

domestiques, communément appelées *djaagué*, vaquent à leurs premières tâches de la journée. Balayer le palais et étaler le sable pour effacer toutes les empreintes. Ici et là, fusent des salutations. Un feu de bois flambe dans la cuisine d'où s'échappent les effluves du café.

Boussoura sort enfin de sa torpeur, elle renonce à égrener son chapelet et prend une douche rapide, met une robe d'intérieur confortable, qu'elle aime particulièrement porter, passe au salon et allume la télévision dont elle baisse le volume. Elle entrouvre la porte de l'appartement mais laisse les rideaux tirés. Car elle n'a pas envie d'être dérangée et encore moins de recevoir des visites si tôt le matin.

Dans la cour, des salutations fusent de plus belle, accompagnées cette fois de battements de mains.

— Qu'Allah t'accorde la santé, Majesté.

— Qu'Allah t'accorde la subsistance...

Le *lamido* pénètre d'un pas alerte dans le salon. Il vient de s'acquitter de la première prière – probablement dans ses appartements privés car il ne porte pas de turban mais juste une petite chéchia jetée négligemment sur la tête. Depuis quelque temps, il se laisse pousser une barbe blanche qui efface encore plus les souvenirs des temps heureux. Cet homme qu'elle a aimé et chéri durant de longues années, cet ami et ce complice n'est plus son amoureux, celui qu'elle connaissait jusqu'au bout des doigts. Le père de ses quatre enfants, le compagnon des bons ou moins bons moments. Cet homme est à présent le *lamido*, le roi et, celui-ci, elle ne le connaît pas.

— Maatiberi, comment vas-tu ma chère ? As-tu passé une bonne nuit ?

— Bonjour, Majesté.

— Un vrai café ne serait pas de refus, Maatiberi. Pas la mixture immonde qui ressemble à de l'eau boueuse que préparent les femmes dehors.

Elle déteste quand il l'appelle comme ça ! Ce surnom que lui ont donné les servantes et les esclaves du palais au premier temps du couronnement et qui lui est resté. *Maatiberi*, l'épouse peule qui lui rappelle qu'elle n'est plus qu'un titre désormais. Une épouse peule de noble lignage et non d'origine servile comme les autres concubines. Durant vingt-cinq ans, elle a été Bouss, Boussoura, chérie, prof, Daada saaré. Aujourd'hui, elle est seulement Maatiberi.

Elle actionne la cafetière déjà prête, choisit le café qu'il apprécie et lui

tend la tasse. Elle en prépare une pour elle aussi en ajoutant un soupçon de lait. Prendre un café ensemble le matin est la seule habitude qu'ils ont gardée après le couronnement. Désormais, plus de repas en commun, plus de nuit ensemble dans le lit conjugal. Il n'est plus son époux, le médecin. Il est à présent le *lamido* ! Elle n'est plus la professeure de littérature adulée par ses élèves. Elle est Maatiberi, l'épouse peule du palais royal !

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, lui confie-t-elle d'une voix sourde. À peine deux heures. Toujours le même cauchemar...

— Encore ? Je vais demander au marabout de te concocter quelque chose.

— Je préfère que tu me fasses une ordonnance, fait-elle en secouant la tête d'un air las.

— Tu sais bien que je ne veux pas que tu prennes de somnifères et encore moins d'antidépresseurs. Toutes les femmes se sentent mal à la ménopause. Ce n'est rien de dramatique ! Je t'enverrai le marabout dans la journée, dit-il, le visage fermé.

— Ce n'est pas la peine. Je l'ai déjà consulté plusieurs fois au fil des ans et rien n'a changé. Le même cauchemar, toujours.

Il fronce les sourcils et sort de la pièce sans répondre.

2

Boussoura n'arrive toujours pas à se rappeler à quel moment précis son époux, Seini, le médecin proche de ses patients, reconnu pour son altruisme et sa gentillesse, le père affectueux, attaché à ses enfants, le mari aimant et complice s'est transformé en roi tout-puissant. En *lamido*, le commandeur des croyants de toute la localité, le garant des traditions et de la religion.

Elle se souvient pourtant de ce jour où il était revenu à la maison, flanqué de son meilleur ami, qui se cachait presque derrière lui, Adamou, ingénieur de son état. Boussoura connaissait suffisamment Adamou et son époux pour savoir que tous les deux arrivaient avec de mauvaises nouvelles. Il suffisait de voir les regards gênés qu'ils se lançaient comme pour se rassurer mutuellement. Boussoura avait eu des sueurs froides en servant le thé, accompagné de petits gâteaux secs, alors qu'elle mourait d'envie de secouer les deux hommes pour leur faire cracher le morceau. Qu'avaient-ils à lui annoncer pour faire cette tête-là ? Était-il arrivé un malheur qu'elle ignorait ? Son cœur battait la chamade et elle finit par s'asseoir en face d'eux.

— Docta, y a-t-il un problème ?

Elle donnait toujours à son mari ce petit diminutif affectueux du temps de leur rencontre, quand il n'était encore qu'un jeune interne et qu'elle avait eu une crise de paludisme alors qu'elle préparait son concours pour intégrer l'école normale supérieure et devenir professeur. Il l'avait soignée, puis avait poussé l'audace jusqu'à venir prendre de ses nouvelles chez ses parents. Il était ainsi devenu le médecin attitré de toute la famille, puis le mariage avec sa première patiente avait semblé une évidence pour tous, tant la complicité et l'amour du jeune couple faisaient plaisir à voir. Quatre enfants, tous jeunes adultes désormais, faisaient la fierté de leurs parents.

— Docta, que se passe-t-il ? répéta-t-elle, le cœur battant la chamade.

— Calme-toi, chérie. Il n'y a rien de grave. Je voulais juste te parler d'un projet. Un projet sérieux.

— Et ce n'est pas un projet de remariage évidemment, ajouta Adamou qui tenta de faire de l'humour.

Adamou était un polygame dans l'âme, passant son temps entre une nouvelle épouse qui ne durait jamais longtemps et sa première femme, un modèle de vertu et de patience. Son jeu favori, quand il était en présence de Boussoura, c'était de la taquiner sur l'éventuel remariage de son époux, sachant qu'elle ne supportait pas du tout la polygamie, ce qui donnait lieu à des débats interminables entre eux.

— Boussoura, cela fait un mois que mon oncle, le *lamido*, est décédé. Tous mes cousins sont évidemment prétendants au trône et ne rêvent que de le remplacer. Mais mes grands frères sont venus me parler aujourd'hui. Ils sont tous en ville, fit Seini d'une voix douce.

— Ils sont là, eux qui ne viennent pratiquement jamais à Yaoundé ? Que veulent-ils ?

— Ils me supplient de présenter ma candidature. Ils pensent sincèrement que je suis le seul à pouvoir apporter une solution concrète à tous les maux qui minent notre communauté.

— Je ne veux pas que tu sois candidat, encore moins que tu sois élu *lamido*. Tu sais très bien ce que je pense de tout ça. On en a parlé avant notre mariage. Ça détruira notre famille, notre équilibre, notre vie, fit Boussoura qui avait du mal à contenir sa colère.

— C'est mon devoir en tant que prince ! Moi aussi, je n'ai jamais pensé devenir *lamido*, mais les circonstances ne sont plus les mêmes. La situation est grave et il faut une personne instruite et désintéressée. D'ailleurs, pour me convaincre, mes frères m'ont fait appeler chez le ministre Abdou et il est de leur avis. Je suis le seul qui peut changer les choses.

— On y est ! La chefferie traditionnelle et la politique cheminent désormais ensemble. Nous sommes arrivés à nous tenir loin des deux durant toutes ces années, nous avons construit toute une vie et il est hors de question que je te laisse tout détruire, dit Boussoura d'une voix déterminée.

Seini poussa un soupir, s'adossa sur les coussins du canapé. La réaction de son épouse ne le surprenait pas. Il s'attendait à ce qu'elle le prenne mal et c'est pour cela qu'il avait pris du temps pour lui en parler. Depuis des jours,

il appréhendait ce moment.

— Boussoura, tu refuses de comprendre. Calme-toi et assieds-toi. On ne fait qu'en discuter pour le moment. Je ne suis pas encore élu, ne te mets pas déjà dans cet état.

— Je n'ai pas épousé le prétendant au trône d'une chefferie traditionnelle. J'ai épousé un médecin, un homme moderne préoccupé uniquement de l'émancipation de sa femme et de ses enfants, de leur épanouissement et de leur liberté.

— Non, Boussoura, fit Adamou d'un ton grave. Ce que tu dis est égoïste. Tu as épousé un prince et tu le savais. On dit que la royauté vient de Dieu. Tout prince est prétendant au trône et susceptible de devenir *lamido* un jour. Seini autant que les autres, sinon encore plus. Et où vas-tu chercher qu'un *lamido* ne peut pas être aussi moderne et émancipé ?

— Boussoura, c'est mon devoir de tout mettre en œuvre pour la grandeur de la chefferie et le développement de notre localité. N'oublie pas que notre royaume, le *lamidat*, s'est établi et agrandi grâce au *jihad*. Que nous détenons le *Toutawal*, l'étendard sacré de l'islam. Nous n'avons pas d'autres choix que d'être les gardiens de cette religion, de tout mettre en œuvre pour empêcher qu'elle ne tombe entre de mauvaises mains. C'est notre rôle de nous battre contre l'obscurantisme et le radicalisme. Tu es bien placée pour en connaître les enjeux.

— Ce n'est pas ton rôle. Laisse tes frères ou tes cousins s'en occuper, fit Boussoura, le visage fermé.

— Il faut une personne suffisamment instruite et expérimentée pour être l'intermédiaire parfait entre l'État et la population. Une personne mesurée qui puisse sauvegarder notre patrimoine et, en même temps, mener le peuple vers la modernité en défendant ses intérêts, insista Seini.

Adamou prit une gorgée de thé et sourit :

— Je ne comprends pas ce qui te dérange tellement dans cette affaire, Boussoura. Tu sais bien que, de toute la famille royale, Seini est le plus instruit et le plus ouvert. Il est respecté par tous. De plus, il est bientôt à la retraite. C'est le moment idéal pour qu'il s'implique désormais dans la vie de sa communauté, s'il a l'opportunité d'en devenir le guide.

— Boussoura, renchérit Seini, rien ne changera dans nos vies. Je te le promets.

— Tout va changer si tu deviens *lamido*, fit-elle, les larmes aux yeux. Nos projets, c'est que tu ouvres enfin ta propre clinique, que nous prenions le temps de voyager dès que je serai aussi à la retraite. Il n'a jamais été question de chefferie.

— J'ai envie d'autre chose. Un défi autre que la médecine. Je ne peux pas renoncer au *lamidat* avant d'avoir essayé. Si je suis élu, je ferai de mon mieux. Sinon, eh bien, rien ne changera. C'est mon devoir et j'ai besoin de toi pour l'accomplir au mieux. C'est mon devoir ! répéta-t-il, déterminé.

Elle n'avait rien trouvé de plus à répondre. « C'était son devoir ! » On ne peut empêcher un homme d'accomplir son devoir sinon il se le reprochera tout le restant de sa vie. Elle ne voulait pas être un obstacle à ses ambitions même si elle ne les partageait pas. Elle ne voulait surtout pas qu'il lui en veuille un jour. Boussoura savait ce qui la perturbait et la tracassait au point de ne plus pouvoir dormir. Elle savait pourquoi elle craignait tellement que Seini devienne le *lamido* tout puissant. Elle s'en ouvrit à lui quelques jours plus tard, alors que ce dernier, se retournant une fois de plus dans le lit, incapable de trouver le sommeil, avait allumé sa lampe de chevet :

— Chérie, dis-moi ce qui te tracasse autant.

— Si tu deviens *lamido*, on te donnera plusieurs femmes. J'ai toujours été contre la polygamie, tu le sais. Elle avait éclaté en sanglot, incapable de parler davantage. Il avait soupiré et, agacé, il avait répondu :

— Je ne t'aime pas non plus et je n'ai jamais eu l'intention de l'expérimenter. Est-ce que, durant nos vingt-cinq ans de mariage, je t'ai donné une seule fois une raison de ne pas me faire confiance ?

— Non, bien sûr.

— Je comprends tes appréhensions, crois-moi, mais ces femmes du palais auxquelles tu fais allusion ne seront pas mes épouses. Ce sont juste des esclaves. Des concubines royales. Des *soulaabé*. Rien ne va changer pour toi. Tu resteras ma seule épouse.

Puis il avait éteint la lumière et s'était paisiblement endormi, l'abandonnant à son angoisse. Quelle désinvolture ! Les femmes du palais ! Juste des esclaves, des concubines et non des épouses. Quelle différence pour une femme amoureuse de savoir son mari entre les bras d'une coépouse, d'une maîtresse ou d'une concubine. Ça reste les bras d'une autre.

Elle l'avait accompagné dans sa ville natale et s'était installée dans leur maison pendant qu'il passait son temps avec les notables de la chefferie. La veille du couronnement, elle avait passé la nuit seule dans sa chambre, en pleurs. Elle était incapable de se concentrer pour prier. Prier pour quoi ? Demander à Dieu que Seini soit élu ou le contraire ? Son bonheur d'épouse valait-il mieux que l'ambition de régner de son mari ? Sa tranquillité à elle surpassait-elle celle de la localité ?

Seini lui avait énuméré ses projets et ses convictions. Tout ce contre quoi il allait se battre une fois élu : les abus sur les personnes d'origine servile, la criminalité et les enlèvements qui augmentaient dans la région, Boko haram et d'autres groupuscules terroristes, le choléra, la tuberculose et le vih qui faisaient des ravages. Il voulait surtout se battre contre l'ignorance, l'illettrisme, l'intolérance, l'obscurantisme qui étaient les principales causes des fléaux qui minaient la région. Il souhaitait enfin redorer le blason de la chefferie et lui redonner sa splendeur d'antan. Bousoura pouvait-elle pour son seul bonheur priver la localité de celui qui serait sans aucun doute le meilleur des dirigeants ?

Quel est le but ultime de la vie ? Se battre pour son bonheur personnel ou avoir le sens de l'abnégation et du don de soi jusqu'au sacrifice ?

Au petit matin, les yeux rougis et enflés, elle avait attendu au salon dans la maison qu'ils avaient construite non loin du quartier des princes, au milieu de dizaines de femmes dont ses propres filles, que les notables élisent le prochain monarque et décident ainsi du chemin que prendrait sa vie.

3

Le roi est mort, vive le roi ! Le *lamido* est mort, un autre le remplacera aujourd'hui ! Bien qu'il ait déjà assisté au couronnement de son oncle après le décès du monarque précédent, son propre père, Seini ne s'attendait pas à vivre un tel cérémonial avec tant d'émotion.

Des milliers de personnes s'étaient rassemblées dès l'aube sur l'esplanade du palais royal.

Le *lamido* était mort ! Lui qui faisait la pluie et le beau temps, le détenteur d'une puissance que l'on disait mystique, n'était plus. Une nouvelle page de l'Histoire s'écrivait. Les candidats, tous des princes, *yérima* prétendants au trône, vêtus de leurs plus beaux atours, s'étaient installés sous une tente en face de celle où s'étaient retrouvés les notables, qui auraient le privilège d'élire le nouveau *lamido*, sous le regard vigilant de l'administration territoriale représentée par le préfet dans son uniforme kaki. Le *lamido* était mort mais la chefferie ne resterait pas orpheline longtemps. Cela portait malheur une chefferie sans roi. Pas de palais royal sans *lamido*.

Sous la tente des candidats, chacun feignait d'être détaché de ce qui se passait et affichait un semblant de bonne humeur. On était en famille et c'était une affaire de famille avant tout. Une affaire de tradition aussi. Faire preuve de *pulaaku* en affichant une sérénité était donc de mise. Seini, lui, était déchiré entre le sentiment du devoir si jamais il était élu, le souci de respecter les règles séculaires et son envie de ne rien chambouler dans son existence. Et s'il renonçait à tout ça et reprenait sa petite vie tranquille, sa bienheureuse routine qui lui convenait si bien après tout ? Même s'il faisait bonne figure, discutant, tout sourire avec les autres, le visage triste de Boussoura lui revenait sans cesse à l'esprit. Il culpabilisait à l'idée de lui faire de la peine. Il s'en voulait, mais feignait de ne pas s'apercevoir de sa mauvaise mine et de ses insomnies.

S'il s'était écouté à ce moment-là, il aurait rejeté la lourde gandoura dont il s'était paré et aurait couru retrouver sa vie, mais la lignée aristocratique dont il faisait partie ne lui permettait pas de faire ce qui aurait constitué la pire des lâchetés. Comment oublier le sacrifice de ses ancêtres, leur combat pour conquérir ce royaume, juste pour satisfaire son confort personnel ? Il faisait semblant d'écouter l'histoire ancienne répétée des dizaines de fois par son vieux cousin Sali et il observait discrètement les autres candidats. À qui confier cette chefferie si chère à son cœur ? Ce jour-là, pouvait-on se permettre d'élire un *lamido* illettré ou cupide ? De couronner un prince sans valeur ou un autre, prisonnier de ses addictions ? Non, il n'avait pas le choix, se répétait-il inlassablement tout en détournant le regard pour le fixer sur la tente en face de lui. Les notables, pour la plupart enturbannés et habillés eux aussi de façon somptueuse, avaient le visage grave, ils étaient conscients de détenir en cet instant précis une très lourde responsabilité.

À l'annonce du résultat, après un vote transparent, le chef des griots frappa de toutes ses forces le *Toumbal*. On l'entendit à plus d'une trentaine de kilomètres à la ronde, alors qu'il ne sortait du palais que pour des événements exceptionnels. Seini qui venait de l'emporter haut la main fut aussitôt transporté à la mosquée jouxtant le palais, alors que des cris de joie et d'allégresse envahissaient la ville. Le nom du nouveau monarque était scandé par tous et résonnait le son lourd du tambour sacré. On l'habilla à la hâte d'une nouvelle gandoura en coton, traditionnellement tissé et brodé à la main, puis d'un *alkibbare* doré, brodé de fils d'or. Assis sur un trône installé à cet effet et sous l'œil vigilant des notables les plus gradés, il fut enturbanné et on lui décerna les attributs royaux comme le veut la tradition. Le turban symbolisait la royauté et les responsabilités, il devrait dorénavant le porter en toutes circonstances et pour tout événement officiel.

L'appel à la prière retentit à la sortie de la mosquée du tout nouveau *lamido*, puis une nouvelle fois à son entrée dans le palais. Ainsi lui rappelait-on sa mission. La chefferie est détentrice de l'étendard sacré du *jiha*d de Modibbo Adama, lieutenant de Shehu Usman Dan Fodio depuis le xixe siècle. Le pouvoir n'est pas seulement traditionnel : le *lamido* est investi d'une mission sacrée, il est le garant de la religion.

La célébration dura des jours. Des fêtes à n'en plus finir. Les *lamibé* des autres royaumes ne cessaient de venir au palais pour rappeler leur alliance,

leur amitié et leur soutien au nouveau *lamido*. Venaient aussi des ministres de la République et bien d'autres personnalités. Des griots chantaient du matin au soir en jouant de la trompette et du tambourin. Des fantasias furent organisées avec les chevaux de l'écurie royale somptueusement parés.

Seini aurait voulu partager cette allégresse avec Boussoura et leurs quatre enfants, mais impossible de se défaire de tout le protocole qui l'entourait désormais à chaque pas, scrutant ses moindres gestes, corrigeant discrètement ses impairs. Il avait aperçu son fils Fayçal, qui avait quitté l'université pour assister à cette cérémonie mais il n'avait pas pu lui parler et encore moins l'approcher. Il s'était contenté de hocher la tête et d'échanger un léger sourire quand celui-ci était venu le féliciter. Il ne pouvait plus lui donner l'accolade car un *lamido* doit savoir se tenir en public et bannir toutes les marques d'affection.

Seini avait pris possession de son quartier au sein du palais, alors que Boussoura patientait encore dans leur ancienne maison, le temps qu'on réhabilite rapidement les appartements qui lui étaient réservés. C'était la première fois depuis leur mariage qu'ils vivaient dans des appartements séparés et il tenait à ce qu'elle soit au moins confortablement installée. Aussi avait-il donné des ordres stricts à ce sujet.

Le *soro*, appartement royal, avait été nettoyé de fond en comble pour accueillir le nouveau *lamido*. À l'appartement plus récent, où avait vécu son oncle durant son règne, il avait préféré qu'on restaure celui de son père, plus authentique. On lui présenta les trésors du palais, qui étaient désormais à sa disposition : des dizaines de cantines, contenant des vêtements ou des bijoux, des cadeaux pour la plupart reçus par ses prédécesseurs. On l'initia également pendant des jours aux sciences ésotériques détenues par les sages du royaume depuis des générations – elles sont gardées secrètes et sont transmises aux rois lors du couronnement.

Son majordome, Djidda, qui maîtrise le protocole et connaît tout du palais, s'approcha de Seini un soir :

— Majesté, puis-je faire venir les femmes du palais pour un entretien ? Elles voudraient aussi vous féliciter.

Ce fut alors un défilé de femmes, toutes pieds nus comme le veut la coutume. Aucune au palais n'a le droit d'être chaussée. Certaines, âgées, ont la tête nue, sans foulard. Seini les identifia immédiatement : des

esclaves domestiques, les *djaagué*, chargées des tâches ménagères au sein de la chefferie. D'autres ont un foulard mais sans le deuxième pagne sur la tête, apanage uniquement dévolu aux femmes de lignée libre. Ce sont elles, les concubines royales, les fameuses *soulaabé*.

Après leur départ, il voulut en savoir plus.

— Il y a combien de *djaagué* ?

— Une dizaine, Votre Majesté. Il y a celles, déjà âgées, qui vivent au palais. Et aussi celles qui sont mariées et qui viennent travailler chaque jour.

— Et combien de *soulaabé* ?

— Six. Les concubines qui étaient âgées et qui avaient des enfants ont fait le choix de quitter le palais avant le couronnement. Votre oncle, avant de mourir, avait affranchi toutes celles qui voulaient partir. Deux jeunes filles viennent d'intégrer le harem.

— Je comprends. Il a bien fait. Moi, je n'ai pas besoin de concubines.

— Quoi ? Dieu nous garde ! Comment pouvez-vous dire cela, Majesté ? Ça ne se fait absolument pas. Il y va de la grandeur de la chefferie et de son prestige. Attendez-vous, dans quelques jours, à ce que les notables esclaves et même d'autres personnes de condition servile vous offrent leurs filles et il est hors de question que vous, le *lamido*, vous refusiez sous peine de créer un incident.

— Je ne suis pas à l'aise avec cette idée de femmes esclaves. Si je veux une femme, je l'épouse, tout simplement. L'esclavage n'est plus d'actualité aujourd'hui. Djidda poussa un cri effaré et lui coupa la parole :

— Majesté, vous savez très bien de quoi il s'agit. Avez-vous l'intention de bouleverser les fondements sur lesquels repose la chefferie ? C'est un honneur pour ces gens d'origine servile que leurs filles deviennent des concubines royales. Et, n'oubliez pas, ce sont généralement les princes nés de ces concubines qui ont le plus de chance de devenir les prochains monarques.

— En fait, Djidda vois-tu, je suis certes le *lamido*, mais je ne veux ni concubines ni maîtresse et encore moins une deuxième femme.

— Je vois, vous avez un problème mais ça va se régler très vite, Majesté. Vous allez retrouver la vigueur de vos vingt ans, croyez-moi ! Il y a des choses que la médecine occidentale ne connaît pas, même si vous êtes *doctere*, fit-il en riant et il découvrait des dents jaunies par les noix de cola

qu'il mâchait à longueur de journée.

Seini, amusé par le soupçon de Djidda sur sa virilité, éclata de rire avant de s'arrêter, figé par le regard sévère du vieil homme. Il se souvint qu'un *lamido* n'a pas le droit de rire aux éclats. Un sourire légèrement esquissé est à peine toléré. Se ressaisissant, il reprit :

— Je n'ai en réalité aucun problème de ce côté mais, à mon âge, je n'ai que faire de concubines. À quoi vont-elles me servir ? J'ai déjà une épouse et des enfants.

— En réalité, Votre Majesté, le *lamido* et sa suite, les notables, hommes libres ou esclaves, la *faada*, ceux qui vous tiennent compagnie, les concubines, les épouses et même la population sont tous au service de la chefferie. Ils agissent tous pour le bien de la chefferie ! Après un silence, il ajoute : et je ne vous conseille surtout pas de vous séparer de la concubine *soulaado*, Habibatou. Elle est la seule qui connaît exactement le contenu des cantines du trésor et leur histoire. Elle est la seule à maîtriser tout ce qui se trouve et se passe dans cet appartement. Enfin, elle est formée pour s'occuper du harem, malgré son jeune âge.

— C'était tout de même la concubine de mon oncle, fit Seini pensif. Je ne vais pas en faire également la mienne.

— Sa sœur l'était et occupait la charge du harem et du *soro*. C'est elle qui l'a élevée et instruite. À son décès, Habibatou a repris la fonction, tout naturellement. Mais votre oncle n'a pas eu le temps... ni quelqu'un d'autre d'ailleurs, si c'est cela qui vous inquiète – encore qu'en ce qui concerne les concubines, elles n'ont pas les mêmes droits que les épouses, ni les mêmes exigences.

Habibatou, comme si elle avait entendu son nom, entra discrètement dans le salon. Elle s'affaira un instant en rangeant les coussins éparpillés, puis elle se rendit dans la chambre. Djidda chuchota :

— C'est elle qui s'occupe de votre appartement et qui fait votre lit. Et c'est à elle que vous allez demander si vous avez besoin d'une entrevue avec une autre concubine. Sinon, elle vous en proposera une. C'est aussi elle qui vous servira les repas et choisira vos vêtements.

Le vieil homme sortit un moment, revint rapidement en tenant entre ses gros doigts bouffis une petite racine dégoulinante d'eau qu'il venait de rincer.

— Goûtez ça, Majesté. C'est aussi important que toutes les protections spirituelles que vous avez obtenues des sages ! Ça fait partie des secrets du palais. Mâchez juste un petit morceau. N'en abusez pas !

La racine, à l'aspect un peu rugueux, avait un goût poivré, fort mais agréable. À peine Seini l'eut-il croqué qu'il sentit une vitalité nouvelle l'envahir. Un bien-être comme il ne l'avait plus éprouvé depuis un moment. Il poussa un soupir, se laissa aller plus confortablement sur le canapé.

Habibatou venait de sortir de la chambre. Elle s'avança timidement, demanda d'une voix douce mais sereine si Sa Majesté avait besoin d'autre chose.

Seini la dévisagea, pensif, sans répondre. La jeune fille ne sembla pas intimidée. Elle se tenait droite, vêtue d'un pagne wax bleu clair qui tranchait avec sa peau noire et luisante. Elle n'était pas particulièrement belle, mais sa silhouette était harmonieuse, ses yeux pétillants et sa bouche bien ourlée et pulpeuse.

Djidda se leva d'un bond, souhaita une bonne nuit au roi et suggéra à Habibatou d'une voix impérieuse – tel un ordre à peine dissimulé – de tenir encore compagnie au *lamido*. Sa Majesté devait être fatiguée et avait besoin qu'on lui masse les pieds.

4

Le jour où Boussoura regagna ses appartements au sein du palais, elle les détesta immédiatement. Non pas qu'elle ne les trouvait pas confortables, bien au contraire. Elle disposait de plusieurs pièces et tout un pan du palais lui était réservé. Un salon privé, deux chambres avec salle de bains, une grande véranda. Un patio séparait les appartements privés d'un deuxième salon réservé aux visites. Deux autres chambres annexes pour les servantes et une grande cuisine extérieure, destinée aux foyers traditionnels, le tout avait été repeint en rose, beige et saumon – des couleurs qu'elle aimait particulièrement. Mais un sentiment de malaise l'avait envahie.

Deux *soulaabé* étaient attachées à son service ainsi que deux *djaagué*. Les premières, des concubines du harem, actives sous le règne du précédent *lamido* mais qui n'avaient pas eu d'enfants, n'avaient pas pu bénéficier du statut de « mère d'enfant » qui les aurait affranchies d'office. Elles étaient désormais d'un certain âge et avaient donc décidé de rester au palais pour servir le *lamido*. Les secondes, également âgées, étaient des esclaves rattachées aux services domestiques.

Mais une question taraudait Boussoura : où était Seini ?

Un ballet incessant de femmes défila toute la journée pour la saluer et la féliciter. Elle afficha bonne figure, souriant aux unes et aux autres. Toutes la scrutaient, elles étaient à l'affût d'un geste, d'un mot qui alimenterait la rumeur au-delà du palais. Les femmes des notables, les princesses et même de simples visiteuses, curieuses de mettre un visage sur cette Maatiberi dont on parlait tellement en ville. Une femme instruite, professeure, disait-on.

Son malaise s'intensifia au fur et à mesure que le temps passait. Et la tombée de la nuit ne diminua pas le flot de visiteuses. Heureusement, ses deux filles, Samira et Mounira, ne la quittaient pas. Elles discutaient entre elles, s'esclaffaient parfois, semblaient plutôt à l'aise. L'une était étudiante

à l'université alors que l'autre travaillait dans une grande entreprise. Elles vivaient à Yaoundé et avaient effectué le déplacement spécialement pour le cérémonial du couronnement. Boussoura aurait voulu se lever, se rendre dans l'appartement du *lamido* et retrouver enfin Seini. Elle avait un besoin irréprensible juste de le voir, de lui parler, de se rassurer que seul leur lieu de vie avait changé. Au loin, la trompette d'un griot se fit encore entendre. Elle s'enferma dans sa chambre et essaya encore de joindre son mari par téléphone. À la troisième sonnerie, elle raccrocha et lui envoya un message.

Une heure plus tard, une jeune femme se présenta au salon :

— Maatiberi, le *lamido* m'envoie vous chercher !

C'est moi qui vous conduirai dans son *soro*.

— Sérieux ? fit Samira en éclatant de rire alors que sa mère la somma du regard de ne rien dire. Eh bien, nous t'accompagnons !

— Le *lamido* a juste demandé Maatiberi, rétorqua Habibatou sans un sourire.

— Le *lamido* a toujours laissé ses filles le voir quand elles le souhaitaient, rétorqua Mounira, ironique. Allons-y ! J'ai hâte de rencontrer le *lamido*.

Boussoura ne s'était pas rendu compte quand elle était arrivée au palais à quel point ses appartements étaient éloignés de ceux de Seini. Accompagnée de ses filles et précédée par Habibatou, qui affichait une moue désapprobatrice, elles traversèrent nombre de vestibules, de cases et de jardins. À cette heure, le palais respirait une tranquillité qui contrastait avec les va-et-vient de la journée.

Curieuse, Mounira demanda :

— C'est loin, l'appartement de mon père ? Et ces appartements à gauche, à qui sont-ils ?

— C'est le secteur des concubines. La grande chambre à côté est le dortoir des *djaagué*. Plus loin après le vestibule du cheval royal, il y a le quartier des notables. On compte plus de dix secteurs différents dans le palais.

— C'est immense, dit Samira, impressionnée.

— Et là, juste avant le *soro* du roi, c'est mon appartement, ajouta Habibatou avec un brin d'orgueil.

Pieds nus, elle marchait vite. Sa silhouette, presque athlétique, contrastait avec celles des deux jeunes femmes et de leur mère, plutôt menues.

À l'entrée de la véranda, elle ordonna :

— Maatiberi, c'est ici que vous devez vous déchausser. On n'entre pas dans le *soro* du *lamido* avec les chaussures ! Même pas les épouses.

Boussoura, confuse, s'exécuta malgré tout. Le salon était immense, décoré à l'orientale. Des tapis turcs, des canapés en velours vert disposés en demi-cercle, des tableaux et des sabres ornés des calligraphies arabes sur les murs. Des lances et des arcs ouvragés ornaient un pan de mur autour d'un trône traditionnel sur lequel était jetée une peau de panthère. Dans cet ensemble qui alliait culture sahélienne et religion musulmane, l'immense téléviseur à écran plasma semblait incongru.

Habibatou tourna les talons au seuil de la porte et s'en alla sans un mot. Seini était sur un canapé, vêtu d'un nouveau boubou blanc qui brillait sous la lumière artificielle. La télévision diffusait un documentaire animalier comme il les aimait. Boussoura ne l'avait pas revu depuis la veille du couronnement, mais ils s'étaient parlé chaque jour au téléphone. Un malaise l'envahit. Même s'il sourit aux blagues de ses filles, il lui sembla déjà distant. Seulement deux semaines et il était déjà le *lamido* !

Les filles bavardèrent gaiement, elles taquinèrent leur père comme à leur habitude, puis elles finirent par souhaiter bonne nuit à leurs parents.

— Espérons que nous allons retrouver notre chemin dans ce labyrinthe, fit Mounira, inquiète. Pourquoi d'ailleurs cette distance entre ton espace et le nôtre, papa ?

— Dans nos traditions, les hommes ne vivent pas dans le même espace que leurs épouses. Le palais a été conçu ainsi. Il date de plus de deux cents ans. Et il y a des fantômes à ce qu'on dit ! Si vous vous attardez et que vous sortez après minuit, eh bien, vous pourriez leur dire bonjour de ma part, ajouta-t-il en faisant une grimace.

— C'est vrai, cette histoire de fantômes ? questionna Mounira

— En tout cas, c'est ce qu'on nous disait quand on était petit. Évitez tout de même d'aller du côté du cimetière royal à cette heure !

— Papa, tu nous raconteras ça une autre fois. Je n'aime pas les histoires de fantômes, vraies ou fausses, la nuit et je ne savais pas qu'il y avait un cimetière dans le palais.

Après le départ des filles, Seini demanda :

— Alors tes appartements ? Tu es bien installée ? La peinture te plaît ? Ce sont de vieux bâtiments, mais j'ai demandé qu'on les restaure rapidement

avant ton arrivée. Impossible de faire mieux. Les maçons...

— Alors, c'est ça notre vie dorénavant ? l'interrompit-elle, le regard lointain.

— Boussoura, ne commence pas s'il te plaît. J'ai passé une semaine difficile. Ce n'est pas facile pour moi non plus ! Je suis mort de fatigue. Toutes ces cérémonies, ces visites, tout ce protocole. La cour ou *faada*, sans parler des doléances ! J'ai envie de me retrouver très loin d'ici.

— Je viens avec toi dans ce cas, dit-elle, en s'approchant de lui.

— Tu es belle ce soir, et tu m'as manqué, fit-il en lui caressant la joue, comme il en avait l'habitude. Elle se lova contre lui. Son odeur familière lui caressa les narines, elle poussa un soupir de soulagement.

Ce matin, Boussoura s'était soigneusement préparée. Elle s'était faite belle dans une robe de dentelle verte, des chaussures à talon et un léger maquillage. Depuis le dernier soir, elle n'était plus retournée dans l'appartement de Seini car celui-ci était très occupé. Il recevait des délégations étrangères, des ministres et rendait des visites de courtoisie. Il lui envoyait des textos pour l'informer de ses activités et venait souvent le matin la retrouver dans ses appartements pour discuter et partager un café.

Aujourd'hui, Boussoura avait l'intention de prendre sa voiture et de rendre visite à une de ses rares amies qui était présente en ville. Elle prévoyait par la même occasion d'aller visiter le lycée. Qui sait ? Peut-être qu'elle demanderait une affectation afin de continuer à donner des cours sans avoir à s'éloigner de son époux. Dans tous les cas, ça lui ferait du bien de sortir.

Alors qu'elle venait de quitter son appartement, élégamment vêtue, son écharpe jetée sur les épaules, une des *djaagué* s'approcha d'elle à grands pas.

— Maatiberi, vous devriez vous voiler la tête avec votre écharpe.

— Mais je suis habituée à m'habiller ainsi, et j'ai un foulard, fit Boussoura, surprise.

— Porter le voile est le privilège des femmes libres, et vous l'êtes. Les concubines n'ont droit qu'au foulard et les esclaves *djaagué* doivent être tête nue. Il ne faudrait pas qu'on vous confonde. Votre écharpe sur la tête sera plus jolie que sur votre épaule, ajouta la vieille femme en souriant.

— C'est si important ?

— C'est important, Maatiberi ! C'est la règle. Les classes sociales ne doivent pas se confondre au sein du palais.

— D'accord, soupira Boussoura, en dépliant le châle pour le poser délicatement sur son foulard, tout en rabattant le reste sur sa poitrine. Mais où sont garées les voitures ?

— Je vous accompagne, Maatiberi.

Quelle ne fut pas sa surprise de ne pas retrouver sa voiture dans le garage ! Contrariée, elle appela aussitôt le chauffeur.

— Saïdou, où est ma voiture ? Où l'avez-vous garée ?

— Maatiberi, commença-t-il, gêné. C'est moi qui dois vous accompagner pour toutes vos sorties. Le *lamido* m'a affecté à votre service. Il a un nouveau chauffeur pour ses déplacements à lui. Nous pouvons prendre cette voiture noire.

— C'est du grand n'importe quoi ! Je n'ai pas besoin d'un chauffeur pour aller en ville. Je n'en ai jamais eu besoin. J'ai toujours conduit ma propre voiture. D'ailleurs, elle est où ?

— Je ne sais pas. Mais elle n'est pas dans le palais.

— Dans ce cas, donne-moi les clés de cette voiture noire. Je vais me débrouiller, fit-elle, très énervée.

— Je peux vous conduire où vous voulez, mais je dois d'abord demander la permission au *lamido*.

— Je n'ai jamais rien demandé à personne pour sortir. C'est quoi, cette histoire ? Tu connais notre mode de vie, toi ! Tu vis avec nous depuis des années.

— Je sais bien, Maatiberi. Mais, s'il n'a pas reçu l'ordre directement du *lamido*, eh bien, Maala ne vous laissera pas sortir, répondit Saïdou, visiblement gêné.

— Quoi ? C'est qui, ce Maala ?

— C'est le gardien des femmes. Les épouses et les concubines du *lamido*. Aucune n'a le droit de sortir du palais, sauf si Maala le permet et il ne le permet que si l'ordre vient du *lamido* et de personne d'autre. Qui plus est, aucune femme ne sort non accompagnée.

— Quoi ? Répéta Boussoura, médusée. J'ai un gardien, moi ?

— C'est la règle du palais, dit Saïdou en haussant les épaules. Ce n'est pas moi qui décide. On m'a juste informé.

— Il est où, le *lamido* ? Je veux le voir ! Tout de suite ! En colère, Boussoura se dirigea sans tarder au *soro*. Elle avait à cœur de tirer cette histoire au clair. Au moment où elle allait y pénétrer, Habibatou surgit de nulle part, ferma les portes du salon et se campa juste devant elle.

— Maatiberi, vous ne pouvez pas entrer au *soro* si vous n'y êtes pas invitée par le *lamido*.

— Vous commencez à me casser les pieds ! C'est mon époux, le *lamido*, je le vois quand je veux.

— Je ne peux pas vous laisser entrer, répéta Habibatou, un sourire de défi aux lèvres. C'est moi qui m'occupe du *soro*.

— Je suis son épouse.

— Et moi, je suis sa concubine et je suis chargée du *soro*. C'est à moi de faire entrer les femmes ici, et uniquement si le *lamido* l'ordonne.

— Quoi ?

La concubine du *lamido* ! Certes, il y avait des concubines dans ce palais. Mais celle-ci prenait son statut bien au sérieux. Boussoura enragea, voulut répliquer mais Saïdou qui l'avait suivie jusque-là lui murmura :

— S'il vous plaît, Maatiberi, ne faites pas de scandale. Le palais et toute la ville vont parler de vous. On vous respecte tellement ici. Ne gâchez pas cette image. S'il vous plaît, regagnez votre appartement. Vous allez régler ça après.

En entendant les voix, Djidda s'était approché aussi. Il balaya la scène du regard. Habibatou debout devant la porte, les bras croisés, comme défendant un trésor, Boussoura devant elle, les yeux brillants de colère. Les *djaagué* s'étaient déjà réunies et chuchotaient entre elles :

— Maatiberi, calmez-vous. Retournez dans votre appartement. Je dirai au *lamido* que vous voulez le voir. Il viendra vous parler mais calmez-vous. Tout le monde vous regarde. Le *lamido* ne sera pas content.

Quand Seini la retrouva une heure plus tard, Boussoura laissa éclater sa colère :

— Seini, c'est quoi cette histoire ? Où est passée ma voiture ? Donc, je ne peux plus sortir sauf si tu accordes à mon gardien la permission de me laisser sortir ?

— Doucement ! Ne me crie pas dessus ! Et tu ne m'appelles pas par mon

prénom dans le palais. Respecte ce turban, fait-il d'une voix sourde, les yeux luisants d'une colère à peine contenue.

— C'est moi que tu méprises, sanglota Boussoura. Tu me prends ma voiture, tu me colles un gardien et même un chauffeur et je dois demander la permission pour sortir...

— On m'attend. Je ne peux pas continuer cette discussion. On en reparlera quand tu te seras calmée, conclut-il en tournant les talons sans un regard.

5

Même s'il ne le montre pas, Seini est préoccupé. La horde de visiteurs a diminué. Il n'a pas discuté avec Boussoura depuis leur altercation. Dès le lendemain, il a bien demandé à Saïdou d'aller la chercher mais son épouse a refusé de quitter ses appartements. Chaque matin, il est allé la voir, mais Boussoura ouvre à peine la bouche et évite soigneusement de croiser son regard. Elle ne boude pas. Il la connaît suffisamment pour savoir que ce n'est pas son genre. Non ! Elle est plutôt de celles qui laissent exprimer sa colère. Aussi, ce silence ne lui ressemble pas. Il convient à la *maatiberi*, l'épouse du *lamido*, mais pas à Boussoura !

Comme l'avait prévenu Djidda, des notables ont envoyé au harem leurs filles, qui lui ont été présentées. Il s'est contenté de remercier et de les confier à Habibatou qui est chargée de les installer. Et il se sent pris au piège. Ses années d'études en Belgique ne lui ont pas fait oublier l'éducation traditionnelle stricte qu'il a reçue. Il sait qu'on ne refuse pas un cadeau et qu'on ne peut encore moins renvoyer une enfant qu'on vous confie... ou qu'on vous offre !

Depuis des années, il a pour habitude de confier ses dilemmes à Boussoura. Son point de vue l'a toujours réconforté. Elle lui a toujours apporté les meilleurs conseils. Mais voilà un sujet dont il ne peut discuter avec elle... Il finit donc par en parler à son *kaïgama*, le premier ministre du royaume. C'est un septuagénaire peul, au teint clair, le corps sec et mince, qui prend son temps pour tout et parle doucement. Il faut presque tendre l'oreille pour l'écouter. Avant sa retraite, il était professeur d'arabe et de civilisation islamique à l'université.

Ce soir, Seini lui a demandé de s'attarder après le départ de sa cour, la *faada*.

— Kaïgama, je suis très préoccupé !

— Je l’ai deviné, Majesté.

— Peut-être que je n’ai pas compris comment fonctionne la chefferie... Ou alors peut-être que je me pose les mauvaises questions.

— Qu’est-ce qui vous dérange, Majesté ? Ça ne devrait pas être si grave puisque vous êtes là aussi pour apporter des réformes. D’ailleurs, la population compte sur vous. Mais ces réformes devront respecter la religion et les traditions dont vous êtes le garant. L’éducation de prince que vous avez reçue respecte notre code de conduite, le *pulaaku*. La patience, la pudeur, la fierté, l’endurance et la dignité. Durant toute votre vie, vous les avez incarnées et c’est pour cette raison que nous vous avons élu.

— D’abord, la question des esclaves, Kaïgama ! Je ne suis pas à l’aise avec ça, même si c’est mon héritage et que je suis conscient de la place et de l’importance de chacun.

— Ce sont des esclaves par ascendance depuis des générations. C’est un statut pour les castes, et ce statut, reconnu en islam, est strictement codifié. Les esclaves doivent être bien traités, nourris du même repas et habillés des mêmes vêtements que la famille. Au sein de la chefferie, certains esclaves sont des notables haut placés et respectés et, pour la plupart, ils revendiquent ce statut d’esclaves. Ils existent là aujourd’hui et jouent ce rôle uniquement parce qu’ils le veulent bien. Vous avez constaté à quel point les esclaves soldats, les *dôogari*, étaient fiers lors de votre couronnement. C’est leur choix, c’est leur héritage. Sachez qu’un *lamido* sans esclaves est un *arnàdo*, un simple chef de clan. Pendant les cérémonies, votre puissance et votre prestige se mesurent au nombre de vos esclaves, à la longueur de votre cortège en cavalerie et de vos serviteurs aux pieds nus et sans coiffe. Ceci dit, Majesté, ils ont le statut d’esclaves mais, aujourd’hui, vous ne pourrez ni les vendre ni les torturer, et vous avez l’obligation de les entretenir. En ce qui concerne les *djaagué*, c’est une servitude domestique, qui est utile au palais. Ce sont ces femmes esclaves qui accomplissent les travaux ménagers.

— Mais ce sont des esclaves, Kaïgama. On les appelle ainsi et les termes sont sans équivoque : *maccube*, *horbe*. J’avoue que je connaissais leur existence puisque je suis né ici mais, aujourd’hui que je vis au cœur de la chefferie, la question m’interpelle.

— Encore une fois, Majesté, ils sont tous là par choix. Selon la loi de

notre pays, toute personne naît libre. Cette forme d'esclavage n'est pas liée à une traite ou à un trafic mais à un statut social accepté et assumé. Ceux qui ne veulent plus de cet héritage s'en sont simplement défaits. Ils ne viennent plus au palais et ont oublié leur condition. Toutes les chefferies peules détiennent des esclaves. Et les esclaves du *lamido* sont socialement plus élevés que les esclaves des individus lambda et s'en vantent.

— Je m'en suis rendu compte.

— Même si on n'en parle pas, qu'on ne le voit pas et qu'on n'y prête pas attention, l'esclavage existe, il est reconnu dans nos traditions. C'est moins visible en ville mais, dans les villages où tout le monde se connaît, on identifie clairement les esclaves et leur filiation et on sait à quelles familles ils appartiennent. Les esclaves ont l'obligation de servir leur maître et lui appartiennent tant que ce dernier ne les affranchit pas de son plein gré, généreusement ou en leur imposant de se racheter. Le plus souvent, c'est quand les esclaves veulent accomplir le pèlerinage qu'ils cherchent à s'affranchir officiellement, éclaire Kaïgama, en caressant machinalement sa barbe.

Seini se redresse dans son fauteuil, pensif.

Kaïgama continue :

— Je crois que nous avons tous un problème avec l'esclavage à cause de notre histoire, notamment avec la traite des Noirs, la colonisation, etc. Il y a aussi l'islam, qui a codifié l'esclavage mais ne l'a pas aboli. Franchement, nous sommes hypocrites face à nos réalités. D'ailleurs, aucune religion n'a aboli l'esclavage car la traite des Noirs a été justifiée sur une interprétation des textes bibliques.

— Tu as raison, Kaïgama ! réagit Seini, toujours songeur.

— Dans notre République, nous avons des ministres qui se savent descendants d'esclaves, qui l'assument totalement et en sont même fiers. J'en connais même un qui non seulement l'assume, mais le revendique.

— Plusieurs personnes dont des notables m'ont offert leurs filles. Je n'ai pas su quoi répondre.

— Le harem royal ajoute au prestige du *lamidat*. Mais, encore une fois, il reste le choix du *lamido*. Si vous refusez les concubines, vous pouvez les affranchir ou les offrir.

— Professeur, on parle d'êtres humains, de jeunes femmes ! Non de

vulgaires marchandises !

— Le médecin en vous parle, Majesté. Mais vous ne pouvez pas renvoyer ces filles. Ce serait une grande insulte pour leur père et pour leur communauté. De même que c'est une insulte pour elles si vous refusez d'en faire vos concubines. Elles ne le comprendraient pas.

— Je sais, répondit Seini, songeur. Mais personne ne leur a demandé leur avis...

— En réalité, Majesté, la chefferie va bien au-delà de ces questionnements d'ordre domestique qui sont gérés par Djidda et par les femmes elles-mêmes. Ces dernières arrivent à trouver le rythme toutes seules.

— Mon épouse est professeur de littérature. Je doute qu'elle soit du même avis que vous, Kaïgama, fit remarquer Seini gravement.

Kaïgama sourit, puis réfléchit un moment.

— Je peux comprendre que ce soit difficile pour elle au début – et ce d'autant plus qu'elle ne fait pas partie d'une famille royale et n'en connaît pas toutes les contraintes. Mais les femmes ont un sens de l'abnégation et de la patience que nous n'aurons jamais. Elles ont juste besoin qu'on soit sincère envers elles. Une épouse n'est pas l'égale d'une concubine sur l'échelle sociale. Ceci dit, vous n'êtes pas obligé d'avoir des concubines comme votre oncle ou votre père. Il y a des *lamidats* qui en ont de moins en moins. Mais cela affaiblit le fonctionnement du palais car ce sont les enfants des concubines qui sont favorisés pour l'éligibilité au trône. Et le *lamidat* risque de perdre son prestige... ainsi que le *lamido* !

— Je le comprends parfaitement, Kaïgama.

— Il faut avouer que le harem désamorce les crises, il instaure grâce aux concubines des alliances avec les peuples non-peuls et favorise le vivre-ensemble entre les différentes ethnies. Les concubines sont en effet choisies dans les tribus qui ont été asservies par les Peuls et c'est pour cette raison que ce sont leurs fils qui deviennent *lamido*, surenchérit Kaïgama, en éclatant de rire. Puis, il poursuit : Ils ont tout de même été ingénieux, nos ancêtres, et sacrément tolérants. En couronnant le fils d'une concubine venant d'une tribu asservie, on oblige cette dernière à se soumettre puisque c'est un des leurs qui est le *lamido* ! C'est un système bien rodé qui tient depuis des siècles !

Sur ce, le vieil homme prend congé, laissant Seini à ses pensées. Il a bien

raison, se dit ce dernier. Toute cette organisation traditionnelle finit par fonctionner toute seule. En tant que *lamido*, il devrait juste faire ce qu'il a à faire et laisser les autres jouer leur partition. Mais, pour Boussoura, il se doit de trouver une solution.

Certes, dès le départ de cette aventure, il s'attendait à ce qu'elle ait du mal à s'adapter. Elle lui a confié ses appréhensions, et celles-ci sont peut-être simplement à la hauteur de l'amour qu'elle lui porte.

Au-dessus du canapé, se trouve un interrupteur qui active une sonnerie dans l'appartement de Habibatou. Celle-ci se doit d'être disponible à tout instant pour répondre à l'appel du *lamido*. Ces interrupteurs sont placés dans toutes les pièces du *soro* pour qu'il puisse la joindre à tout moment.

Habibatou ne se fait pas attendre. Alors qu'elle s'avance vers lui, un sourire satisfait sur les lèvres, Seini l'arrête. Il sait à quoi elle pense. Elle commence déjà à imposer sa place. Il lui faut l'arrêter sans tarder. Il refuse les familiarités. Les concubines doivent être juste des concubines, comme l'a si bien dit Kaïgama. En particulier, Habibatou dont le rôle est essentiel et peut très vite devenir compliqué à gérer.

— Habibatou, à partir d'aujourd'hui, je te l'ordonne et je te charge aussi de le signaler à toutes les autres qui vivent ici et à celles qui viendront y vivre, les concubines *soulaabé*, les *djaagué* et toutes les autres femmes du palais ou de la ville : vous devez à mon épouse, Boussoura, le même respect qu'à moi !

— Oui, Majesté. Bien sûr !

— Elle a le droit d'entrer dans le *soro* quand elle veut.

— Ça, ça risque d'être difficile, Majesté. Si vous lui permettez ça, vous serez le premier à être mal à l'aise si une autre concubine est déjà là.

— Elle a le droit d'entrer dans le *soro* quand elle veut, reprend Seini, le visage grave.

— Comme vous voulez, Majesté.

— Ça sera tout. Bonne nuit !

Habibatou ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais elle se ravise aussitôt, hausse les épaules imperceptiblement et tourne les talons, la tête haute.

Il se fait tard. Boussoura, même si elle ne dort pas, est sans doute couchée.

Seini pense à la faire appeler, mais il renonce en pensant à la distance qui sépare les deux appartements. Ce n'est même pas sûr qu'elle accepte de venir après ce qui s'est passé. Il se prépare donc à se coucher, fait ses prières, se trompe plusieurs fois. Son épouse ne quitte pas ses pensées et il s'en veut.

D'un pas rapide, il se rend dans son secteur. Le palais est calme. Dans le patio de Boussoura, une *djaagué* est couchée à même une natte jetée sur le sable. Elle lève la tête à l'approche des pas, s'empresse de s'accroupir respectueusement quand elle reconnaît le *lamido* :

— Dieu vous accorde la paix, Majesté. Je crois que Maatiberi est déjà couchée, mais elle ne dort pas puisque la lumière est encore allumée.

Il frappe légèrement à la porte, juste un coup, puis attend en silence. Au bout d'un moment, Boussoura écarte les rideaux et, quand elle le voit, ouvre la porte. Dans son salon privé, comme d'habitude, des livres sont éparpillés un peu partout, sur la table, sur le sol, sur le téléviseur qui est encore allumé et même sur le canapé. Il sourit en découvrant que celui qu'elle est en train de lire est un roman d'amour. À quarante-huit ans, elle ne change pas. Il la connaît bien, elle doit donc être préoccupée ou déprimée !

Sa femme ne dit pas un mot, elle s'est rassise dans le canapé. Elle porte une de ses éternelles robes d'intérieur en wax, amples et confortables, et ne porte pas de foulard. Ses longs cheveux nattés lui tombent jusqu'au bas du dos.

— Boussoura, je suis venu te voir pour discuter. Tu te trompes lourdement sur mes intentions. Tu te fais du mal inutilement.

— Il est tard, Majesté, et je suis fatiguée.

— Ne m'appelle pas Majesté quand on est tous les deux, fait-il en s'asseyant à ses côtés. Il lui prend les mains. Elle ne les retire pas mais ne dit rien. Il reprend :

— Je n'ai pas compris ton comportement, l'autre jour. Toute cette colère pour des questions insignifiantes pour lesquelles tu aurais pu me demander des explications calmement. J'ai renvoyé ta voiture à Yaoundé parce que tu en auras besoin quand tu y retourneras. Je n'ai même pas pensé à te le dire. Pour moi, ce n'était qu'un détail. Il y a plusieurs autres voitures. Tu n'es pas condamnée à rester tout le temps dans cette ville. Certes, tu ne peux pas conduire ici car tu es l'épouse du *lamido*. Ça ne se fait pas. C'est contraire à

nos traditions et, si tu le fais, tu t'attireras juste du mépris, et moi aussi. Mais, à la capitale, tu feras ce que tu veux. Ça te va ?

Boussoura détourne la tête, le visage fermé. Seini continue :

— Je n'ai jamais demandé à quelqu'un de te surveiller, ni exigé que tu me demandes la permission de sortir. Tu sais aussi bien que moi que ça fait partie des traditions et que c'est même directement lié à la religion. Les femmes ont l'obligation d'obtenir la permission de leur époux pour sortir, mais je n'en ai jamais tenu compte. Je ne l'ai jamais fait quand on était plus jeunes, ce n'est pas maintenant que cela a une importance pour moi. Mais le poste de Maala existe depuis que la chefferie existe. C'est un eunuque, qui ne vit que de ça ! On doit le respecter. Je n'y peux rien. On va faire semblant, c'est tout ! Sinon personne ne le comprendrait. Mais ne t'inquiète pas, je lui dirai dès demain que tu as la permission pour toujours ! Ceci dit, tu dois juste savoir que tu es l'épouse du *lamido*. Tu ne peux plus aller n'importe où.

— Et mon travail ? fait-elle, d'une voix à peine audible.

— Je ne t'empêcherai jamais de faire ce que tu veux. On n'en a pas discuté avant. Tu travaillais quand on était à Yaoundé. Mais, ici, tu es l'épouse du *lamido*. Une fois de plus, personne ne comprendrait. Je t'avoue que je n'y avais pas pensé. Boussoura, est-ce si important ? Mais je vais y réfléchir... Je vais trouver une solution, je te le promets.

— Je ne crois plus en tes promesses.

— Je ne t'ai pas donné une seule raison de me dire ça. Boussoura, tu te trompes sur moi, fait-il tristement.

— C'est qui, cette femme pour toi ?

Il pousse un soupir. Il se doutait bien qu'elle finirait par en arriver là. La voiture, Maala, le travail, tout ça n'était que pur prétexte. Boussoura reste fidèle à elle-même. Une amoureuse de l'amour ! Et c'est l'altercation avec Habibatou qui la rend malade.

— Habibatou a eu tort de t'empêcher d'entrer. Mais c'est son rôle. C'est ce qu'on lui a appris. Ce sont les ordres qu'elle a reçus. Il n'y a qu'elle qui s'occupe du *soro*. Évidemment, elle tient la garde. Je lui ai dit que, désormais, elle te doit le respect autant qu'à moi et que tu es la seule personne au palais qui peut entrer dans le *soro* quand tu veux. À toute heure, de jour comme de nuit !

— Elle m’a dit qu’elle était ta concubine.

— C’est une *soulaado* ! Tu le sais.

— Tu es le *lamido*. Le garant de la religion. Peux-tu me jurer que cette *soulaado*, tu ne l’as pas déjà fait tienne ?

Elle s’est tournée vers lui et le fixe du regard. Il baisse les yeux, le premier, incapable de répondre. Elle finit par se lever, ramasse son livre et dit d’un ton glacial, qu’il ne lui connaît pas :

— Il se fait très tard, Majesté.

— Boussoura, je t’aime. C’est tout ce qui importe pour moi.

— Je m’excuse mais je suis exténuée. Permets-moi d’aller me coucher.

Sans attendre, Boussoura tourne les talons et regagne sa chambre. Le cliquetis de la clé tournant dans la serrure résonne comme un écho à ses propres craintes.

6

Dans la voiture qui la ramène à Yaoundé, Boussoura garde les yeux fermés, elle évite même de réfléchir. La route est interminable et, pour ne pas entrer en conversation avec Saïdou, qui cherche désespérément depuis leur départ à engager la discussion, elle feint de dormir.

— Nous avons de la chance qu’il ne pleuve pas. Si vous le souhaitez, nous pouvons faire une pause. Peut-être voulez-vous manger quelque chose. La route est longue.

— Je ne mange rien en voiture, Saïdou. Tu dois bien le savoir depuis tout ce temps que nous voyageons ensemble. Mais, si tu as faim, tu peux bien sûr t’arrêter.

Saïdou finit par mettre la musique. En silence, il regarde devant lui, fredonnant de temps à autre le refrain de chansons sahéliennes qu’il connaît par cœur. La curiosité le ronge. Depuis plus de dix ans, il n’a jamais entendu une dispute, ni même un désaccord. Il était tellement content que son patron devienne *lamido* car c’est pour lui une promotion sociale de passer du chauffeur de médecin à chauffeur de *lamido*. Cependant, si Boussoura regagne Yaoundé, il devine qu’il y a un problème. Il aurait voulu en parler avec elle, mais il ne doit pas oublier sa place d’employé, il lui faut attendre qu’elle veuille bien s’ouvrir à lui. Depuis le temps qu’il vit avec la famille, il en est presque devenu un membre et en connaît tous les petits secrets. Le mutisme de Boussoura aujourd’hui est à l’image de ce qu’elle doit ressentir et il est triste de savoir qu’elle souffre en silence. Elle finira bien par se confier à lui comme à son habitude, mais il doit juste lui laisser le temps.

Boussoura a fait le voyage en sens inverse, il y a à peine trois mois. Le paysage qui défile à toute allure est le même. La piste pleine de crevasses s’étend à perte de vue et traverse une savane boisée, qui laisse bientôt place

à une route bitumée au moment où ils pénètrent en zone équatoriale. À l'aller, elle éprouvait déjà ses craintes et ses doutes sur l'avenir, et ses pires cauchemars n'ont pas tardé à se réaliser. Vingt-cinq ans de mariage sans une ombre sur leur bonheur, un mariage si parfait qu'il semblait irréel, une complicité de tous les instants, des enfants exemplaires qui ne leur ont procuré que de la joie, un emploi convenable pour Seini comme pour elle, une situation financière satisfaisante, tout s'est écroulé en quelques mois. À cause de quoi ? À qui en vouloir ? Au *lamidat* ? Aux traditions ? À la religion qui conforte certains hommes dans leur quête insatiable de désir charnel ?

Cette fameuse nuit, quand elle s'est enfermée dans sa chambre, le cœur brisé, elle n'a pas pleuré. Même les larmes peuvent être des caprices, s'était-elle dit, couchée sur son lit. Boussoura était connue dans la famille pour avoir les larmes faciles, il suffisait d'un rien pour qu'elle éclate en sanglot, ce qui amusait ses enfants qui n'hésitaient pas à se moquer d'elle et faisait lever les yeux au ciel à son mari, qui trouvait qu'elle exagérait quand elle pleurait devant un film romantique. Mais, dans la solitude de sa chambre, alors que tout son monde s'écroulait, elle est restée impassible, comme insensible.

Seini ! Il avait toujours juré qu'il ne serait jamais polygame. Il fustigeait même ses amis et ses frères qui le devenaient. Et, parmi leurs proches, on l'appelait ironiquement « le féministe » ! Seini, un médecin attentionné, respecté, reconnu par ses pairs, un bon partenaire, romantique à souhait, un père irréprochable, qui se revendique fièrement féministe et prône la masculinité positive et qui, devenu le *lamido* tout puissant, avait désormais des concubines !

Elle devinait qu'il était toujours là, dans le salon. Il soupirait, faisait les cent pas alors qu'elle ne bougeait pas, veillant à ne pas faire le moindre bruit. Il avait fini par frapper à la porte de la chambre :

— Boussoura, ouvre-moi, s'il te plaît ! J'ai juste une dernière chose à te dire. Chérie ?

Elle n'avait pas répondu.

— Boussoura, je comprends ce que tu ressens. On en reparle demain. Je pars me coucher.

Étendue sur le dos, immobile, elle avait attendu que les heures passent et

que vienne l'aube. Mais que ferait-elle au lever du jour ? Elle n'avait pas pu réfléchir. Il lui fallait juste partir, quitter ces lieux au plus vite. La voix du muezzin avait retenti enfin. Une libération. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour se préparer car elle n'avait pas besoin d'emporter grand-chose. Mais elle savait qu'il viendrait bientôt lui rendre visite, comme tous les matins. Avec toutes les femmes qui tournaient autour, l'oreille toujours aux aguets pour surprendre la moindre conversation, elle préféra se rendre chez lui. La porte du *soro* n'était pas fermée. Sans frapper, elle entra au moment où Habibatou mettait la table. Celle-ci leva un regard étonné sur la visiteuse, la salua d'une voix mesurée.

— Avez-vous passé une bonne nuit, Maatiberi ?

— Très bonne. Alhamdulillah !

— Le *lamido* est en train de se préparer. Il doit être sous la douche.

Silencieuse, elle s'était assise dans un fauteuil, alors que Habibatou continuait à s'affairer, lui jetant de temps à autre un regard curieux. Quelques instants plus tard, Seini était sorti de la chambre. Il semblait fatigué, son regard était cerné.

— Habibatou, tu peux y aller.

— Je n'ai pas encore servi le petit déjeuner, Majesté.

— Je t'appellerai plus tard.

Boussoura avait accompagné Habibatou du regard, alors que celle-ci, sans se presser, était sortie, refermant la porte derrière elle. Habibatou respirait la jeunesse, la vitalité. Dans son pagne jaune criard, avec son foulard attaché avec insolence, on sentait la hardiesse dans ses gestes. Toute sa personne agaçait Boussoura et ravivait sa colère.

— Majesté, je suis venue te dire au revoir et te prier de demander à Saïdou d'apprêter une voiture pour me reconduire à Yaoundé. Je suis prête.

— Boussoura, n'agis pas sous le coup de la colère.

— J'ai besoin de réfléchir et il faut que je rentre chez moi.

— C'est ici chez nous maintenant.

— Non ! Ici, c'est chez toi. C'est toi, le *lamido*. Je n'y ai aucune obligation.

— Sauf celle d'être mon épouse.

Elle n'avait pas répondu. Il s'était levé et s'était approché d'elle.

— Boussoura, j'ai peut-être commis une erreur... si on considère la

situation d'un certain point de vue, celui du style de vie qu'on a toujours mené ! Je peux donc comprendre ta colère. Mais ce n'est pas une erreur car, islamiquement, traditionnellement, je ne t'ai rien fait de mal. Je suis un homme, je peux prendre plusieurs épouses. Je ne l'ai pas fait et je n'ai pas l'intention de le faire. Mais je suis désormais *lamido*, et j'ai des *soulaabé*. C'est aussi une question politique. Pourquoi veux-tu te rabaisser à être jalouse d'une concubine ? Elle ne jouit pas des mêmes droits que toi, ni des mêmes faveurs, ni du même pouvoir et certainement pas de la même considération.

— En ce moment, je n'ai pas envie d'en discuter. Je suis fatiguée, je suis à bout et j'ai besoin de calme, j'ai besoin de retrouver mon environnement et de réfléchir. Je veux juste rentrer chez moi ! Donne-moi un chauffeur et une voiture, c'est tout !

— Boussoura, c'est toi seule que j'aime. J'ai besoin de toi. Je t'ai posé la question avant de devenir *lamido*. Si tu avais refusé, j'aurais renoncé. S'il te plaît, calme-toi et reste. On va trouver une solution, reprend-il tristement.

Sans répondre, elle s'était levée et s'était dirigée vers la porte.

Avant de l'ouvrir, elle lui avait lancé d'un ton froid :

— J'attends que le chauffeur vienne me conduire. Qu'Allah nous réunisse dans la paix !

La voiture roule à fière allure dans l'obscurité.

— On va arriver dans trente minutes, Hadja. On commence déjà à apercevoir au loin les lumières de la capitale, finit par dire Saïdou.

Dans l'habitacle du véhicule, alors que se profile à l'horizon la ville où elle a connu de si grands moments de bonheur, comme si on ouvrait enfin les vannes de son cœur, ses yeux se mettent à couler. Elle pleure silencieusement, versant des larmes non seulement sur son cœur brisé, son amour détruit, sa dignité bafouée, mais aussi sur tout son monde qui vient de s'écrouler !

7

Le devoir, le sens des responsabilités, à quel point deviennent-ils lourds à porter ?

Plus jeune, Seini, comme tous les princes *yérima*, a nourri l'espoir qu'un jour lui aussi régnerait. Les épopées glorieuses de ses ancêtres, contées par les griots et qui ont bercé son enfance durant les longues soirées au palais, les ont tous fait rêver d'avoir le privilège de continuer à honorer cet héritage précieux. Ils avaient pour le *lamido* un respect inégalé, presque sacré.

Toujours vêtu d'une tenue à nulle autre pareille, spécifique à son rang, le *lamido* fascinait les jeunes princes qui espéraient avoir un jour eux aussi le droit de porter ces larges gandouras brodées, ces *alkibbare* colorés et surtout le turban, impressionnant et majestueux, qui couvre la tête et le visage du monarque pour ne laisser apparaître que son nez et ses yeux. Ils rêvaient aussi de monter sur le cheval royal, lui aussi paré avec faste.

Quelle allure avait le *lamido* à cheval lors des fêtes où il se rendait sur la grande place de la prière à la tête d'une fabuleuse cavalerie, toujours entouré d'une cour colorée et bien ordonnée ! Chacun se tenait à la place que lui avait assignée le destin. À côté du *lamido* venait le *kaïgama*, enturbanné et tout aussi élégant. Puis suivaient d'autres notables par ordre de préséance. Les *dôogari*, vêtus de gandouras aux couleurs de la République, tête nue, caractéristique de leur statut social, ouvraient et fermaient la procession. Il y avait aussi les porteurs de l'immense parasol royal et du trône, les guerriers avec leurs lances décorées sans oublier les griots, qui jouaient de la trompette et tapaient sur des tam-tam.

Quel rêve tous ces princes n'avaient-ils pas nourri, quand on leur racontait l'épopée fabuleuse de Shehu Usman Dan Fodio et de Modibbo Adama dont ils se devaient d'être les dignes descendants ! On leur enseignait quels avaient été le grand empire de Sokoto au commencement et la puissance

qu'il détenait encore, du Grand Adamaoua, leur fief qui ne tenait pas compte du découpage colonial et qui s'étendait du Nord-Cameroun jusqu'au Nigeria voisin ! Les princes qui se comportaient mal ou manifestaient trop d'arrogance étaient immédiatement repris par les esclaves et les notables qui leur rappelaient le respect dû à leur rang et à leur sang.

Seini avait été un prince exemplaire, perdu dans un palais où vivaient des dizaines d'enfants. Il était introverti, chétif, et se cachait toujours dans la chambre d'une des concubines de son père, Maa Dona, qui était restée sans progéniture alors que toutes les autres concubines accouchaient chaque année. Elle s'était prise d'une affection particulière pour le jeune garçon solitaire qui refusait de jouer avec les autres. Pour son père alors *lamido*, il n'était qu'un enfant parmi la quarantaine qu'il avait engendrée. Un jeune prince issu d'une *soulaado* parmi la vingtaine de concubines que comptait alors le harem royal. Il se souvenait à peine de son nom quand, avec ses frères, il allait le saluer !

Tous les garçons du palais étaient inscrits à l'école. Certains y allaient et mettaient du zèle, d'autres abandonnaient en cours de route. Le père était totalement indifférent à ce qu'ils progressent ou pas. Seule comptait pour lui l'éducation traditionnelle et religieuse qu'on leur inculquait.

Si l'école primaire, puis secondaire, fut fastidieuse pour Seini, où il ne dépassait jamais la moyenne, mais était toujours vivement encouragé par Maa Dona car elle avait un faible pour les études, il se passionna subitement pour les sciences et les mathématiques en terminale, obtenant ainsi son baccalauréat avec mention, puis son admission à la faculté de médecine. Il se révéla brillant et obtint une bourse qui lui permit de poursuivre en Belgique une spécialisation en maladies tropicales.

C'était une société où on respectait uniquement ceux qui avaient réussi à se hisser au sommet de la pyramide sociale, c'est-à-dire ceux qui étaient devenus fonctionnaires de l'État. Seini, lui, s'était fait presque tout seul, choisissant un chemin que ses trois frères n'avaient pas emprunté. Ceux-ci qui avaient eux aussi continué leurs études avaient pu, après le baccalauréat, intégrer l'école de l'administration. Ils étaient donc perçus comme ayant réussi plus que lui, le médecin spécialiste. La suite de leur carrière était toute tracée : ils avaient rejoint les élites politiques de leur région. Lui

s'était tenu très loin de cette politique dont il se méfiait. Homme moderne, médecin reconnu, monogame, il avait épousé une femme instruite, qu'il avait choisie dans une autre région. Même s'il avait continué à venir au palais pour saluer son père, puis, à la mort de celui-ci, son oncle qui avait hérité du trône, il se sentait éloigné de sa famille.

Il s'était arrangé pour construire une maison à Maa Dona, sa mère adoptive, et à la sortir du palais à la mort de son père. Il avait également construit sa maison à côté, venant souvent en vacances pour quelques semaines avec son épouse et ses enfants et entretenant avec ses frères des relations cordiales, mais sans plus !

Boussoura ! Comme il l'avait aimée, dès leur première rencontre à l'hôpital ! Alors qu'elle frissonnait, claquant des dents, les yeux brillants de fièvre, il avait été ému par sa fragilité apparente. Elle semblait si menue. Il l'avait veillée toute la nuit, oubliant presque ses autres patients. Il fallait qu'il sauve cette jeune fille qui l'émouvait au plus haut point sans qu'il sût pourquoi. C'était la première fois qu'il ressentait une telle émotion.

Quand elle était sortie de la crise de paludisme qui l'avait terrassée avec une rare violence, elle s'était révélée pleine d'esprit, à la fois douce et obstinée. Quand elle avait une idée en tête, elle la défendait jusqu'au bout et ne se laissait pas démonter. Il en était immédiatement tombé amoureux et l'avait demandée en mariage au bout d'un mois. Or, sa famille à elle était diamétralement opposée à la sienne. Son père, peul, cultivé, monogame, fonctionnaire, avait tenu à ce que ses enfants aillent tous à l'école, filles comme garçons. Il avait accueilli d'un air méfiant ce jeune prince médecin, qui voulait lui prendre ce qu'il considérait comme la huitième merveille du monde, sa fille aînée, Boussoura. Mais, les regards longs, appuyés, puis les mains qui se cherchent en cachette dans cette société puritaine, étaient attendrissants et l'amour réciproque que se vouaient les jeunes gens finit par le convaincre.

Seini aimait sa façon unique d'attacher élégamment son foulard, laissant tomber ses cheveux longs, ondulés et nattés sur le dos. Quand elle souriait, deux fossettes creusaient ses joues et toute la lumière du jour illuminait ses yeux en amande. Sa peau dorée comme le miel était douce et lumineuse. Elle était belle. Et les années ainsi que ses quatre maternités n'avaient rien enlevé à sa beauté innée. Bien sûr, elle n'avait plus sa taille de guêpe

d'antan et avait pris des rondeurs, mais ça ne diminuait en rien son charme ni tout l'amour qu'il lui portait.

Il poussa un soupir à la fois de colère et de frustration. Voilà six mois déjà qu'elle est partie. Qu'est-ce qu'elle peut être obstinée ! Malgré tout ce qu'il lui a dit, ses coups de fil, ses excuses et même ses supplications, elle n'a rien voulu entendre. C'est à peine si elle répond à ses messages. Que veut-elle qu'il fasse ? Il a des obligations, des responsabilités. Ses enfants aussi le boudent. Ils répondent à peine à ses messages, ce qui le blesse au plus haut point. Ils ont tous pris le parti de leur mère. La chefferie, qui est avant tout une affaire de famille, se retourne contre lui pour devenir le point de rupture avec sa propre famille. Celle qui lui importe plus que tout au monde ! Quand il s'en est ouvert un soir à sa mère adoptive, celle-ci lui a conseillé :

— Laisse-lui le temps d'accepter tout ça. Pour toi, c'est facile, tu es né dans la chefferie. Elle, c'est le contraire. Tout cela doit être difficile pour elle.

— J'imagine que ça a dû être dur pour toi aussi.

— C'était différent. Nous ne nous posions pas toutes ces questions que se posent les femmes aujourd'hui. Nous n'avions pas ce désir d'exclusivité. À notre époque, ne pas avoir de coépouse signifiait crouler sous les travaux domestiques. Pour un *lamido*, c'était même inconcevable.

Au plus fort de ses moments de solitude, Seini a fait appel à Habibatou et il est ressorti de ces relations sans autre plaisir que charnel, ce qui le laisse encore plus seul, frustré et en colère. Puis il a demandé une autre concubine, puis une autre et encore une autre. Mais le souvenir de Boussoura, leurs discussions interminables, sa douceur et sa grâce dans ses bras, son sourire et son rire qui semblent contenir toute la joie du monde se font encore plus vivaces, douloureux et son absence est un fossé que rien ne peut combler.

S'il buvait, il serait certainement devenu alcoolique, se dit-il. À défaut, il se shoota aux racines de Djidda, tentant désespérément d'oublier l'absence de celle qu'il aime par-dessus tout. Chaque instant passé au bras d'une autre le laisse vide. Il s'enivre juste de leur féminité. Il ne cherche de toute façon pas de relation plus affectueuse, pas d'affinité ni de complicité avec elles. Elles le respectent, le vénèrent presque et sont fières de le servir. Elles

jouent leur rôle. Celui des *soulaabé*, les concubines du *lamido*. Elles ne lui demandent pas plus que ce qu'il peut leur donner !

8

Boussoura n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle ne rit plus, ne parle presque plus, ne mange plus que nécessaire, ne dort plus. Elle a perdu le goût de tout. Elle erre toute la journée comme une âme en peine dans la grande maison au cœur de la capitale qui a abrité les rires des enfants et l'amour d'un couple qui n'existe plus.

Rien ne lui fait plaisir. Les fleurs qu'elle entretenait jadis avec amour se meurent dans le jardin qu'elle néglige désormais. Sa mère, inquiète, a fini par emménager chez elle de peur qu'elle ne perde la raison. Boussoura, en effet, s'est mise à parler toute seule, s'interrogeant et s'enfermant parfois pendant des jours dans un mutisme dont personne ne semble pouvoir la sortir.

— Boussoura, tu ne peux pas continuer comme ça. Tu ne vas quand même pas mourir pour un homme, peu importe qui il est, lui dit sa mère, un soir, d'une voix agacée.

— Tu ne peux pas comprendre, Mère, répond-elle d'une voix faible.

— Bien sûr que je le comprends parfaitement. Nous affrontons toutes plus ou moins ce genre de situation un jour. Avant même que ça n'arrive, nous vivons avec une épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes, tant nous sommes toujours dans l'attente angoissante de voir arriver une autre femme. Tu construis tout avec un homme et, subitement, il décide que tu ne lui suffis plus ! Ou alors il décide de te remplacer, purement et simplement ! Que ce soit une concubine, une maîtresse ou une coépouse, une femme ressent toujours la même chose face à la polygamie – peu importe le contexte ! Une femme bafouée l'est toujours à cause d'une autre. Est-ce pour cela que tu vas oublier tout ce qui fait ta vie ? Tes enfants, ton travail, ta maison ?

Boussoura tourne la tête, elle évite de répondre. Comment expliquer à sa

mère cette douleur qu'elle traîne au fond d'elle ? Seini ! Elle l'a tellement aimé. Elle avait une confiance aveugle en lui. Elle a tout donné à leur vie commune. Elle a fait de lui le centre de son propre monde. Et elle pensait être protégée contre ce genre de déconvenue, dont elle a souvent entendu se plaindre ses copines et ses collègues. Au fil du temps, elle se pensait à l'abri. Elle a toujours été une bonne épouse. Elle s'est occupée de ses enfants, leur donnant une éducation impeccable. Elle a fait de son foyer un havre de paix et de sérénité. Alors pourquoi lui a-t-il infligé cette souffrance ?

Question lancinante qui déchire son cœur. Quel besoin avait-il de concubines ? Pourquoi ? Elle se heurte à cette question qui la tourmente jusqu'à l'obsession. Alors, un soir, elle se déshabille et se tient pendant un long moment nue devant le miroir de sa salle de bains. Pourquoi ? Elle a grossi. Son ventre n'est plus aussi ferme qu'il ne l'était avant ses quatre maternités. Des vergetures déchirent son bassin, elle passe ses doigts fébriles sur les zébrures de sa peau, les parcourt une à une comme pour les effacer. Elle s'attarde sur la cellulite qui recouvre ses jambes et donne à sa peau un aspect de peau d'orange.

Pourquoi ? Elle palpe ses seins, qui ont perdu de leur rondeur et de leur fermeté. Elle a allaité si longtemps leurs enfants comme il l'y encourageait. Le lait maternel rend les enfants plus forts, plus vigoureux et plus intelligents – parole de médecin ! Les cernes assombrissent son regard, creusent son visage arrondi. Elle voit les commissures de ses lèvres, où se dessinent de fines ridules, qui sont invisibles pour d'autres mais où elle discerne de profonds sillons.

Habibatou, elle, n'a pas de cellulite, ni de vergetures, ni de cernes, encore moins de rides. Habibatou est-elle si belle au point de devenir le prétexte pour lequel se sont effondrés vingt-cinq ans de bonheur ?

Questionnements inutiles. Voilà qu'elle cherche à justifier le comportement de son mari, alors qu'il l'a trompée, trahie, bafouée. Voilà qu'elle lui cherche des circonstances atténuantes...

— Comptes-tu le quitter ? lui demande sa sœur, un soir où elle lui rend visite.

Elles sont assises toutes les deux sous la véranda dans des fauteuils en rotin. Le jasmin qu'elle adore parfume l'atmosphère d'une odeur suave. Il

fait frais. C'est une température idéale, comme elle les aimait. Combien de fois Seini et elle ont-ils pris un café, leur boisson préférée, assis précisément sur ces fauteuils, pendant que les enfants jouaient autour d'eux ? Image d'une famille idéale. Nostalgie ! Elle repousse ces pensées qui l'envahissent.

— Quoi ?

— Est-ce que tu vas quitter Papa, demande d'une voix douce Mounira, qui vient de les rejoindre avec sa grand-mère. À ta place, je crois que c'est ce que je ferais, ajoute-t-elle tristement.

— Tu n'es justement pas à sa place et tu ne peux pas demander à ta mère de quitter ton père, rétorque sévèrement sa grand-mère. Je crois que vous exagérez la situation. Boussoura, je t'ai toujours mise en garde. Tu regardes trop la télé, tu lis trop de romans et tu veux transposer tout cela dans la réalité qui est la nôtre. Je constate que ta sœur et ta fille sont exactement pareilles.

— Que veux-tu dire ?

— Seini est *lamido*. Dans tous les palais royaux, il y a des concubines. Ce n'est pas comme s'il avait une maîtresse ou s'il avait décidé de prendre une deuxième femme.

— Ah ! fait Mounira en souriant. C'est quoi la différence, grand-mère ? Il a quand même trompé Maman.

— Il ne l'a pas trompée. Elle savait très bien à quoi s'attendre en épousant un *yérima*. Ils rêvent tous de devenir *lamido*. Elle le savait aussi quand il lui a parlé de ses ambitions de succéder à son oncle. À ce moment-là, Boussoura, est-ce que tu lui as dit que tu n'étais pas d'accord ?

— Je lui ai exprimé mes inquiétudes, mais je ne pouvais pas être un frein à ses ambitions, d'autant plus qu'il avait présenté ça comme un devoir.

— Voilà, conclut sa mère. Vous faites tout un plat de ce qui était et est évident. Un *lamido* a toujours des concubines. Même s'il n'en veut pas, on lui en donne. Rien de nouveau donc ! Et surtout rien d'extraordinaire !

— Je pensais Seini différent.

— C'est juste un homme.

— Alors, Boussoura, demande sa sœur, Rahma. Tu vas le quitter ou tu vas lui pardonner ?

— Je n'en sais rien !

— Tu ferais mieux de prendre une décision, sinon c'est lui qui la prendra à ta place, reprend sa mère.

— Que veux-tu dire par là ?

— C'est désormais un *lamido*. Voilà plus de six mois que tu es partie. Il peut se lasser de t'attendre et décider de te répudier. Il peut décider aussi de prendre une autre femme.

— Il ne peut pas épouser une autre femme, dit Mounira en colère. Ils ont un acte de mariage monogamique. La justice, ça veut quand même dire quelque chose dans ce pays ? S'il se remarie, Maman devrait porter plainte et demander le divorce. D'ailleurs, tu devrais même le faire dès maintenant. Avoir des concubines ne fait pas non plus partie du contrat quand on a décidé de signer pour la monogamie et donc de rester fidèle.

— Mounira, tu ne devrais pas entrer dans ce débat. Ça ne te regarde pas et ton père reste ton père, fit Boussoura, très lasse.

Sans répondre, Mounira tourne les talons et s'en va en laissant sa bouteille de soda à moitié pleine sur la table. Son corps tremble de colère et Boussoura sait à quel point elle aussi est blessée. Elle a toujours placé son père sur un piédestal. C'est son héros, son prince charmant, et elle se sent trahie dans son amour-propre. Combien de fois a-t-elle marmonné depuis le retour de sa mère : « Je ne ferai plus jamais confiance à un homme. Ils sont tous pareils ! »

Or, Mounira s'est mariée il y a à peine un an, alors qu'elle venait de terminer ses études à tout juste vingt-trois ans et travaille maintenant dans une entreprise de télécommunication.

Quel dégât, Seini ! Quelle triste image pour nos enfants ! Tout cela en valait-il la peine ? pense Boussoura, tristement. Elle reprend une gorgée de café, puis se tourne vers sa sœur :

— Je ne sais pas si je vais le quitter ou pas. Je ne sais pas si j'aurai le courage de divorcer ou, pire, celui de rester. Je ne sais pas ce que je veux. Je ne sais pas quoi faire. Je sais juste que j'ai mal !

9

Pour éviter de trop réfléchir, Seini se jette à corps perdu dans le travail. Il se lance dans de multiples travaux afin de restaurer le palais et de lui donner une nouvelle splendeur. Il rencontre préfets, sous-préfets et même le gouverneur, à qui il présente les projets qu'il compte mettre en place. Il installe de nouveaux imams dans les mosquées de la ville et des environs et réorganise le tribunal coutumier au sein du palais.

Un après-midi, la visite impromptue de son meilleur ami, Adamou, lui fait lever la tête de ses dossiers qu'il n'a pas quittés depuis le matin.

— Tiens, tiens l'ingénieur, tu t'es trompé de chemin on dirait, fait-il en riant. Quel bon vent t'amène chez nous ?

— Bon, maintenant que tu es devenu *lamido*, je dois t'appeler Majesté en courbant la tête et je dois me déchausser avant d'entrer dans le palais ?

Seini éclate de rire et donne l'accolade à son ami.

— Tu es toujours aussi bête ! Assieds-toi !

— Tu es bien installé, dis donc, Majesté ! Ce bureau, on dirait un cabinet ministériel et non une chefferie traditionnelle !

À l'entrée du palais, se trouvent des bureaux que n'utilisait que très rarement son prédécesseur et que Seini a réaménagés pour en faire son espace de travail mais également le lieu où il reçoit les membres de l'administration ou tient les réunions restreintes.

— Je m'excuse de n'être pas venu plus tôt. Comme je te l'ai expliqué par mail, ma dernière mission à l'étranger a duré plus longtemps que prévu. Mais c'était instructif et intéressant. Comment va la famille ?

— Tout le monde va bien, répond Seini, en baissant la tête.

Adamou le connaît depuis suffisamment longtemps pour savoir que quelque chose ne va pas. Et il sait quoi. Car, dès son retour au pays, les informations l'ont assailli. Toute la ville ne parle que du départ de l'épouse

du *lamido*. Pour les uns, le *lamido* l'a répudiée car elle lui a manqué de respect. Pour les autres, c'est elle qui a décidé de quitter le roi et sa chefferie. Certains affirment que cette épouse trop instruite, trop moderne et qui a toujours vécu comme une Occidentale n'a pas supporté la présence des concubines royales. Quelle honte ! Quand son frère lui a rapporté ces ragots d'un ton goguenard au téléphone, Adamou a immédiatement changé de sujet. Mais, dès le lendemain, il a décidé d'effectuer le voyage sous prétexte de féliciter le nouveau *lamido*.

Meilleurs amis depuis le lycée, il a été le témoin privilégié de ce mariage. Il enviait le socle solide sur lequel était bâti le couple. Il était presque jaloux de la stabilité de leur union et il appréciait Boussoura à sa juste valeur, elle était la femme qui rendait son ami heureux.

— C'est quoi cette histoire avec Boussoura ? À peine suis-je rentré à Yaoundé qu'on m'a rapporté plein de commérages.

Sans répondre, Seini se lève et ouvre le frigo. Il prend deux bouteilles d'eau, en offre une à son ami. Puis il contourne le bureau, s'assied sur le canapé et invite Adamou à faire de même. Sur la table basse se trouve un plateau sur lequel reposent un thermos et des tasses. Il se sert un thé chaud, le regard dans le vague.

Adamou reprend :

— Elle est vraiment partie ?

— Oui !

— Que lui as-tu fait pour qu'elle parte ?

— Pourquoi faut-il que ce soit moi qui aie fait quelque chose ? bougonne Seini.

— Parce que je connais Boussoura. Voilà bien un quart de siècle que je la côtoie. Je sais qu'elle ne partirait pas pour rien.

— Justement ! Tu la connais suffisamment pour savoir ce qu'elle n'aurait pas pu supporter ici. Nous sommes dans le palais et, le *lamido*, c'est moi... avec tout ce que cela comporte.

Adamou esquisse un sourire.

— Les *soulaabé*, j'imagine !

— Voilààà ! Les *soulaabé*, d'abord, et tout le reste ensuite ! Mais tu la connais ! Ce sont les concubines qui la dérangent le plus !

— Ainsi, tu as succombé à la tentation. Ce n'est pourtant pas ton genre. Je

comprends la surprise de Boussoura, fait Adamou en souriant.

Après un long moment de silence, il lui demande :

— Elle est retournée dans sa famille ?

— Elle est à la maison à Yaoundé.

— Et toi, tu fais quoi, là ?

— Comment ça je fais quoi ? rétorque Seini, irrité. Tu vois bien que je travaille. Que veux-tu que je fasse ? Je lui ai écrit, elle ne répond presque pas. Je l'ai appelée, elle ne me prend pas au téléphone. Que veux-tu que je fasse ? Je sais que j'ai tort. Je me suis embringué dans cette affaire de chefferie, mais le sort en est jeté. Puisque j'ai accepté de devenir *lamido*, je dois faire de mon mieux. C'est une question d'honneur, de dignité, et de grandeur ! J'aime Boussoura. Elle le sait. Je suis déçu qu'elle ne me soutienne pas. Elle n'a même pas cherché à comprendre. Elle s'est enfuie, sans me donner la possibilité de me justifier !

— Oui, je comprends. En tant qu'hommes, nous ne nous mettons jamais à la place des femmes. En réalité, c'est perturbant de nous mettre à leur place et d'imaginer ce qu'elles doivent supporter. Malgré mes erreurs et contrairement aux apparences, crois-moi, je peux comprendre la peine de ma première épouse, Sakiné. J'ai toujours expliqué à Boussoura lors de nos débats enflammés que mes multiples mariages n'avaient rien à voir avec l'amour que j'éprouve pour Sakiné. Je l'aime et je l'aimerais toujours. Le désir charnel se distingue des sentiments.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, Adamou, et tu le sais. Ce n'est pas le même contexte pour moi.

— En réalité, si ! C'est exactement la même chose ! Seulement tu ne veux pas te l'avouer. Tu aurais pu refuser les concubines !

— Je suis tout de même resté fidèle vingt-cinq ans, ajoute Seini, agacé.

Que son ami le juge l'irrite beaucoup ! Il refuse de se reconnaître comme un homme se servant des femmes pour son seul plaisir. Mais ne l'est-il pas devenu ? Il tente de se justifier :

— Boussoura est trop sensible. Mais, surtout, elle est intransigente. Pour elle, c'est toujours tout blanc ou tout noir. Quand elle est dans cet état, peu importe ce que je lui dis, elle ne veut rien entendre.

— Et si elle demande le divorce ?

Seini déglutit avec difficulté. Adamou a mis le doigt sur ce qu'il craint le

plus. Depuis le départ de Boussoura, il a vécu dans l'angoisse qu'elle veuille justement divorcer. Il a repoussé cette éventualité car elle le fait tellement souffrir.

— Je l'aime. Je ne veux pas divorcer. Ma seule femme, c'est elle. Elle se trompe sur mes relations avec ces concubines.

— Ne te mens pas, Seini. Cette situation t'a apporté des avantages. Tu as profité de la tradition pour assouvir tes instincts. Moi, je peux le comprendre en tant qu'homme. Mais, si tu veux convaincre Boussoura, il te faut être honnête ! Envers toi et envers elle !

— Tu as raison, mon ami, finit par répondre calmement Seini. Tu es le seul qui peut me dire les choses comme elles sont. Je te remercie pour ta sincérité.

— Ce n'est pas parce que tu es *lamido* que je vais commencer à te lécher les bottes. Ceci dit, je t'appellerai respectueusement Majesté devant les gens, rassure-toi, ajoute Adamou, en riant.

— Tu as intérêt à m'appeler Majesté, évidemment ! Sinon, je te fais fouetter par mes *dôogari*.

— Bon, Docta, maintenant qu'on est d'accord sur ce point, qu'en est-il du *gaadal* aphrodisiaque et secret dont on nous a parlé ? Cette plante géophyte existe-t-elle vraiment ou c'est encore une légende ?

— C'est le secret du palais.

— Promets-moi tout de même que tu m'aideras si jamais j'ai un problème à ce niveau !

— Adamou, tu ne changes vraiment pas !

— Changer, pour quoi faire ? On ne vit qu'une fois. En ce qui concerne les femmes, je t'ai toujours dit qu'un homme ne peut pas se contenter de la même nourriture chaque jour. Ce n'est pas parce que le *foléré* est ton plat préféré que tu ne dois pas savourer tous les autres mets. Au contraire, c'est en mangeant autre chose que tu continueras à apprécier ton *foléré*.

— Adamou, je ne suis pas d'accord. Je refuse de considérer les femmes comme de vulgaires plats cuisinés.

— D'accord, le féministe ! Mais je te rappelle que la polygamie est un droit divin accordé aux hommes. Pourquoi se priver de ce qu'Allah dans sa Mansuétude a permis ? Sinon, ça te fait combien de concubines ?

— Je n'ai pas compté, et je n'ai pas le temps de les voir toutes. Ne

commence surtout pas à fantasmer !

— C'est pourtant un bon sujet de fantasme que d'avoir toutes ces femmes à disposition, prêtes à tout pour te donner du plaisir.

— Seule la présence de Boussoura est importante pour moi, rétorque Seini, visiblement irrité.

— Alors, tu ferais mieux de te bouger et d'aller la chercher !

10

— Tu sais, Boussoura, je suis rarement d'accord avec notre mère mais, l'autre jour, quand je suis rentrée, j'ai beaucoup réfléchi à ce qu'elle a dit.

— Depuis quand, toi, tu t'attardes à ce que dit Maman, rétorque Boussoura en souriant.

Sa sœur Rahma est la femme rebelle par excellence, exactement ce que sa mère ne supporte pas. Et Boussoura ne compte pas les moments, où elle a dû jouer les médiatrices pour réconcilier les deux femmes, aussi intransigeantes l'une que l'autre. Rahma ne s'est jamais mariée. C'est son choix. Et elle travaille dans une banque et s'épanouit dans sa carrière. Dans une société où la seule place honorable reconnue à la femme est celle d'épouse et de mère, Rahma a éconduit tous ses prétendants, elle vit dans sa propre maison, seule, conduit sa voiture et sort le week-end. La honte de notre société, murmurent les vieilles commères, pour la plupart de la famille. Une pute, naturellement, affirment les autres. Elle sort avec les hommes, des *gada-mayo* sudistes pour la plupart. Rahma, si elle est blessée par ces remarques désobligeantes, ne le montre jamais. Elle jouit pleinement de sa vie, voyage, va au restaurant, au grand dam de sa mère plus sensible au qu'en-dira-t-on.

— Peut-être que Maman a raison pour une fois, reprend Rahma. En réalité, avant cette histoire de chefferie et de concubines, Seini était un bon époux. Et c'est une belle personne !

Ce week-end, Boussoura a décidé, pour se changer un peu les idées, de se rendre chez sa sœur. Elle veut surtout que son benjamin, Nabil, profite de la piscine de sa tante. Interne dans une école américaine, il ne sort que le week-end. Sensible, Nabil est très attaché à sa mère. Elle ne veut surtout pas le perturber avec ses problèmes personnels.

Rahma et Boussoura se sont installées dans le salon aux larges baies

vitrées, elles sont assises en tailleur sur le tapis. Et bientôt les rejoint Sakiné, la meilleure amie de Rahma et l'épouse d'Adamou.

— En réalité, notre société peut être impitoyable envers les femmes ! Peu importe ce qu'on fait, on est jugé sans cesse ! Pour la plupart, on finit par céder et vivre uniquement par rapport au regard d'autrui. Parce que je ne suis pas mariée, je suis immédiatement cataloguée au rang de mauvaise personne. Mauvaise fille, mauvaise femme, la honte de ses parents ! Je travaille mais, si je m'achète une nouvelle voiture ou que je voyage, c'est un homme qui m'a probablement tout offert ! J'ai une promotion, c'est juste parce que j'ai dû coucher avec mon patron ! Ce n'est jamais mon seul mérite, le fruit de mes efforts ! Donc Boussoura, être seule, ce n'est pas facile, et je ne suis pas sûre que tu puisses le supporter. Tu es trop habituée à être accompagnée par Seini.

— Je sais. Mais on ne reste pas dans un mariage juste par habitude, réagit Boussoura.

— Tu imagines aussi la procédure du divorce ? J'ai une collègue qui se bat pour divorcer depuis des années. Elle ne peut pas se remarier car elle a un acte de mariage et son époux a juré qu'il porterait plainte si elle ose le faire. Pendant ce temps, comme lui est un homme, il a refait sa vie avec une autre. Finalement, même le mariage civil, qui est censé nous protéger, peut rapidement devenir un piège. Je le dis toujours, la Constitution de ce pays est faite par les hommes, pour les hommes. En plus, selon les traditions, tu peux divorcer d'un *lamido*, mais aucun autre homme n'aura le droit de t'épouser ! Tu resteras célibataire pour toujours.

— Je ne pense pas me remarier de toutes les façons, murmure Boussoura, le regard lointain.

— En fait, dit Sakiné, d'une voix calme. La vraie question est ailleurs. Elle est plus simple. Boussoura, est-ce que tu aimes encore Seini ?

— Oui, je l'aime, bien sûr !

— Dans ce cas, peux-tu être heureuse en vivant sans lui ?

— Mais je n'ai aucune envie de le partager ! Ce n'est pas parce qu'on aime un homme qu'on lui passe tout et qu'on accepte tout !

— Peut-être parce qu'on aime, on passe justement tout, fait Sakiné, avec tristesse. Quand j'ai accepté de rester après le premier remariage d'Adamou, vous m'aviez toutes jugée. Mes copines les plus instruites,

celles qui se vantaient d'être modernes, ont été scandalisées par mon choix. C'est presque comme si j'avais commis un crime d'accepter la polygamie ! Certaines ont eu le courage d'être sincères avec moi et de me le dire, la majorité s'est contentée de m'insulter et de me dénigrer entre elles. Aucune ne m'a posé la vraie question ! Qu'est-ce que je veux, moi ? Qu'est ce qui me rend heureuse, moi ?

— Tu as raison.

— Et, si au contraire, j'étais partie à cause de la polygamie, je n'aurais pas non plus été épargnée par mes proches. Celles qui se sont faites les gardiennes des traditions et se sont données comme mission de remettre tout le monde sur le droit chemin. J'aurais été taxée de poltronne, de lâche, sinon de rebelle, qui n'a pas de patience, de *munyal* ! J'aurais aussi été traitée de mauvaise femme, de mauvaise mère et même de mauvaise musulmane, puisque je refuse de donner à mon époux le droit que l'islam et les traditions lui ont accordé. Celui d'être polygame, d'avoir droit à quatre épouses en même temps s'il le désire !

— Je n'avais jamais pensé à ça, dit Boussoura.

— La société est toujours encline à juger sans jamais se mettre à la place de l'autre. Les gens n'ont pas tous les mêmes sensibilités.

— Tu as raison, Sakiné, fait Rahma.

— À part son désir insatiable des femmes, Adamou est un bon compagnon, gentil, drôle, généreux. Je suis restée parce que j'ai des enfants. J'ai envie qu'ils grandissent avec leur père. J'ai envie d'en avoir d'autres et je les veux tous du même géniteur. Je suis restée parce que je suis habituée à ma maison. J'ai contribué à la construire, je l'ai arrangée à mon goût et j'y suis attachée. C'est légitime. Mais je suis surtout restée parce que je l'aime, parce que je n'ai pas envie de tout recommencer. D'aucunes diraient que c'est lâche. Soit ! Est-ce que j'aurais été heureuse si je l'avais quitté ? Ça ne veut pas dire que je ne souffre pas de la polygamie, mais je souffrirais plus de ne plus l'avoir, lui ! Parfois, la réponse à nos questions est simple.

— Tu as eu raison, Sakiné, renchérit Rahma, songeuse.

— Ce qui me rend heureuse n'est pas ce qui ferait ton bonheur, Boussoura. Mais personne n'a le droit de juger nos choix de vie et nous devrions prendre les décisions nous concernant sans nous inquiéter de ce

que penseront ou diront les autres.

— Tout à fait !

— Boussoura, si tu décides de quitter Seini, on le comprendra et on te soutiendra. C'est peut-être la décision la plus facile pour toi ! Mais, si tu décides de rester, de te battre ou d'accepter la polygamie, on ne te jugera pas non plus, et tu peux compter sur nous, conclut Rahma.

Quand Boussoura prend congé à la nuit tombée, elle se souvient de ce qu'a dit Sakiné et réfléchit. Son amie a raison. Boussoura a été la première à la juger, à avoir pensé qu'elle aurait dû quitter Adamou, car elle ne voyait alors que sa tristesse de femme trompée. La vie est pourtant plus complexe que l'on ne l'imagine.

Toute à ses pensées, Boussoura décide de dîner. Elle est seule et écoute distraitemment le journal télévisé. Ce sont toujours les mêmes nouvelles, déprimantes. Le mauvais état des routes qui a causé à nouveau des accidents mortels ; Boko Haram qui a encore attaqué un village faisant des morts et des otages ; la crise anglophone dans le nord-ouest du pays ; les faits divers toujours ahurissants et le décompte d'un énième cas de féminicide.

Elle a toujours interdit aux enfants de manger au salon. La salle à manger est faite pour ça, a-t-elle répété durant des années alors qu'ils tentaient tous de monter en douce pour manger dans leurs chambres. « On va être infesté de rats ». Qu'importe aujourd'hui ! Ils sont tous partis ! Mounira est mariée, Samira et Fayçal sont à l'université, alors que Nabil prépare son baccalauréat. Et quelle solitude pour elle, en définitive ! Quand on a des enfants, on rêve du jour où ils prendront leur envol et partiront de la maison. On ne rêve que d'avoir une maison calme et rangée. Et, quand ça arrive, on se rend compte à quel point le temps passe vite et qu'on n'a pas su profiter pleinement des petits plaisirs de la vie !

Soudain, Boussoura entend que les gardiens ouvrent les portes et laisse entrer une voiture. Surprise, elle jette un coup d'œil par la fenêtre. Qui peut bien arriver à cette heure-là ? Elle n'attend personne. Elle reconnaît aussitôt sa voiture alors qu'à l'extérieur les gardiens, tout sourire, saluent avec déférence.

— Bonne arrivée, Majesté. Vous nous avez manqué. Elle accueille Seini comme si de rien n'était. Elle s'empresse de lui faire à dîner et, quand il va

se coucher après son long voyage, elle hésite et reste au salon, lumières éteintes, faisant semblant de regarder un film dont elle n'arrive pas à comprendre l'intrigue. De toute façon, tout son être est tourné vers la chambre d'à côté. Sa chambre, leur chambre ! Agacée, elle zappe de chaîne en chaîne pour essayer de trouver une programmation intéressante.

Elle appréhende d'aller le retrouver et, quand il allume, elle sursaute. Elle ne l'a pas entendu approcher. Il porte comme à son habitude, quand il est à la maison, une longue tunique marocaine. Il a l'air fatigué et s'assied sur le fauteuil en face d'elle.

— Me détestes-tu au point d'avoir peur de venir te coucher parce que je suis là ?

— Ce n'est pas de la haine.

— Oui, je sais. C'est une question d'amour-propre. Tu as toujours été d'un orgueil démesuré, fait-il, esquissant un bref sourire malgré ses yeux tristes. Puis, redevenant sérieux, il ajoute gravement : Boussoura, il faut qu'on se parle.

— Il se fait tard.

— Tu n'as pas sommeil et je n'ai pas sommeil non plus. On va discuter, que tu le veuilles ou non. On ne peut pas continuer à s'ignorer. Ce n'est pas le temps qui règlera nos différends. Allons-y, fait-il, en se levant et en lui tendant la main. Je ne suis pas à l'aise ici. Les gardiens pourraient nous entendre.

Elle ignore sa main, se lève et consent à le suivre dans la chambre. Il s'assied en tailleur sur le coin du lit qu'il occupe d'habitude.

— Boussoura je vais me répéter. Je t'aime. Nous avons tous les deux fait de notre mieux durant toutes ces années pour conserver l'harmonie et l'entente dans notre famille. Je ne veux pas me séparer de toi. Ça n'a jamais été une option pour moi ! J'ai besoin de ta présence à mes côtés. Je ne suis pas venu plus tôt car je devais te laisser ce temps de réflexion et de répit. Je ne voulais pas te bousculer. Mais tu aurais pu répondre au moins à mes messages ! Pourquoi veux-tu effacer vingt-cinq années de vie commune d'un revers de la main ?

— C'est toi qui as tout effacé, dès que tu as eu l'occasion de me tromper.

— C'est vrai. Tu as raison.

— Merci de le reconnaître enfin, dit-elle en croisant les bras.

— Je suis *lamido* et je ne regrette pas de l'être devenu. C'est mon héritage, et je vais jouer mon rôle et ma partition jusqu'au bout. Mon règne sera positif pour la chefferie, je ferai de mon mieux. Les concubines royales sont là. Elles représentent la grandeur et le prestige de la chefferie. Elles vont mettre au monde des princes héritiers, et je suis moi-même le fruit d'une *soulaado*. Je ne les mépriserai donc pas.

— Je n'ai pas besoin que tu me racontes tout ça, fait Boussoura, sentant sa colère monter à nouveau à l'évocation des concubines.

— Cependant, reprend-il, ignorant la remarque, je t'aime et je n'aime que toi. Notre relation va au-delà de la seule relation physique. Tu es mon amie, mon âme sœur, ma confidente, et j'ai besoin de toi. Ma vie n'a pas de sens quand tu n'es pas là. Alors, je t'en supplie, Boussoura, reviens au palais avec moi.

Après un moment de silence alors qu'elle garde obstinément la tête baissée, il se lève, les mains dans le dos, debout devant elle, et enchaîne :

— Ceci dit, je suis absolument conscient de ton ressentiment. Je sais que tu es blessée. Je sais que tu as du mal à accepter de me partager. Je ne peux pas t'y contraindre. Si tu veux que je te libère et qu'on divorce, je le ferai. Malgré ce que ça me coûte, je le ferai ! Je ne t'emprisonnerai jamais dans un mariage que tu ne veux plus.

Au mot « divorce », Boussoura lève les yeux, et son cœur fait un bond dans sa poitrine. Elle prend subitement conscience de son amour pour lui. Malgré tout, elle n'envisage pas sa vie sans lui. Elle a bien sûr pensé au divorce, mais l'entendre de sa bouche est plus douloureux. Elle ferme les yeux pour s'empêcher de flancher.

Il poursuit :

— Je respecterai tes désirs, Boussoura. Je t'aime suffisamment pour me mettre à ta place et essayer de te comprendre.

— Et si c'était dans le sens inverse ? Et si c'était moi qui avais le droit d'avoir des amants. L'aurais-tu accepté ?

— Non, bien sûr ! assure-t-il. Peut-être aussi parce que ça ne se fait pas...

— C'est pourtant la même chose. Comment t'aimer et même te respecter en sachant ce que tu fais ?

— Je ne sais pas, Boussoura. Mais ne mets pas en doute mes sentiments pour toi. Je sais que ça sera difficile pour toi et je comprendrai ta décision,

quelle qu'elle soit. Si tu as besoin d'un délai de réflexion, je resterai une semaine, et même plus ! Comme tu veux ! Et si, malgré tout, tu veux divorcer, alors on ira ensemble trouver notre avocat quand tu veux. Tout dépendra de toi.

— Je veux bien qu'on voie notre avocat demain pour régler rapidement les choses, dit Boussoura, après un moment de silence.

— D'accord ! fait-il, les yeux baissés.

Mais elle continue :

— Je veux que tu prennes tes dispositions pour partager équitablement tous nos biens à nos quatre enfants. Nous avons travaillé pendant des années et nous avons des biens en commun. Mes enfants ne seront pas lésés parce que tu en fais d'autres. Je ne partagerai pas le fruit de mon labeur avec qui que ce soit.

— Oui, bien sûr. Je n'ai jamais pensé le contraire, renchérit-il, d'une voix douce.

— Je veux continuer à conduire ma voiture et j'exige que tu répètes bien à ton Maala que je sors quand je veux.

Il pousse un soupir de soulagement et s'assied à ses côtés.

— Je l'ai déjà fait avant que tu partes. Mais, bien sûr, je le répéterai.

— Aucune autre femme n'a le droit d'entrer ici, dans cette maison qui est la mienne. Jamais !

— Bien sûr ! C'est ta maison et celle de tes enfants.

— Je ne veux rien savoir de ce que tu fais avec tes *soulaabé*. Arrange-toi pour que je n'en sache rien, que je ne voie rien ! Je reviendrai à Yaoundé tous les trois mois pour changer d'air. Et si je n'arrive pas à supporter cette vie, alors on divorcera ! Je veux que ce soit clair, je suis libre, épouse d'un *lamido* ou non !

Elle le fixe déterminée, même si son regard brillant trahit les larmes qu'elle essaie de retenir et qui ne tardent pas à couler. Il lui caresse la joue, sourit et lui murmure gravement :

— Merci ! Je te promets que tu ne le regretteras pas !

II

LA VIE DU HAREM

« L'asservissement ne dégrade pas seulement l'être qui en est victime, mais celui qui en bénéficie. »

Germaine Tillion

1

Habibatou accomplit son travail quotidien. Elle balaie le sol et dépoussière les bibelots décorant le vaisselier du salon. Elle est fière de son appartement, qui est le plus grand du harem. Il est aussi le plus proche du *soro* du *lamido*. Elle s'est imposée comme la première des concubines. Elle est la seule à occuper une véritable fonction au sein du palais. Chargée du *soro* du *lamido*, elle est la seule concubine à y accéder quand elle le veut. Elle sert ses repas, change ses draps, lui rappelle de prendre ses médicaments et ses vitamines : elle fait tout ou presque pour anticiper ses envies et ses désirs. Le *lamido* voudrait des fruits ? Il en trouve dans le réfrigérateur, des papayes, des mangues ou des ananas, tous épluchés et découpés par les soins d'une Habibatou prévoyante. Envie de thé ? Des thermos remplis et des tasses propres sont déposés chaque matin aussi bien dans son salon privé que dans son bureau. C'est également elle qui s'occupe de ses vêtements. Elle range le dressing, envoie ce qui est à laver chez le blanchisseur. Bien sûr, elle connaît tous les habits du *lamido*, sait assortir les turbans aux gandouras et à quelle occasion mettre un *alkibbare*. Elle maîtrise les usages de la cour, est informée de toutes les cérémonies officielles et s'arrange pour que le *lamido* ne prenne pas part à deux cérémonies dans la même tenue.

Pour une femme qui n'est pas allée à l'école plus loin que le cours élémentaire, Habibatou a une mémoire exceptionnelle, un sens inné de l'organisation et une aptitude naturelle à anticiper. Oui, elle est la femme la plus importante du harem, hormis Boussoura. Mais Boussoura ne fait pas partie du harem. Sa position en tant que l'unique épouse lui confère des droits que les autres femmes n'ont pas. D'ailleurs l'appartement de Boussoura est le plus éloigné de ceux des concubines, mais également de celui du *lamido*.

Habibatou se sait indispensable. C'est à elle que le *lamido* fait le plus confiance. Elle est la seule qui maîtrise son programme. *Ma grande sœur aurait été tellement contente de moi si elle pouvait me voir d'où elle est. J'ai suivi tous ses conseils et je suis même allée au-delà de ses espérances*, se dit-elle fièrement.

Habibatou avait à peine onze ans quand elle est entrée au palais. Sa sœur aînée était alors *soulaado* du *lamido*, comme elle l'avait été du précédent roi. N'ayant pas eu d'enfant, elle avait adopté, puis initié patiemment sa demi-sœur, de trente ans sa cadette, car elle lui succéderait un jour. Elle l'avait formée à la vie du palais, lui avait fait découvrir les secrets et lui avait montré un à un les trésors contenus dans les caisses.

Habibatou l'entend encore lui raconter : « Tu dois te souvenir de tout. C'est toi qui seras la mémoire de la chefferie quand je ne serai plus là. Personne ne doit connaître ce palais et ce qu'il contient plus que toi. » Puis elle l'interrogeait : « À qui appartenait donc cette montre ? » Et Habibatou lui répondait : « *Lamido* Hamadou qui la tient de son père *lamido* Abdou. Elle lui a été offerte par un commandant allemand lors des accords de paix. – Très bien. Et cet *alkibbare* ? – Le précédent *lamido* l'a reçu de l'émir de Yola après son couronnement. – Et quoi d'autre lors de sa visite d'allégeance à Yola ? » Petite, elle n'avait eu aucune peine à tout mémoriser, non seulement le trésor mais également le *soro* du *lamido* et même les deux appartements des anciens rois, qui avaient été transformés en logement pour les hôtes du palais. Elle avait aussi appris à faire les lits correctement, à dépoussiérer les appartements et à s'occuper des repas.

Quand sa sœur était décédée, elle avait dix-huit ans et elle avait naturellement repris sa fonction, ce que personne ne lui avait contesté. Elle s'était donc mise à ranger la chambre du *lamido*, qui était déjà âgé, et s'était occupée de sa toilette, de ses repas et de ses vêtements. Pour la remercier, celui-ci lui donnait parfois une petite tape dans le dos ou une caresse sur la tête. Il n'avait pas l'énergie d'en demander plus, et Habibatou en était soulagée.

Alors qu'elle nettoie une tache tenace sur une figurine de cheval en porcelaine, brillante et fragile, Aabou s'annonce et, sans attendre, entre et s'assied sur une chaise près de la porte.

— Daa Habibatou, j'ai besoin d'aller à l'hôpital.

— Tu n’y es pas allée, il y a juste une semaine ? fait Habibatou, exaspérée, tout en rangeant la figurine dans le vaisselier.

— Oui, mais je ne me sens pas mieux malgré les médicaments et, je te jure, j’ai respecté les prises — exactement comme on me l’a expliqué, assure la jeune femme en baissant la tête. Je me sens faible et je vomis.

— Tu es sûrement enceinte, dit Habibatou, d’un ton agacé.

— Heu, non, je ne crois pas. Je ne sais pas. Je suis enceinte ? demande la jeune femme, en écarquillant les yeux comme étonnée que cela puisse lui arriver.

— Et c’est à moi que tu poses la question, rétorque Habibatou, levant les yeux au ciel, tout en s’affalant sur le canapé.

— Je crois que je suis juste malade, reprend Aabou sans conviction. Peut-être un paludisme persistant. Je me suis tellement fait piquer par les moustiques. Il faut vraiment que je retourne à l’hôpital.

— Je verrai avec le *lamido* si tu peux y aller. Et j’informerai Maala pour qu’il te laisse sortir. Naturellement, tu seras accompagnée d’une *djaagué* et du chauffeur. Mais pas aujourd’hui ! Le chauffeur est occupé. Peut-être demain... Méfie-toi, Aabou, tu cherches des prétextes ! Et tu sors déjà trop ! En deux mois, tu es sortie plus que toutes les autres femmes réunies.

— Ce n’est pas ma faute si je suis malade, dit Aabou avec un sourire de satisfaction sur les lèvres. Merci, Daa Habibatou.

Oui, Habibatou a réussi à s’imposer et à devenir la *soulaado* la plus importante du harem. Et pourtant, Dieu sait à quel point cela a été difficile pour elle ! Au couronnement du nouveau *lamido*, elle a sauté de joie. Le vieux roi était mort, vive le nouveau roi ! Le souvenir affectueux du précédent monarque avait été vite effacé et, son deuil terminé, elle avait espéré commencer enfin sa vie de femme avec le nouveau roi.

Habibatou n’avait pas perdu son temps ! Son poste qui lui permettait d’aller et venir comme elle le voulait dans le *soro* du *lamido* lui permettait également de tirer certains avantages. Le vieux roi était grabataire et ne se souvenait pas toujours de l’argent dont il disposait. La chance ne survient jamais deux fois ! Habibatou s’était servie dans la caisse et avait réussi à sortir son pécule du palais grâce à l’une de ses sœurs dès l’annonce du décès du *lamido*. La vie n’est jamais un long fleuve tranquille ! Sait-on jamais ? Habibatou entendait se donner les moyens de sa politique ! Elle

n'aimait pas la pauvreté et n'avait pas l'intention de l'expérimenter un jour, quand la roue de la fortune aurait tourné. Elle avait manœuvré pour faire venir Djidda dans son appartement le jour même du couronnement, alors qu'à l'esplanade du palais la fête battait son plein. Elle lui avait servi de la viande braisée accompagnée d'un thé très sucré comme il l'aimait.

« Tu as vu le nouveau *lamido* ? C'est qui ? Tu le connais ? – Bien sûr que je le connais ! Il a grandi dans ce palais. Son père était *lamido* et il vient de succéder à son oncle. Je crois qu'il fera un bon roi. Oui, certainement, avait-il ajouté, la bouche pleine, il fera un bon roi. Il est instruit. Il a même étudié chez les Blancs. C'est un docteur. – Un docteur ? – Oui, et un homme, un vrai. Toujours gentil ! Même quand il était jeune *yérima*, il respectait les gens du palais, contrairement à ses frères ou à ses cousins qui se vantaient d'être des princes héritiers. Il a toujours été généreux. Quand il venait rendre visite à son oncle, il donnait toujours quelque chose à tout le monde au palais. Jamais il n'élevait la voix ! On a vraiment de la chance. En plus, c'est un beau *lamido*, qui a beaucoup d'allure, toujours très élégant, avait-il conclu, les yeux brillants. – Il est vraiment beau ? Il est jeune ? – C'est peut-être le plus beau des rois. Jeune ? Que veux-tu dire ? Il est juste ce qu'il faut. Un père de famille, naturellement. On ne va tout de même pas couronner un jeune irresponsable dans cette chefferie ! Oui, on en a de la chance ! – Djidda, on va passer un accord tous les deux. J'ai besoin de ton aide pour devenir sa favorite. – Sa favorite ! avait lâché Djidda, hilare. N'importe quoi, Habibatou ! Un nouveau *lamido* va avoir beaucoup de concubines. Contente-toi d'en être une et garde bien ta place ! Il n'y aura pas de favorite ! – Si je deviens sa favorite, Djidda, tu auras droit à de nombreux avantages puisque je te devrais quelque chose », avait répliqué Habibatou, un sourire aux lèvres.

Djidda l'avait dévisagée d'un air méfiant. La jeune femme avait détaché un coin de son pagne, en avait retiré quelques billets qu'elle avait mis dans la main du vieil homme, en murmurant : « Ceci n'est que le début ! » Finalement, elle n'est pas devenue la favorite mais la plus importante des *soulaabé*. Safia est en train de prendre progressivement cette place de favorite. Et ça l'agace terriblement ! Habibatou n'aime pas Safia, élégante, aguicheuse, toujours à faire mille et une manières ! Non, elle ne lui inspire pas confiance, cette Safia ! Comment se fait-il qu'un homme aussi

intelligent que le *lamido* ne puisse pas réaliser qu'elle est indigne de confiance ? Qu'importe ! La plus importante reste quand même moi, se console-t-elle.

Toutes les femmes du harem la respectent, la craignent même un peu. Après tout, c'est elle qui choisit souvent celle qui passera un moment dans le *soro*. C'est elle qui suggère les noms à Sa Majesté et c'est elle qui attribue également les logements. C'est aussi à elle que les femmes doivent demander la permission pour sortir ou pour obtenir n'importe quelle autre faveur.

Quand elle a vu le nouveau *lamido* pour la première fois, elle a tout de suite été attirée. Certes, il avait déjà un certain âge, mais une silhouette et une allure qui ne pouvaient que plaire aux femmes. Quand Djidda lui avait suggéré de lui masser les pieds le premier soir, elle s'était exécutée et, quand il l'avait attirée vers lui, elle s'était laissé faire, docilement. Elle avait commencé à tomber amoureuse de lui, elle aurait aimé le voir plus attaché à elle ! Quand Boussoura était partie, elle avait cru la partie gagnée, se laissait même aller à rêver... jusqu'à ce qu'un soir, alors qu'elle lui servait son repas, il lui demande froidement : « Quelle autre concubine est disponible ce soir ? – Je ne comprends pas. Heu... je ne sais pas. – Va voir ! Je ne les connais pas toutes. Mais, fais-m'en venir une ! »

En sortant du *soro*, elle avait eu l'impression que son cœur allait bondir hors de sa poitrine. Un étrange sentiment l'avait envahi. C'était la première fois qu'elle éprouvait cette colère mêlée de tristesse. Elle s'était dirigée machinalement vers le secteur des concubines, s'était tenue un moment debout à l'entrée du harem. À quoi s'attendait-elle donc ? Elle n'était qu'une concubine plus privilégiée que les autres, mais une concubine quand même ! Il voulait une autre femme pour ce soir et c'était à elle de choisir qui. Ce sentiment d'injustice, cette jalousie qui lui étreignait le cœur, cela, sa grande sœur ne l'y avait pas préparée ! Elle était trop jeune et trop naïve pour poser des questions sur les sentiments. Et, même si elle l'avait fait, est-ce que sa sœur aurait compris ? Celle qui avait été la *soulaado* des deux *lamibé*, deux frères qui s'étaient succédé, et s'était juste contentée de faire ce qu'on attendait d'elle ! Celle qui avait conservé la place qu'on lui avait attribuée, s'en était contentée et en avait éprouvé une telle fierté qu'elle avait élevé sa cadette pour la remplacer ! Non, sa grande sœur avait omis de

lui parler des affaires de cœur et de la préparer à être suffisamment détachée de tout ce qui s'y rapportait !

Appuyée sur la balustrade à l'entrée du harem, Habibatou avait jeté des regards éperdus entre les chambres, elle frissonnait malgré la température clémente. *Qui choisir pour me remplacer ce soir dans sa couche ?* Alors qu'elle réfléchissait, la jeune Haouaou avait ouvert la porte et avait marqué un arrêt, surprise. « Daa Habibatou, bonsoir ! Tout va bien ? Tu ne dors pas encore ? »

Habibatou avait dévisagé la jeune femme. Elle ne lui avait jamais vraiment parlé car Haouaou venait d'arriver au palais. Elle semblait calme et douce. Petite, elle était plantureuse, le visage plutôt avenant. Elle n'était ni la plus belle ni la moins belle du harem. « Prépare-toi rapidement. Le *lamido* t'attend. Je vais t'y conduire. Et ne perds pas de temps, il n'aime pas attendre ! » La jeune fille n'avait pas dit un mot alors qu'elle la conduisait au *soro*. Elle l'avait présentée au *lamido* puis était ressortie, refermant la porte derrière elle.

Son salon pour la première fois lui avait paru exigu. Une envie soudaine de tout casser l'avait envahie. Mais elle avait réussi, au prix d'un grand effort, à se ressaisir et à se mettre au lit. Cette nuit-là, elle avait pleuré. Au petit matin, sur son tapis de prière, les yeux rougis et cernés, elle s'était promis que ce serait les premières et les dernières larmes qu'elle verserait pour un homme.

2

Au fil du temps, Boussoura finit par comprendre le quotidien du palais royal, ses habitants, leur rôle. Tout reposait sur une organisation établie il y a deux siècles et qui semblait fonctionner.

La chefferie ou *lamidat* est un État dans l'État, reconnu comme tel. Il y a d'abord l'autorité religieuse composée des dignitaires issus des rangs des imams, des savants, des marabouts et d'un juge, l'*alkali*, chargé de régler les différends dans un tribunal coutumier reconnu par la loi. Ce n'est que si aucun accord n'est trouvé que l'on se réfère au procureur de la République. Puis, viennent les premiers ministres, les *kaïgama*, celui des Peuls et celui des esclaves. Ensuite, les ministres de l'élevage, de la guerre, de l'agriculture, de la jeunesse, du vivre-ensemble, le chef des forgerons, celui des barbiers ou des turbans, le chef de la cavalerie, l'intendant, le garant des bonnes mœurs et du bon comportement sans oublier les secrétaires, le chef de la cour, le porteur du sabre royal, le commissionnaire, le gestionnaire du cheptel du roi, le ministre de la guerre, le responsable du trône, le gardien du palais, l'eunuque du harem, le chef des serviteurs ou le responsable du parapluie royal, tous, à l'instar des *kaïgama* et de l'*alkali*, sont connus sous leurs titres coutumiers respectifs.

Pour les repas, là encore, on trouve une organisation sur mesure. En général, un *lamido* ne recourt pas à ses économies pour nourrir les habitants du palais. Ses sujets, autrement dit toute la population qui vit sur son territoire, paient une taxe sur les récoltes, sur l'élevage, sur le commerce, sans oublier la *zakat*, l'aumône obligatoire en vertu des règles de solidarité de l'islam dont une partie est versée au *lamidat*. Quelqu'un est chargé de distribuer les céréales entre les femmes du palais. Celui qui s'occupe de la viande se rend le matin à la boucherie, où chaque commerçant a l'obligation de réserver au bon soin du palais un morceau conséquent du meilleur

quartier de viande sur chaque animal abattu. Le partage se fait entre les femmes, qui font la cuisine deux fois par jour pour nourrir toutes les âmes présentes à la cour.

Le *lamidat* dispose d'immenses champs, cultivés par les esclaves mais pas seulement, ainsi que d'un grand cheptel de bovins. Les travaux d'entretien du palais sont assurés par les esclaves ayant une qualification et par les *ndaamori*, ces jeunes soldats en formation qui intégreront le régiment des *massinger* et des *dôogari* du *lamido*.

Enfin, le responsable de l'intendance s'occupe de tous les achats et des dépenses du palais, il perçoit les taxes en espèces et tient soigneusement les comptes. Il est ainsi chargé des factures, du carburant mais aussi de la santé, des ordonnances et de toute autre urgence. Chaque concubine reçoit un montant par semaine et le solde est reversé à la caisse du palais.

Malgré le grand nombre de serviteurs, Boussoura a fait venir son cuisinier de Yaoundé et a fait installer une cuisine moderne près de son appartement. Les habitants du palais l'ont mal pris et ont chuchoté entre eux sans oser contredire la *maatiberi*. Le cuisinier, étranger, un homme de surcroît qui ne connaît rien aux usages, entre dans le palais, s'aventure dans le quartier des femmes jusqu'au secteur de l'épouse du roi et fait la cuisine pour le *lamido*, ce qui laisse les *djaagué* perplexes. Car comment un homme, un vrai, peut-il faire à manger ? Comment le *lamido* peut-il se rassasier avec ce repas de Blanc ? Pourquoi ce cuisinier économise-t-il l'huile ? Un *lamido* devrait manger un repas baigné de matière grasse, signe de sa bonne fortune et de son opulence. Or ce n'est pas le cas avec la cuisine qui lui est servie sur ordre de la *maatiberi*. Un jour, la plus âgée des *djaagué* a goûté à ces plats par curiosité. « Je préfère mille fois un bon couscous de maïs accompagné d'une sauce de *bôkko*, des feuilles de baobab séchées et réduites en poudre. Pauvre *lamido* qui ne peut même pas manger correctement ! », s'est-elle exclamée. Selon elle, cette nouvelle cuisine est insipide, sans sel et sans saveur !

À présent, Boussoura a trouvé ses marques, mais sa vie dans le palais se résume à une routine ennuyeuse. Les journées sont longues et se ressemblent toutes. Elle voit Seini presque tous les matins, prend son café avec lui. Parfois, il revient le soir et s'attarde en sa compagnie. Ils regardent ensemble le journal télévisé et le commentent... comme avant ! Elle a aussi

des visites. Les femmes de la ville viennent la voir et finissent toujours par lui confier leurs préoccupations. Boussoura se contente de les écouter et règle ce qu'elle peut. Elle arrive désormais à déceler celles qui sont là juste pour se plaindre et demander de l'argent. Nombreuses aussi sont les femmes du palais qui se font un point d'honneur à venir la saluer chaque matin. Les *djaagué* qui sont à son service et s'offusquent quand elles la voient se lever pour se servir un verre d'eau ou se laver les mains. Vite, elles lui apportent une bassine et du savon malgré les protestations de Boussoura. Elle est la *maatiberi* et elles sont là pour la servir.

Pour survivre dans cet univers, elle s'est organisée et a établi un certain nombre de règles. Quand le *lamido* vient la voir, aucune femme ne peut entrer. Même pas les servantes. Après la prière de l'après-midi, juste après le déjeuner, elle n'est plus disponible. Il lui faut faire la sieste, justifie-t-elle pour échapper un moment à leur surveillance. Elle a besoin de souffler et de s'accorder une pause. Lire un peu, se détacher de tout. Après 20 heures, elle s'enferme dans ses appartements, au moment même où le palais s'anime, où les gens veillent, les griots jouent et la *faada* et quelques notables tiennent compagnie au *lamido*. Pour Boussoura, c'est le moment de renouer avec son ancienne vie. Se connecter, écrire à ses enfants, à ses amies, tout en regardant distraitemment des séries télévisées ou des films.

Il arrive que Seini vienne passer du temps avec elle, même si ces moments s'espacent au fil du temps. Et elle décide parfois d'aller passer la nuit au *soro*. Elle envoie alors à son mari un texto car elle ne veut surtout pas croiser une concubine et tient à ignorer sa cohabitation avec elles. D'un accord tacite, Seini et elle n'abordent jamais le sujet. Quand même arrive une nouvelle concubine, c'est par les *djaagué* trop bavardes qu'elle l'apprend, comme d'ailleurs tous les ragots qui alimentent le palais. Ne pas les voir, c'est aussi se persuader qu'elles n'existent pas. Mais elles surviennent dans ses pensées à chaque instant de sa vie, jusque dans ses prières et dans son sommeil. Le pire, c'est qu'elles s'incrument même dans son intimité. Quand Seini l'embrasse tendrement, elle voit le sourire narquois de Habibatou. Quand il l'enlace, elle ferme les yeux pour repousser de son esprit toutes ces femmes. Elle se fait mal en imaginant leur étreinte avec Seini quand il la prend dans ses bras. Et elle tente de repousser leurs visages qui se superposent dans sa pensée quand il la fait sienne. C'est

pourquoi elle évite de plus en plus d'avoir une intimité avec lui.

Boussoura retarde alors le moment de se coucher. Solitaire dans un lit trop grand, elle se sent seule dans son appartement, au milieu d'un palais rempli de monde. Terrifiée par le silence et l'obscurité, elle laisse les lumières allumées et la télévision en marche toute la nuit. Avant qu'elle sombre dans un sommeil agité, le même cauchemar revient : elle court, court autant qu'elle peut pour échapper à la foule, au tambour royal, au son effrayant du *Toumbal*.

Pour exorciser sa frayeur, elle s'est obligée à aller voir ce fameux tambour en compagnie de Seini. C'est lui qui en a eu l'idée. Le tambour est maculé de poussière, il est relégué dans un coin du deuxième vestibule parmi d'autres, mais il est gigantesque. Sur les murs en terre battue, pendent des carquois chargés de flèches et des boucliers confectionnés à partir d'oreilles d'éléphants et, dans le coin opposé, se trouve un énorme trône en fer forgé garni de motifs colorés sculptés en bois d'ébène.

— Ce trône a été offert au *lamidat* voilà plus de cent ans par un roi de l'Ouest. Je dois vraiment construire un musée. Peut-être à l'entrée du palais ? C'est indispensable pour conserver tout le patrimoine, dit Seini, songeur, en passant un doigt sur le trône poussiéreux. Si on ne fait rien, on va perdre des documents et des objets très précieux et, avec eux, l'histoire du *lamidat*.

— Oui, c'est important.

— Voilà donc le *Toumbal* ! Il date de la période des conquêtes. On ne le sort que pendant les guerres, les fêtes, l'intronisation d'un nouveau roi, bref les événements importants. Et on l'entend à plus de trente kilomètres à la ronde. Avant, il servait à envoyer des messages. Regarde ! Il fait un mètre et demi de haut et deux mètres de diamètre, il est couvert d'une peau de buffle et on le frappe avec la queue d'un hippopotame ou le pétiole d'un rônier. C'est un grand témoin de notre histoire. Mais en quoi est-il donc effrayant ?

— Dans mes cauchemars, il semble sinistre, et le son me hante et me poursuit, dit-elle.

— C'est curieux, j'avoue que je ne comprends pas ! s'étonne-t-il. Sinon, on fait aussi appel à lui quand on cherche à identifier les sorciers mangeurs d'âmes, reprend Seini.

— Comment ça ?

— Quand quelqu'un est accusé de sorcellerie, donc d'avoir mangé une âme, en dernier recours, on sort le *Toumbal* à la cour et l'accusé doit le lécher devant le tribunal coutumier en jurant de dire la vérité. Si c'est un sorcier, son ventre gonfle, il a des gaz et peut en mourir en quelques heures...

— Tu y crois vraiment ? fait Boussoura, qui jette un regard effaré sur l'objet de ses cauchemars.

— Le plus important, c'est peut-être que les autres y croient et que les vrais sorciers arrêtent de manger les âmes, ironise-t-il. Ceci dit, en tant que médecin, je ne conseillerai à personne de lécher ce tambour recouvert de poussière et probablement de tous les microbes possibles, ajoute-t-il en souriant.

— Je comprends.

Seini acquiesce et reprend :

— Tu vois donc qu'en réalité, ce tambour est certes sacré, mais qu'il n'a rien d'effrayant pour s'inviter dans tes nuits et te causer des cauchemars. Cela te passera comme c'est venu, j'en suis sûr, assure-t-il, en tournant les talons, les mains croisées dans le dos.

Seini a changé. Bien sûr qu'il devait changer ! Boussoura s'y attendait, mais pas à ce point-là ! Cela fait neuf ans depuis son couronnement. Et sa métamorphose est maintenant complète, physiquement et mentalement. Elle ne le reconnaît plus et a l'impression d'avoir vécu deux vies avec deux époux différents. Cet homme, toujours vêtu des tenues traditionnelles amidonnées, une chéchia ou un turban sur la tête, est le *lamido*. Il garde la même allure, même s'il semble se tenir plus droit. Il ne sourit plus que rarement, gardant un air grave qui le rend austère, presque énigmatique pour elle, ce qu'accentue la barbe blanche qu'il porte désormais. Il ne ressemble plus du tout à celui qu'elle a connu et aimé. Où est passé Seini ? Son Seini dans ses costumes bien ajustés, sa chemise toujours blanche ou même ses tee-shirts du week-end et ses joggings pour le sport. Où est-il ce médecin rassurant, toujours souriant ? Ce mari taquin, qui avait toujours une blague à raconter ! Est-ce la chefferie qui mange l'homme ou les traditions qui vont avec ? À moins que ce ne soit tout simplement le pouvoir.

À présent, dix concubines vivent au palais. Boussoura les voit quand elles

viennent la saluer, mais elle ne cherche pas à les connaître. Les deux premières, Soumo et Danna, ont la soixantaine. C'étaient les concubines du précédent *lamido* et elles n'ont pas souhaité quitter le palais à son décès. Si elles se disputent souvent pour des brouilles, elles n'en demeurent pas moins inséparables. Elles gardent leur titre de *soulaabé*, même si elles n'entretiennent aucune relation avec le nouveau *lamido* et sont plutôt au service de la *maatiberi*. Boussoura a fini par les apprécier et les aimer.

Habibatou, elle, est désormais mère de trois enfants. Elle est toujours aussi fière et hautaine mais elle lui donne des marques de déférence qui l'agacent car elles sonnent faux. Habibatou est jalouse, envieuse sûrement de sa position d'épouse et du respect que lui manifeste le *lamido*. Elle respire aussi la cupidité et une ambition démesurée, tout ce que déteste Boussoura. Et puis, il y a Aabou, Safia, Fanta, Asta, Rahmatou, Haouaou et Maïmouna. Certaines ont des enfants, qu'on lui a apportés, à chaque naissance, le septième jour, après l'*indeeri*, la cérémonie d'attribution du nom. Elle a été obligée de porter le bébé car on ne refuse pas de voir un nouveau-né et de le porter, même si les circonstances de sa venue au monde vous font souffrir. Puis on lui a rapporté le bébé après quarante jours, enfin de temps à autre. Boussoura voit grandir tous ces enfants et, parfois, elle reconnaît dans leurs petites frimousses une ressemblance avec Seini. Il arrive même qu'elle détecte les traits de ses propres enfants quand ils étaient plus petits, mais elle ne se laisse jamais attendrir. Dans un foyer polygamique, c'est chacune pour soi. Elle est la *maatiberi*, la seule épouse du palais. Ces enfants, nés des concubines, sont des princes et des princesses, mais elle ne va pas se laisser envahir. Elle doit protéger son espace, ses économies et l'héritage de ses propres enfants. Plusieurs fois, on lui a proposé de choisir le nom de l'enfant et elle a gentiment mais fermement décliné, comme elle a aussi refusé qu'on donne son nom à une petite princesse. Pas d'homonyme car elle ne veut pas qu'on l'attache à la nouvelle née, qu'on fasse d'elle la protectrice de cette dernière. Ces enfants sont peut-être les demi-frères et demi-sœurs de ses enfants, mais leur filiation s'arrête au palais royal. Seuls comptent ses propres enfants. Quelquefois, elle est gênée en voyant l'indifférence qu'affiche Seini à l'égard de ces enfants qui sont les siens et qu'il ignore royalement alors qu'il a été un père exemplaire avec leurs quatre enfants. Elle se souvient qu'il préparait les biberons, changeait leurs

couches et se promenait fièrement avec les petits. Il les amenait à la piscine, au restaurant, était présent pour leur premier jour d'école et, au moment des vacances, allait avec eux à la plage. Mais, très vite, elle s'en fiche : la relation de Seini avec ses jeunes enfants ne la concerne pas ! Elle défend simplement les intérêts de sa propre progéniture.

3

Fanta est préoccupée. Depuis quelque temps, le *lamido* la sollicite beaucoup moins. Chaque soir, elle espère un signe de lui, en vain, et elle finit par s'endormir, lasse et frustrée. Rien ne vient. Elle guette discrètement à la fenêtre, en se cachant derrière les rideaux pour qu'on ne la surprenne pas au cas où l'une de ses voisines serait invitée pour la soirée. Elle attend parfois pendant des heures, tombant de sommeil, mais déterminée à savoir qui passera la nuit chez le *lamido*.

Le secteur du harem qu'elle occupe est constitué de deux bâtiments de deux chambres chacun avec toilettes privées et séparées de la véranda par de larges poteaux de soutènement sur lesquelles s'appuient des murets mitoyens. Un patio recouvert de tôles ondulées est érigé au centre ; une grande cuisine commune se trouve à gauche et un manguier de belle taille ombrage agréablement la partie droite. L'espace est délimité par un mur à hauteur d'homme et une petite porte qui n'est jamais fermée. Le tout a l'allure d'une petite maison, perdue dans ce palais immense.

Fanta a pour voisine Maïmouna, alors que les chambres d'en face sont occupées par Rahmatou et Aabou. Les autres concubines ont leur espace dans le secteur d'à côté. Les chambres sont toutes identiques, confortables et fraîches, meublées d'un grand lit, d'une armoire et d'un tapis. Pour le reste, chacune a la liberté de décorer sa chambre comme elle l'entend, selon ses moyens et ses goûts.

Fanta jette encore un œil par la fenêtre. Le silence a envahi le palais. Cette partie semble isolée, il y règne un calme effrayant. Et Fanta réprime un frisson. Elle est très inquiète. Pourquoi ne l'appelle-t-il plus ? A-t-elle fait quelque chose de mal ? Lui a-t-elle déplu ?

Ce matin, c'est son tour de préparer le petit déjeuner pour la *faada*, ainsi que pour les trois concubines qui sont ses voisines et avec qui elles

partagent ses repas. Les autres s'organisent entre elles dans leur propre secteur. Elle allume avec adresse le foyer éteint dans la cuisine traditionnelle, pose une grosse marmite sur le feu et cuisine le riz sauté à la sauce tomate qu'elle a pris le soin d'apprêter la veille. Deux jeunes esclaves viennent chercher les grands plateaux et les portent fumants à la *faada*, les notables de la cour qui vivent aux palais.

Elle prépare également du café très léger et sucré qu'elle verse dans un thermos avant de prendre place sur la natte qu'elle a étendue dans le patio.

— Comment vas-tu ce matin, Fanta ?

— Juste fatiguée. Et toi ? Comment va ta santé ? répond-elle en bâillant à Aabou, qui vient de s'installer sur la natte auprès du plat fumant. Où sont les autres ?

Puis elle se lève en soupirant, passe la tête à travers les rideaux pour rappeler à Maïmouna et à Rahmatou que le premier repas est servi. Aabou, la plus espiègle d'entre elles et qui a toujours quelque chose à dire chuchote :

— J'ai appris que Habibatou et Safia sont à couteaux tirés. Hier, encore, elles se sont disputées.

— Ah bon ? Tu es toujours informée de tout, Aabou, fait Maïmouna, qui déteste les problèmes et ne supporte pas les querelles entre coépouses. Mais pour quelle raison cette fois ?

— Tu les connais toutes les deux : aussi impatientes et jalouses l'une que l'autre ! Bref, il en a fallu de peu pour que Habibatou, hors d'elle, ne frappe Safia. Djidda a dû intervenir, répond Aabou, tout en malaxant une poignée de riz dans sa paume. Djidda leur a rappelé que le *lamido* déteste les disputes et qu'elles ont intérêt à régler leur différend.

— Justement ! fait Fanta, curieuse. C'est quoi le problème, cette fois ?

— Il paraît que le *lamido* a accepté que Safia déménage. Il lui a offert un appartement plus grand et plus proche du *soro*, plus grand même que celui de Habibatou qui ne doit pas être contente de cette décision et tarde évidemment à la faire emménager.

— Hum ! Safia en a de la chance, conclut Rahmatou, qui n'a pas encore ouvert la bouche.

Les trois femmes ont l'habitude de ne pas entendre Rahmatou. Elle est tellement introvertie qu'on ne sait jamais ce qu'elle pense. Elle ne laisse

jamais transparaître la moindre émotion, reste calme et silencieuse, n'a aucune amie dans le palais, mais également aucune ennemie. C'est comme si elle ne faisait pas partie du groupe.

— Je ne comprends pas pourquoi le *lamido* a décidé de donner un logement plus grand à Safia. Ce n'est pas très juste. Elle n'est ni la plus ancienne ni celle qui a le plus d'enfants, se risque Maïmouna. Alors pourquoi ?

— Parce qu'il le veut, dit Aabou, souriante comme à son habitude. Pourquoi tu ne lui demandes pas, Maïmouna, lors de votre prochaine entrevue ?

— Tu es la mieux placée pour lui demander, Aabou. C'est toi qui parles toujours à tort et à travers. Tu peux bien lui poser la question, rétorque Maïmouna, soudain de mauvaise humeur.

Le repas terminé, Fanta fait rapidement la vaisselle, range les assiettes propres et regagne sa chambre. Perdue dans ses pensées, elle commence à éplucher et à découper les oignons machinalement, en attendant que l'intendant du palais apporte la viande qu'elle cuisinera pour le déjeuner.

Fanta n'a jamais imaginé entrer au palais un jour et encore moins devenir la *soulaado* du *lamido*. Elle vient d'une famille où on parlait beaucoup, mais jamais de l'essentiel. Son père agriculteur est un travailleur acharné. Il cultive le maïs, les patates douces, pendant que sa mère entretient, dans le même champ, un parterre de légumes, de haricots, de gombos et même de piments. C'est une famille sans histoire, plutôt heureuse malgré les difficultés financières du quotidien. Le père n'a eu qu'une seule épouse, qui a mis au monde six enfants dont Fanta, l'aînée des filles. Son frère, qui a trois ans de plus qu'elle, est parti à Douala, poussé par le rêve de vivre dans cette grande ville où, selon l'imaginaire populaire, il est plus facile de réussir. Fanta, elle, était déjà en âge de se marier et n'avait pas eu de chance avec ses prétendants. À chaque fois qu'un homme demandait sa main et qu'on la lui accordait, il changeait d'avis sans raison, ce qui laissait son père perplexe et décevait sa mère, qui était persuadée qu'un mauvais sort s'acharnait sur sa fille aînée. Pourquoi celle-ci ne trouvait-elle pas un mari ? Elle n'était pas vilaine au point de finir vieille fille. Fanta aussi désespérait de fonder une famille, mais gardait l'espoir que cela finirait par lui arriver un jour. Elle avait été inscrite à l'école mais n'avait pas pu continuer ses

études après le primaire. En effet, bien qu'elle ait de bonnes notes, elle ne pouvait ni présenter le concours d'entrée en sixième ni le certificat d'études car elle n'avait pas d'acte de naissance. Elle n'était pas déçue, car aucune des filles du quartier n'était allée plus loin.

Son destin avait changé un vendredi après-midi, quand son père, de retour de la mosquée, avait reçu la visite de deux hommes que Fanta avait salués poliment alors qu'elle sortait de la maison, un plateau de beignet de riz et un seau d'œufs bouillis qu'elle allait vendre au marché en équilibre sur la tête. Elle y avait toujours le même emplacement et retrouvait quotidiennement d'autres jeunes filles dans une ambiance bon enfant. Dans ce coin, où se mélangeaient des odeurs alléchantes, on aurait dit un grand restaurant à ciel ouvert, où l'on trouvait tout ce qui aiguise l'appétit. Ici, des beignets de maïs ou de haricot blanc frit dans de l'huile de palme, des poissons panés et pimentés, de l'igname et des patates frites ; là, de grands barbecues sur lesquels on braisait de la viande de bœuf, de mouton ou de poulet. On trouvait aussi des boissons fraîches de bissap, de baobab ou du yaourt bien sucré.

Sa marchandise écoulée, Fanta avait regagné rapidement la maison. Et elle avait trouvé son père assis dans le vestibule, l'air grave. Sa mère s'affairait dans la cuisine pour préparer le repas du soir. Fanta avait ressenti aussitôt un malaise. Pourquoi son père affichait-il une mine si triste ? Où était passée sa bonne humeur habituelle ? Cela avait-il un rapport avec les deux hommes étranges qu'elle avait croisés avant le marché ? Après le repas, qui s'était déroulé dans une ambiance morose, alors que ses frères allaient jouer à l'extérieur avec leurs camarades, son père l'avait invitée à le rejoindre dans la chambre.

— Fanta, nous avons une nouvelle pour toi. Tu vas enfin devenir une femme. Les hommes qui sont venus cet après-midi viennent du palais.

— Le palais ?

— Ils t'ont réclamée pour le *lamido* et j'ai accepté.

Sa gorge était devenue subitement sèche, et elle avait eu du mal à articuler les mots :

— Le *lamido* ?

Sa mère était assise dans un coin, la tête baissée.

— C'est en fait une grande nouvelle. Tu seras la *soulaado* du nouveau

lamido.

— Mais enfin, père, les *soulaabé* ne sont-elles pas des esclaves ? Nous sommes pauvres certes, mais nous ne sommes pas de condition servile.

Sa mère s'était mise à pleurer en silence.

— En réalité, si. Ta grand-mère n'a jamais été affranchie. Elle appartenait au *lamidat*, par conséquent ta mère et toi aussi ! Ces gens s'en sont souvenus et ont demandé ton entrée au harem. Après tout, c'est une chance pour toi !

— Ton père a raison, Fanta ! Après le désistement de tous tes prétendants, c'est une chance. Tu as déjà dix-sept ans ! Qui sait ? Peut-être que c'est ce statut servile de notre famille qui les a rebutés. On a toujours vécu des discriminations dans les mariages à cause de cet héritage. Qu'importe, aujourd'hui ! Tu ne seras pas l'épouse du *lamido*, juste sa concubine mais tu habiteras au palais, tu mangeras à ta faim, tu t'habilleras bien, tu seras protégée et, surtout, tu mettras au monde des princes et des princesses ! Et, si tu as de la chance, tu deviendras la mère d'un *lamido* ! Si tu accouches, tu seras affranchie.

— Je suis surprise ! Je ne m'attendais pas à ça, mais je vais y réfléchir.

— Ce n'est pas une question, Fanta. Tu fais partie des biens du *lamido* et tu ne peux pas refuser d'obéir. Sauf si tu veux quitter la ville ! On aura tous des ennuis, si on dit non. C'est notre tradition. Je t'accompagnerai au palais demain, conclut son père.

À son arrivée, elle avait été installée dans un dortoir. Des femmes *djaagué* d'un certain âge l'occupaient, ainsi que quelques étrangères de passage. Le lendemain, le *lamido* l'avait fait appeler dans le salon public à l'entrée du palais. Elle s'était assise sur le pas de la porte, la tête baissée, comme le lui avaient recommandé les femmes. Assis sur un canapé, il l'avait dévisagée. L'intendant et Djidda étaient assis sur le tapis.

— Comment t'appelles-tu, jeune fille ?

— Fanta, Votre Majesté, avait-elle répondu d'une petite voix.

— Fanta, dis-moi la vérité, tu es ici de bon gré ou on t'a contrainte de le faire ?

— Non, personne ne m'a contrainte Votre Majesté, avait-elle murmuré en pensant à ses parents, qui seraient tellement accablés si elle ressortait du palais. — quelle disgrâce ce serait pour eux !

— Tu veux faire partie du harem ?

Elle avait baissé encore plus la tête. Djidda avait ri bruyamment :

— Que voulez-vous qu'elle réponde, Majesté ? On l'a sollicitée pour vous. C'est un grand honneur pour sa famille, et son père est venu lui-même la déposer au palais, tout en vous remerciant.

Le *lamido* avait ignoré la remarque de Djidda et s'était adressé à nouveau à la jeune fille :

— Tu veux entrer au harem ou tu veux rentrer chez toi, Fanta ?

— Je veux rester, Votre Majesté, avait-elle soufflé.

— Demain matin, tu demanderas au chauffeur de l'amener à l'hôpital pour les examens habituels, avait-il alors ordonné, en se tournant vers l'intendant. S'ils sont bons, vous l'installerez.

Deux jours plus tard, on lui avait donné une chambre dans le harem. C'était la première fois qu'elle avait un lit à elle, une armoire où ranger ses vêtements, un tapis. On lui avait également apporté une valise remplie de pagnes, quelques articles de toilette, et elle avait été contente de les recevoir.

Dans l'intimité de sa chambre, tout en découpant les oignons, Fanta ressasse les paroles d'Aabou. Ainsi, Safia est en train de devenir la favorite. Elle a même maintenant un appartement comme Habibatou, comme la *maatiberi* ! Ce qui attriste le plus Fanta, c'est que Safia et elle sont arrivées presque au même moment au palais. Safia a déjà deux filles, alors que son ventre à elle reste désespérément plat. Normal ! Elle a si rarement l'occasion de le voir. Et même quand il l'appelle, il la regarde à peine, ne lui adresse jamais un sourire. Il ne lui parle que très peu – seulement pour lui demander si elle va bien, si elle ne manque de rien. Ses relations intimes avec elle se passent toujours très vite, la laissant terriblement frustrée. Jamais une caresse appuyée, ni un baiser. Jamais un mot doux. Après le rapport, il se lève aussitôt pour prendre une douche, avant de prendre congé d'elle. Juste un merci de bienséance en guise d'au revoir ! Elle retourne alors dans sa chambre, le cœur amer.

Un *salam aleykoun* lui fait lever la tête. Elle s'empresse d'essuyer ses larmes, passe rapidement aux toilettes pour se verser de l'eau froide au visage. Voici la plus grande commère du palais qui débarque ! Il est hors de question de lui laisser deviner qu'elle est triste et jalouse.

4

On ne parlait plus que de ça ! Tels un feu de brousse, les ragots ont envahi le palais, se propageant de chambre en chambre, de femme en femme. On se murmure la nouvelle à l'oreille, puis on s'assure de la partager avec une autre. Les *djaagué*, celles qui savent tout ce qui se trame dans le palais, puis les concubines mises au courant les unes après les autres, dans l'intention soit de faire mal soit de partager ce qui fait mal.

Safia est devenue la favorite du *lamido*. Elle a quitté une chambre ordinaire située au milieu des autres pour occuper un appartement plus proche du *soro*. Elle a même une *djaagué* spécialement attachée à son service. Elle est promue à un statut inédit : jamais une concubine n'a bénéficié d'un tel traitement de faveur !

Habibatou est folle de rage et ne le cache pas. Elle a même poussé la hardiesse jusqu'à en faire le reproche au *lamido*. Il vient de rentrer d'une réunion politique et, après l'avoir aidé à se changer, alors qu'elle range l'imposant *alkibbare* dans l'armoire, elle ose :

— Majesté, Djidda me demande d'installer Safia dans l'appartement à côté.

— Oui, c'est moi qui l'ai ordonné à Djidda. Et j'ai demandé que les maçons vérifient qu'il n'y a pas de retouches à faire avant qu'elle ne s'installe, confirme-t-il.

— C'est injuste ! lance-t-elle d'un ton irrité, qui le fait lever la tête de surprise.

— C'est moi, Habibatou, que tu viens de traiter d'injuste ? s'indigne-t-il, contenant à peine sa colère.

Réalisant qu'elle a dépassé les bornes, Habibatou se reprend aussitôt et tente de se justifier :

— Je veux dire, par rapport aux autres *soulaabé*, Majesté. Cet appartement que vous voulez lui donner est normalement réservé à la deuxième épouse et non aux concubines. Il était occupé par la plus jeune des épouses de votre oncle.

— Eh bien, je n'ai pas l'intention d'avoir une deuxième épouse. Alors, autant utiliser cet espace ! Et j'ai décidé que ce serait à Safia de l'occuper, insiste-t-il, d'une voix ferme et définitive.

Habibatou poursuit son rangement sans un mot, furieuse. Elle déteste Safia. Elle l'a détestée dès la première fois qu'elle l'a vue. Contrairement aux autres *soulaabé* qui la traitent avec respect, c'est à peine si Safia ne la toise pas avec arrogance. C'est une femme plantureuse, qui affiche des formes épanouies dont elle est fière. Elle est venue d'elle-même s'offrir au *lamido*, sans aucune pudeur. Auparavant, elle a été mariée à un époux violent qui la maltraitait. Elle a demandé à ce dernier de la répudier et, devant son refus, elle a recouru au *lamido* en déposant une plainte auprès du tribunal coutumier. Devant la brutalité des violences conjugales qu'elle a décrites et les hématomes qu'elle a montrés sur son corps, le *lamido* a prononcé la rupture du mariage sans autre forme de procès. Quelques mois plus tard, elle a redemandé une audience chez le *lamido*, pendant laquelle elle a souhaité intégrer le harem royal ! « Pourquoi ? avait demandé Djidda, méfiant, alors que le *lamido* contemplait la belle femme accroupie, en se caressant la barbe. — Parce que je ne veux plus d'un mari qui me frappe. Je veux un homme que je respecte et que je vais servir avec fierté. — Ce n'est pas une raison suffisante, grogna Djidda. D'ailleurs, tu ne fais pas partie des familles asservies au *lamidat* pour devenir *soulaado*. — Mais je fais partie d'une ethnie asservie et ma famille maternelle est d'origine servile et appartient à une famille bien connue de la ville. — Si tu veux juste un homme, je pourrais simplement te marier, Safia, coupa Seini, calmement. Inutile de te chercher des filiations qui ne sont plus d'actualité. Il y a certainement parmi les notables ou les dignitaires en ville, un homme qui voudrait t'épouser. N'est-ce pas, Djidda ? — Mais moi, c'est Votre Majesté que j'aime », répliqua-t-elle avec assurance et en levant les yeux sur lui.

Assis dans son salon, Djidda avait rapporté l'affaire à Habibatou le soir même, en mangeant avec appétit le poulet frit qu'elle venait de lui servir. « Alors cette femme est venue comme ça, d'elle-même, s'offrir au *lamido* ?

Quel manque de pudeur ! avait-elle réagi, très énervée. – Quelle audace, surtout ! »

Safia avait été installée dans le même secteur que Asta et Haouaou et n'avait pas tardé à tisser sa toile. *Elle a sûrement tout planifié*, pense Habibatou. Safia s'est tout de suite démarquée des autres concubines. Elle prend soin d'elle, change de pagne tous les jours. Sa chambre embaume l'encens et elle traîne toujours dans son sillage des senteurs de *khoumra* et de *dukhan*. Elle a vécu au Tchad et a appris des femmes de là-bas l'art du parfum, des soins corporels et de la séduction. Ses mains et ses pieds sont toujours rougis au henné. Elle fait régulièrement des gommages corporels *dilké* pour adoucir, illuminer et parfumer sa peau et elle renouvelle ses tresses chaque semaine. Safia n'est pas seulement belle et parfumée, elle est aussi agréable à écouter, toujours de bonne humeur et éclate d'un rire contagieux.

Oui, Safia énerve au plus haut point Habibatou avec ses formes plantureuses à peine dissimulées dans des corsages toujours serrés d'où ses seins risquaient de s'échapper à tout moment, avec ses mains potelées rougies ou noircies au henné dans de jolies arabesques qu'elle renouvelle fréquemment, sans parler de ses parfums trop capiteux. Habibatou l'a vue venir, mais elle n'a pas eu le temps d'anticiper. Tout est allé trop vite ! Depuis son arrivée, le *lamido* appelle Safia plus souvent que les autres. Elle s'attarde des heures dans le *soro* et elle est même la seule à y passer des nuits entières. Oui, Habibatou l'a vue venir. Safia a même l'audace de proposer au *lamido* des friandises qu'elle dissimule dans ses voiles, alors que c'est formellement interdit.

Après le dîner, Fanta décide de rendre visite à Habibatou. Toute la journée, elle a réfléchi sur sa situation et a besoin d'en parler. Habibatou n'est pas la plus amicale du harem mais elle seule peut l'aider. Elle la trouve dans son salon, tempérant sa mauvaise humeur en grignotant des arachides qu'elle décortique à petits coups de pression des doigts. Un écran plasma diffuse un film de Nollywood en langue haoussa sur une chaîne de télévision nigériane. Leur conversation débute autour de ce film que Fanta a déjà vu, puis elles se mettent inéluctablement à bavarder sur les commérages du palais.

— Aabou est enceinte. C'est pour cela qu'elle est malade tout le temps.

Fanta accuse le coup. Elle accueille la nouvelle comme un coup de massue. Même la petite Aabou va avoir un enfant avant elle !

— Elle en a de la chance, dit-elle tristement. Je suis pratiquement la seule qui n'ait toujours pas d'enfant. J'aimerais tellement en avoir.

— Tu ferais mieux de demander au tradipraticien quelque chose ou, alors, tu devrais aller à l'hôpital pour savoir si tout va bien.

— Habibatou, comment vais-je tomber enceinte si tu ne me fais presque jamais entrer dans le *soro* ? reproche-t-elle sourdement. Il faut que tu m'aides.

— Ce n'est pas de ma faute si le *lamido* ne pense pas à toi. Tu devrais t'en prendre qu'à toi-même. Tu ne le séduis pas.

— Je ne sais pas comment faire.

— Tant pis pour toi, grogne méchamment Habibatou, dont la mauvaise humeur rencontre en Fanta l'exutoire parfait.

— Si tu m'aides un peu, peut-être que ça va aller ! Fais-moi passer plus de temps dans le *soro*.

— Il ne me demande pas toujours mon avis pour choisir. Et, rassure-toi, plusieurs autres se sont plaintes aussi ! Tu n'es pas la seule.

— J'ai appris qu'il a donné à Safia un nouvel appartement. Tout le palais ne parle plus que de ça.

— Et alors ?

— Au moins elle, le *lamido* l'aime.

— Le *lamido* aime toutes ses femmes. Chacune est différente, alors il les aime différemment. Mais la seule qu'il aime véritablement, c'est Maatiberi et non cette parvenue de Safia qui a juste rusé pour obtenir cet appartement.

— Certainement, renchérit Fanta d'une petite voix.

— Peut-être même qu'elle lui a jeté un sort. C'est possible avec ce genre de femmes !

— Oui, tout est possible.

Comme si une idée venait de germer dans sa tête, Habibatou esquisse un sourire. Elle ne pourra pas se battre seule contre Safia. Elle sait qui pourrait l'aider si elle manœuvre habilement. Elle jette un œil sur Fanta, tellement triste dans son pagne défraîchi et son corsage sans artifice.

— Je vais voir ce que je peux faire pour toi. Si le *lamido* demande une

femme, je lui proposerai que ce soit toi et lui ferai remarquer que tu es quelque peu défavorisée et que tu veux tomber enceinte aussi. Mais, ajoute-t-elle sévèrement, tu dois faire des efforts pour être présentable et belle. Regarde-toi. Regarde tes cheveux. Depuis quand n'as-tu pas refait tes tresses ? C'est comme ça que tu comptes le séduire ?

Habibatou ressasse toute la nuit son plan et trépigne d'impatience à l'idée de le mettre à exécution. Elle sait que, l'après-midi, Boussoura s'enferme dans son appartement. C'est à ce moment-là, quand elle est seule, qu'elle ira lui parler. La matinée lui paraît interminable. Elle touche à peine au repas et se dispense de la prière de midi. Quand l'heure arrive enfin, elle se hâte vers l'appartement de Boussoura. Elle s'apprête à frapper à sa porte quand Soumo, assise dans le patio, lui rappelle que Maatiberi ne reçoit pas à cette heure et ne veut pas être dérangée. Elle insiste, en frappant d'un coup sec. Boussoura ouvre et la fixe, étonnée.

— Maatiberi, je sais que vous ne voulez pas être dérangée à cette heure. Mais je dois vous parler. C'est important !

— D'accord ! dit Boussoura.

Habibatou n'est jamais entrée dans cet appartement. Elle s'étonne de la décoration, fort différente de tout ce qu'elle connaît. Un canapé d'angle en velours vert foncé se trouve au milieu de la pièce sur un tapis si moelleux que les pieds s'y perdent. Un écran plasma, immense, repose sur un meuble bas alors que, de part et d'autre, des étagères sont remplies de livres. Jamais Habibatou n'a vu autant de livres de sa vie. Il y a aussi sur le mur plein de photos de famille, de Seini médecin, de ses enfants et de son épouse. Les souvenirs d'un temps révolu.

Habibatou s'assied sur le tapis.

— De quoi veux-tu me parler ? demande Boussoura d'un air calme, assise sur le canapé.

— J'ai remarqué des choses qui m'ont inquiétée concernant le *lamido*. Et je me suis dit que je devrais t'en parler. Mais, s'il apprend que je te l'ai dit, il ne sera pas content.

— Dans ce cas, tu ne devrais pas me le dire, dit Boussoura, d'un ton froid.

Elle déteste les ragots et ne veut surtout pas entrer dans les histoires du palais, surtout maintenant qu'elle est arrivée à s'imposer et à se faire respecter. Elle est l'épouse du roi et non une concubine perdue parmi

d'autres.

— Daa Boussoura, je pense qu'il est important que je t'informe quand même ! Sais-tu que le *lamido* a installé Safia dans l'appartement qui se trouve tout à côté de son *soro* ? Or ce sont les anciens appartements réservés aux épouses et qui n'ont jamais été attribués à une concubine. En plus, il fait appeler Safia plus qu'aucune autre femme du harem.

— Ce ne sont pas mes affaires, réagit Boussoura, sèchement. Je ne m'occupe pas de la vie des concubines, ni de leurs relations avec le *lamido*.

— Elle est la seule qui entre au *soro* avec de la nourriture. Peut-être qu'elle met quelque chose dans ce qu'il mange. C'est de ça que je veux te parler.

— Quelque chose ?

— Pour le charmer ! De la sorcellerie ! Je n'ai pas l'impression que le *lamido* a toute sa tête quand il s'agit de Safia. Et je n'arrive pas à lui faire entendre raison.

— N'est-ce pas interdit que le *lamido* mange n'importe quoi ?

— Justement ! C'est totalement proscriit. Avant, il y avait même dans le palais un goûteur pour éviter que le roi ne soit empoisonné ou ensorcelé. J'ai interdit tout repas autre que ce que ton cuisinier prépare et que je vais lui porter moi-même au *soro*. Cependant, Safia contourne la règle et le *lamido* accepte tout ce qu'elle lui propose. En passant, il lui a aussi attribué une servante *djaagué* personnelle ! Comme si elle était une épouse et non une *soulaado* !

Boussoura ne dit rien, prenant le temps de digérer l'information. Elle a essayé de se tenir loin des concubines. Elle n'est jamais intervenue dans les règles et les dispositions qui régissent la vie du harem. Elle ne veut pas savoir comment le *lamido* se débrouille avec toutes ces femmes. Mais Seini vient d'installer une concubine dans les appartements réservés aux épouses ! Comment doit-elle prendre cette information ? Quelque chose lui a-t-il échappé ?

Habibatou s'est déjà levée, un léger sourire plein de venin sur les lèvres.

— Je tenais à ce que tu saches ce qui se passe. Je vais y aller maintenant.

— Oui, bien sûr.

— Merci de m'avoir écoutée. Tu as lu tous ces livres, Maatiberi ? Ils parlent de quoi ? demande-t-elle, en jetant un dernier regard sur la pièce.

— Ils parlent de la vie et des êtres humains. répond-elle. Merci, Habibatou, ajoute-t-elle en la raccompagnant avant de fermer la porte derrière elle.

La mine déconfite de Boussoura rassure Habibatou. Comme elle l’a prévue, celle-ci n’est pas indifférente à la nouvelle dont elle vient de lui faire part. *Quelle excellente idée !* se réjouit-elle. Elle doit renforcer ses alliances pour contrer Safia. Boussoura est sa plus grande chance pour y parvenir. Le *lamido* lui voue une considération particulière. Oui, même si elle ne l’aime pas, il vaut mieux avoir Boussoura de son côté.

5

Seini est exaspéré et, depuis quelque temps, il manque de patience. Il était pourtant connu pour être stoïque et pondéré. Est-ce le poids des responsabilités ou la vie du palais et de la chefferie avec ses intrigues, qui exigent de rester impassible en toutes circonstances ? À moins que ce ne soit simplement l'âge ? Il n'a plus vingt ans !

On lui reproche d'avoir une favorite et cela l'agace. Tout le palais en parle et l'information, telle une traînée de poudre, se répand dans toute la ville. Djidda a pourtant attiré son attention sur les conséquences qu'entraînerait sa décision : « Si vous emménagez Safia dans cet appartement, ça créera une tension avec les autres concubines et ça serait mal vu, Votre Majesté. L'équité entre les femmes est obligatoire, a-t-il osé lui dire, alors qu'il lui ordonnait de préparer l'appartement. – Cet appartement est vide. Autant l'occuper ! a-t-il rétorqué. – Dans ce cas, pourquoi Safia et pas une autre ? a demandé Djidda. Maïmouna a quatre enfants, dont des jumeaux. Elle est la plus ancienne et mérite le plus ce traitement de faveur. – J'ai déjà décidé que ce sera Safia », a-t-il tranché, autoritaire.

Djidda n'avait rien ajouté. Même s'il avait senti que celui-ci n'était pas content, cela ne l'avait pas gêné outre mesure. Mais, quelques jours plus tard, alors qu'il sirotait un jus de fruit, étendu sur le sofa dans le salon privé de Boussoura, celle-ci lui avait lancé froidement :

— Ainsi, tu as une favorite !

Il s'était redressé immédiatement. Boussoura ne lui avait jamais parlé des concubines. Elle les avait ignorées durant toutes ces années et jamais ils n'avaient discuté de ses relations avec l'une d'entre elles. Elle avait ignoré leur entrée au harem comme elle ignorait tout de ce qui les concernait. Les seuls moments où elle les évoquait, c'est quand elle le félicitait après chaque naissance, comme c'était la coutume : « Qu'Allah fasse grandir le

nouveau-né en paix ! » Et elle passait rapidement à autre chose ! Il avait répliqué sur le ton de l'agacement : « Je n'ai pas de favorite ! Je ne sais pas qui t'a raconté ça ! – Tout le palais ne parle que de cela, Seini. Même si je n'aime pas les ragots, je ne peux tout de même pas me boucher les oreilles ! Ainsi, tu as fait de Safia ta favorite, allant jusqu'à la faire déménager de son logement pour lui offrir les appartements réservés aux épouses. – Tu préfères que je prenne une deuxième épouse pour la mettre dans cet appartement ? avait-il ajouté, d'une voix irritée. De toute façon, Boussoura, de quoi je me mêle ? Est-ce que je compte encore pour toi ? Qu'est-ce que ça te fait, que j'ai une ou plusieurs favorites ? – C'est injuste, avait-elle répondu, les lèvres tremblantes, et ses yeux s'étaient remplis de larmes. Tu ne vas pas me reprocher en plus tes infidélités ! Tu as changé, Seini ! – Et ça repart de plus belle ! Depuis dix ans, le même disque rayé ! Depuis quand, toi et moi, on n'a plus de relation intime ? Depuis quand tu ne viens plus dans le *soro* ? Tu crois que je n'ai pas remarqué ton aversion quand je te touche ? C'est à peine si tu n'esquisses pas une moue de dégoût ! Je n'ai pas pour habitude de forcer une femme, sache-le ! – Je ne viens plus parce que ma place est occupée par d'autres ! Je ne vais pas m'abaisser à te disputer avec des concubines ! – Alors, continue de rester dans ton coin et laisse-moi tranquille, avait-il conclu, en se levant et en quittant le salon sans un regard.

Depuis, il n'était pas retourné le soir chez Boussoura. Il se contentait de la saluer le matin et s'en allait aussitôt. *Je ne compte plus pour elle. Alors, qu'est-ce que cela peut bien lui faire que j'aie plus d'affinité avec une concubine qu'avec une autre ? Je suis le lamido et, surtout, je suis un homme, et je ne vais pas passer ma vie à me justifier.*

Les premières années, Seini avait souffert de cette distance qu'avait instaurée Boussoura entre eux. Il était triste de se voir repoussé, puis s'était convaincu que le temps arrangerait les choses. En vain. Boussoura était là sans y être vraiment. Il l'avait perdue dès qu'il était devenu *lamido*. Certes, elle était revenue vivre au palais, mais plutôt comme une connaissance ou une amie, mais pas en tant qu'épouse.

Safia ! Elle l'avait attendri dès leur première rencontre. Une aussi belle femme qui se plaignait des violences conjugales ! Elle voulait qu'on la libère de son époux et il avait admiré son courage. Dans une société où la

femme qui demande le divorce est mal vue, Safia était venue d'elle-même, seule, sans sa famille et sans honte, devant la cour. Elle avait soulevé son tee-shirt pour révéler sur son dos les hématomes que lui avait infligés son époux. Il en avait été horrifié. Sous le coup de l'émotion, il avait immédiatement prononcé le divorce. *Alkali*, le juge, lui avait reproché en aparté de ne pas avoir écouté l'autre partie : « Cet homme avait peut-être des raisons de frapper sa femme. – Quel genre de raison, *Alkali* ? avait-il rétorqué d'un ton froid. – Des raisons que peut justifier la religion, Majesté. Du genre... si elle néglige ses prières, sort sans permission, n'est pas soumise... – Peu importe ce qu'elle a fait *Alkali*, il ne peut pas avoir raison ! Je ne peux pas accepter qu'un homme frappe une femme et encore moins avec cette brutalité. Il aurait pu la tuer ! Je n'emploie pas la violence ; pourtant à la vue des hématomes que cet homme a infligés à son épouse, j'ai eu envie d'envoyer les *dôogari* le cueillir et le fouetter à la cour en public. – Il aurait fallu quand même l'écouter, Majesté, avait insisté l'homme de loi. C'est un tribunal coutumier et religieux. On ne devrait pas accorder le divorce sur un seul témoignage. Il existe des circonstances où il est permis à un homme de frapper son épouse, mais pas avec cette violence, je le concède. – Eh bien ! À partir d'aujourd'hui, dans cette chefferie, je ne le tolérerai sous aucun prétexte. »

Il ne s'attendait plus à revoir cette femme si belle et, quand elle était revenue et avait demandé à intégrer le harem, il n'avait pas hésité une seule seconde et l'avait fait installer.

Safia s'est épanouie au palais. Elle est toujours de bonne humeur et séduisante. Tous deux partagent des moments de tendresse et de complicité. Voilà qui le change des révérences des autres concubines et de l'indifférence de Boussoura. Quelques semaines après son entrée au harem, alors qu'ils savourent l'un de ces moments privilégiés, il lui demande, taquin :

— Alors, c'est quoi la vraie raison qui t'a poussée à vouloir devenir concubine ?

— Mais, Votre Majesté, répond-elle en riant, je vous ai bien dit que je vous aimais.

— Je n'y crois pas une seconde, rétorque-t-il avec un sourire complice.

Safia garde en elle des cicatrices plus profondes que celles qui restent

imprimées dans son corps et le médecin qu'il était autrefois prend souvent le dessus quand il est avec elle. Il arrive qu'elle sursaute quand il la touche ou qu'elle pleure dans son sommeil. Il la prend alors dans ses bras et elle se calme aussitôt. Sa vulnérabilité l'attendrit. Aussi, quand il la fait appeler dans son *soro*, il la laisse passer toute la nuit dans son lit. Pour la première fois, avec une concubine, il éprouve le sentiment de vivre une histoire d'amour. Malgré la différence d'âge, il se sent aimé, apprécié pour sa personne et non pour le turban royal qu'il porte. Alors, il se retrouve à conspirer dans son propre harem, s'en amusant presque. Il l'appelle souvent au téléphone tard dans la nuit pour discuter et la fait venir au *soro* sans passer par Habibatou. Une nuit, au plus fort de son angoisse, elle se confie à lui :

— Il m'a dit qu'il me tuerait, quand j'ai obtenu le divorce. Il me menaçait tous les jours et, à plusieurs reprises, il est venu chez mes parents avec un poignard. Je me suis réfugiée ici parce que je sais que le palais m'offrira une protection. J'ai décidé de devenir ta concubine car tu m'avais parlé avec tendresse, tu m'avais écoutée avec attention. C'était la première fois que je voyais un homme parler avec autant de douceur. Tu étais rassurant alors que tu étais *lamido*, lui avoue-t-elle.

— Personne ne te fera jamais de mal ici, Safia.

— En réalité, mes parents ne sont pas d'accord avec mon entrée au harem. Ils disent que je les déshonore. Je ne suis pas une esclave pour devenir concubine, m'a lancé mon père furieux, qui a toujours condamné ces histoires de servitude.

— Je le comprends. C'est légitime ! Il préfère te savoir mariée que *soulaado* !

— Je l'ai blessé en lui rappelant ce passé et cet héritage qu'il a toujours renié. Je suis devenue la risée de ma famille et ils m'ont bannie pour ma décision. Plus personne ne me prend au téléphone ou ne me rend visite, mais je préfère cela aux violences que je subissais et aux menaces de mort qui s'en sont suivies. Ici, je me sens en sécurité et je ne regrette pas ma décision, même si je sais que jamais mon père ne me le pardonnera pas. J'ai trouvé ce que je n'espérais plus. J'ai détesté les hommes, mais tu m'as appris à aimer !

Seini a des sentiments pour Safia, non qu'il n'aime plus Boussoura, avec

Safia, c'est différent. *Me voici à me justifier avec les mêmes arguments que Adamou, ce que je ne tolérais pas ! Boussoura a peut-être raison, j'ai changé !*

Le Seini médecin, cet homme solidement arcbouté sur ses principes, a disparu pour laisser place à Seini le *lamido*.

6

Asta est allée visiter le nouvel appartement de Safia et son cœur s'est serré quand elle a découvert le luxe qu'elle y a trouvé. Bien sûr, elle a fait bonne figure, s'armant d'un faux sourire :

— Eh bien, voisine, félicitations ! Tu m'as abandonnée mais te voilà superbement installée ! fait-elle, en jetant un coup d'œil curieux autour d'elle. Tu as même la télévision, remarque-t-elle.

— C'est la télé et les meubles que j'avais reçus lors de mon premier mariage. Il n'y a rien de neuf. C'est juste que je n'avais pas pu les apporter avant car ma chambre était trop petite.

— Eh bien, te voilà avec un appartement aussi grand que celui de Maatiberi !

— Pas du tout ! Il est grand certes, mais pas comme celui de Daa Boussoura ! se défend Safia avec une fausse modestie.

En réalité, elle est extrêmement fière de sa nouvelle position et de son appartement confortable. Bien entendu, les meubles et la télévision sont neufs et offerts par le *lamido* mais Safia, pour éviter les problèmes et surtout pour ne pas mettre Seini dans l'embarras, préfère mentir.

Asta est repartie vers son logement, le cœur empli de jalousie et d'envie. Sa chambre lui paraît exiguë comme jamais. L'appartement de Safia ne quitte pas ses pensées et, au fur et à mesure que le temps passe, sa jalousie se mue en colère. Une colère noire qui lui enserre la gorge et comprime sa poitrine. *Qu'est-ce que Safia a de plus que moi ?*

Voisines de chambres, elles ont partagé leur repas, fait la cuisine ensemble pendant des années et n'ont jamais eu de problème. Safia est sociable et elles sont devenues presque amies. *Presque ! Une coépouse n'est jamais une amie et j'ai été naïve de croire que Safia pouvait être sincère envers*

moi.

Quand Safia était enceinte et trop fatiguée, Asta assurait ses tâches sans rechigner. Elles se dépannaient mutuellement quand l'une ou l'autre manquait d'un ingrédient. Elles commentaient les ragots du palais et, assises dans le patio, elles se faisaient même des confidences le soir, quand, une fois le dîner terminé, Haouaou, leur voisine, regagnait sa chambre pour parler des heures au téléphone avec sa famille et ses amies hors du palais plutôt que d'échanger avec elles. *Safia a été hypocrite et j'avais trop confiance en elle pour m'en méfier. Jusqu'à la dernière minute, je n'ai pas su qu'elle démentirait. Elle a manipulé le lamido pour rentrer dans ses bonnes grâces. C'est une tricheuse !* songe Asta. Elle revoit les fauteuils rouges, les rideaux et les tapis assortis, le vaisselier rempli de bibelots, le téléviseur, et sa frustration monte de plus belle. N'y tenant plus, elle quitte son secteur et va retrouver Fanta et Maïmouna dans leur patio, qui sont en train de bavarder tranquillement. Elle s'assied, écoute distraitement Maïmouna parler d'un jugement à la cour qui a eu lieu cette semaine – encore un conflit agro-pastoral qui a mal tourné.

— Elles sont où vos voisines, demande Asta, en pointant du doigt les chambres de Aabou et de Rahmatou.

— Aabou est malade ces derniers temps. Une première grossesse. Cela crée un vide car elle a toujours des histoires à raconter, dit Maïmouna avant d'ajouter en riant : Elle parle trop. Rahmatou, c'est le contraire. Elle se tient toujours en retrait, n'est jamais avec nous quand on cause. Je me demande comment on peut vivre si solitaire, si refermée sur soi.

— Elle devrait bien s'entendre avec ma voisine, Haouaou, car elle est peut-être pire ! Je me sens si seule depuis que Safia a changé de statut...

— Comment ça changer de statut ? coupe Fanta. Elle est toujours une concubine à ce que je sache ! Elle a juste un appartement plus grand.

— L'appartement des épouses ! Peut-être qu'elle espère se faire épouser, dit Asta, amère.

— C'est une *soulaado* ! Et cet appartement ne veut rien dire ! C'est sûr que c'est elle qui l'a demandé au *lamido* ! Il est gentil, et elle si effrontée ! Sûrement qu'elle en a profité, réplique Maïmouna.

— C'est possible. Elle n'a pas de pudeur et est capable de tout. Je pensais la connaître. Je me suis trompée.

— Mais, peut-être que tu auras une nouvelle voisine plus tard, Asta ! Qui sait si une autre *soulaado* ne viendra pas occuper son ancienne chambre.

Asta a regagné sa chambre encore plus malheureuse. Elle laisse retomber le rideau afin de dissuader les visiteuses éventuelles. Assise sur le lit, elle n'a aucune envie de parler et ressasse ses souvenirs.

Elle n'avait pas dix-huit ans quand elle est entrée au harem. Elle était élève au lycée, comprenait plus ou moins ses leçons, arrivait tout juste à obtenir la moyenne. Elle n'était pas douée pour les études. D'ailleurs elle n'avait pas envie d'aller au lycée. Son rêve était de devenir couturière. Elle passait ses journées libres dans la chambre de sa marâtre qui avait une machine à coudre et elle la regardait mesurer, tailler, rassembler les tissus pour en faire une belle robe.

Son père, notable à la chefferie, était tout excité par le couronnement du nouveau *lamido*, et en avait parlé à ses deux épouses : « On en a de la chance, ce nouveau *lamido* fera évoluer la chefferie. Quand il était *yérima*, on l'appréciait déjà beaucoup. Oui, je suis content que ce soit lui ! » Le lendemain, il avait demandé à la jeune Asta de se préparer. Il ne lui avait rien dit et elle n'avait pas posé de questions. On ne l'avait pas éduquée pour en poser à son père. Il l'avait conduite au palais et confiée à Djidda. Celui-ci l'avait installée dans le harem et, depuis ce jour, elle n'est plus ressortie du palais sauf pour se rendre à l'hôpital, accompagnée par une *djaagué*, après que Maala a reçu l'ordre de les laisser sortir. Quand Habibatou est venue la chercher un soir, elle l'a suivie sans rechigner. C'était la première fois qu'elle voyait le *lamido* et elle avait été impressionnée. Celui-ci l'avait invitée à le suivre dans la chambre et, le cœur battant, elle avait obéi. C'était son premier homme. Sa relation avec lui est restée longtemps plutôt normale : elle n'était ni plus invitée dans le *soro* que les autres ni moins. C'était en tout cas son impression jusqu'à ce qu'elle découvre que, fréquemment, tard dans la nuit, Safia rejoignait discrètement le *soro*. Depuis, elle a sombré dans la colère et la frustration. Si elle avait eu le choix, elle serait partie. Mais partir où ? Pour quoi faire ? On n'épouse pas l'ex-femme ou l'ex-concubine du *lamido*. C'est formellement interdit. Celle qui est répudiée ne peut pas retrouver une nouvelle vie conjugale. Ce serait insulter le roi et personne ne s'y risquerait. Allait-elle se condamner à être toute sa vie célibataire ? Elle n'avait pas le choix. Elle devait rester. Son

père est notable, jamais il ne lui pardonnerait de quitter le palais.

7

Quand Seini a emménagé Safia dans l'appartement destiné à une épouse, il ne s'était pas douté que cela grincerait des dents et ferait autant jaser, ni même que ça affecterait tellement Boussoura ainsi que les autres concubines. Il n'était motivé que par le désir de faire plaisir à la jeune femme et l'envie de la rapprocher encore plus de lui.

Safia est agréable à vivre ; d'une humeur joviale, elle a le sens de la repartie. Il peut badiner des heures avec elle sans s'ennuyer. Elle sait écouter et, même si elle n'est pas très instruite, elle a une intelligence sociale aiguisée et lui fait des remarques constructives. Jamais elle ne lui a manifesté un saut d'humeur ni une pointe de jalousie, jamais elle n'a revendiqué quoi que ce soit. Sa vie au palais tourne autour de ses moments de tendresse avec lui. Elle semble heureuse, Safia, elle est encore plus belle, plus souriante, plus attentionnée, plus amoureuse. Avec elle, il se sent revigoré. Il en oublie toutes les autres quand elle l'enveloppe de son encens aux parfums de santal, des notes boisées, sucrées, chaudes.

Boussoura, égale à elle-même, trop fière pour reparler de Safia, se laisse envahir par son orgueil jusqu'à s'en rendre malade. Elle a des migraines persistantes et une insomnie tenace. Il lui a proposé d'aller se reposer à Yaoundé, mais elle a décliné sa proposition. Sa santé le préoccupe. Elle a maigri, ce qui le fait culpabiliser. Elle flotte à présent dans ses corsages. Ses yeux sont cernés, sa peau terne. Elle donne l'impression de sortir d'une longue maladie. Les examens médicaux effectués n'ont rien révélé. Il a pensé au paludisme et à la fièvre typhoïde, qui font des ravages dans la région, puis à la tuberculose et même au cancer. Rien. Si physiquement elle est en bonne santé, psychologiquement elle l'est moins. Déprimée et mélancolique, elle essaie de rester stoïque. Elle est persuadée que, désormais, il ne l'aime plus ! Il le lit dans son regard. Quand Boussoura a

une idée en tête, il est difficile de l'en détacher. Comme elle a changé ! La polygamie peut-elle à ce point détruire une femme ? Ce sont seulement des concubines et non des épouses. Pour Boussoura, il n'y a aucune différence et, selon elle, il aurait dû le comprendre. Elle ne cherche pas non plus à se séparer de lui puisqu'elle n'a plus jamais évoqué le divorce. Boussoura a cette philosophie de vie qu'elle est peut-être la seule à comprendre : incapable de pardonner, incapable d'aller au bout de sa colère ! Pourtant, Dieu sait qu'il l'aime toujours ! D'un amour particulier, qui se moque du temps qui passe. D'un amour qui n'est en rien comparable à celui qu'il éprouve pour Safia. Mais comment le lui faire comprendre ?

Le harem affiche une humeur morose qu'il ne lui connaît pas et qui l'énerve d'autant plus qu'il se sent incapable d'y remédier. Les unes boudent clairement. C'est le cas d'Habibatou, qui ne lui suggère plus rien et se contente de répondre brièvement à ses questions. Elle s'en tient uniquement à son rôle technique. D'ailleurs, il n'a aucun reproche à lui faire. Mais elle n'accomplit plus ses tâches avec la ferveur qu'il lui connaissait. Elle, qui maîtrisait mieux que quiconque ses besoins et les anticipait, lui manque désormais. Il a besoin d'elle et elle le sait, car elle a su se rendre indispensable. Il la sait aussi perdue dans ses contradictions. *Elle peut me voir passer du temps avec une autre femme, elle les choisit même parfois, mais quelle colère et quelle jalousie envers Safia ! Juste pour un appartement ! À moins qu'il y ait des choses qui m'échappent...*

Maïmouna aussi boude, mais elle est plus subtile. Elle passe par des allusions pour lui faire comprendre qu'elle n'est pas contente.

Asta ? Elle est facile à vivre. J'ai de l'estime envers son père, c'est un notable respectable ; mais il me scrute bizarrement depuis un moment, comme s'il me reprochait aussi l'attention que j'ai pour Safia ou mon indifférence pour sa fille. Oui, elle est blessée, Asta, comme l'est également la jeune Aabou, la plus gentille d'entre elles. En fait, toutes mes femmes sont blessées, mais je ne peux pas leur donner plus que ce que j'ai à donner !

Seini pensait avoir dépassé l'âge des intrigues amoureuses. Toutes ces femmes lui prêtent des intentions qu'il n'a pas, des idées qu'il n'imagine même pas. Toutes lui en veulent, chacune à sa manière, pour un appartement vide accordé à l'une d'entre elles !

Et, désormais, c'est tout le palais qui en parle ! L'atmosphère a changé dans les rangs des membres de la *faada*. Leurs regards en disent long, même si aucun d'eux n'ose lui faire une quelconque remarque. Tout cela le préoccupe et il en est peiné. Après tout, cela fait partie de sa vie privée, si tant est qu'un monarque ait une vie privée !

Il se sent seul, plus seul que jamais. Pourtant, il est le *lamido*, il habite le palais où vivent des dizaines de personnes, des esclaves, des notables devenus pour certains d'entre eux des amis. Il est respecté dans sa ville et dans tout le pays. Il a une épouse et huit concubines – il ne compte pas Soumo et Danna. Mais, jamais il n'a ressenti une telle solitude, un tel vide en lui. Et, même s'il ne se l'avoue pas, sa vie d'avant lui manque. Il avait une famille, une épouse et des enfants. Maintenant, Boussoura ne lui parle plus ou presque et leurs enfants, dont il était si proche, c'est à peine s'ils lui envoient un message. Il ne peut même pas profiter de ses petits-enfants. Sa vie a pris une tournure à laquelle il ne s'attendait pas.

Une envie soudaine de voir Maa Dona le submerge. Elle ne l'a jamais jugé et a toujours su le comprendre. Il demande au chauffeur d'aller chercher la vieille femme. Une dizaine de minutes plus tard, celle-ci arrive et, alors qu'elle s'assied péniblement sur le tapis et avant même les salutations d'usage, elle engage :

— Alors tu as une favorite, il paraît ?

— Les nouvelles vont vite apparemment, même hors du palais ! rétorque-t-il en secouant la tête, irrité.

— Rien de ce qui concerne le palais ne peut rester secret. À notre époque aussi, les nouvelles allaient vite. Parfois, ce sont les personnes qui vivent justement hors du palais qui nous rapportent les nouvelles de la cour au harem, et ce jusqu'aux moindres détails. Tout se sait ! Avec qui le *lamido* a passé la nuit, comment il est habillé, qu'est-ce qu'il a dit, etc. !

— Je n'ai pas de favorite, Maa Dona. J'ai juste eu plus d'attention envers une des concubines.

— Favorite !

— Non ! Je l'ai juste emménagée dans un appartement à côté de moi car je la vois plus souvent !

— Favorite, donc !

— Mais, non, Maa Dona. C'est qu'elle est plus...

— Plus belle, plus gentille que les autres, oui, oui, je comprends...

— Plus à l'écoute, complète-t-il. Elle me donne l'impression que je compte pour elle. C'est une femme qui n'a pas eu la vie facile et je veux qu'elle se sente bien. Mais ça ne fait pas d'elle ma favorite, affirme-t-il en souriant.

Maa Dona le regarde un instant, puis lâche :

— Elle en pense quoi, Boussoura ?

— Elle est en colère comme d'habitude... jusqu'à en être malade, mais elle est trop orgueilleuse pour le reconnaître.

— Ton père avait une favorite, engage-t-elle lentement, comme si elle se remémorait des souvenirs douloureux. Mais il était tellement charismatique et sévère qu'on n'aurait jamais pu le lui reprocher. On avait toutes tellement de respect pour lui que c'en était presque de la peur. Mais c'était une autre époque. Une époque où les relations étaient peut-être moins compliquées... On ne se posait pas alors toutes ces questions que se posent les femmes aujourd'hui.

— Dans ce cas, comment saviez-vous que c'était sa favorite ?

Elle éclate de rire.

— En réalité, rien ne nous le montrait clairement et, jamais, on aurait osé l'en accuser. On avait les mêmes repas, les mêmes cadeaux ; il poussait même l'équité jusqu'à nous accorder les mêmes nuitées. Deux jours pour les épouses légitimes, une pour nous les *soulaabé* !

— Que s'est-il donc passé pour que vous pensiez que l'une d'entre vous était la favorite ? questionne-t-il.

— Ce sont des choses subtiles, qu'une femme ressent tout de suite. Notre instinct peut-être ? Revenons à toi. Tu aimes Safia ?

— Oui ! Je l'aime plus que les autres concubines que je respecte et apprécie bien sûr. Je n'avais pas prévu que je pourrais avoir plus que de l'affection pour l'une d'entre elles. J'aime Safia, mais pas autant que j'ai aimé et que j'aime toujours Boussoura. Cependant, elle a changé.

— Je comprends. Ce sont des choses qui arrivent.

C'est juste humain.

— Quelquefois, Maa Dona, je regrette d'avoir accepté de devenir *lamido*. J'ai détesté la vie au palais quand j'étais petit et je me cachais toujours dans ta chambre comme pour y échapper. Tu me comprenais car tu détestais

aussi cette vie, même si tu ne me le disais pas. Quand je suis parti au collège en internat, j'étais soulagé et, en Belgique, libéré. J'ai toujours pensé que mon père était irresponsable d'avoir autant de femmes et d'enfants. J'ai conclu qu'il était un mauvais mari, un mauvais père même si on dit qu'il a été un bon *lamido*. Me voilà devenu exactement comme lui ! Peut-être même pire que lui !

— Ne te juge pas trop sévèrement non plus, mon fils ! Tu fais de ton mieux pour satisfaire tout le monde, répond Maa Dona, solidaire.

— N'empêche ! J'ai gâché cette relation privilégiée que j'avais avec mon épouse et avec nos enfants. Ces derniers m'en veulent d'avoir blessé leur mère et d'avoir eu d'autres enfants. Et ces autres enfants encore si jeunes ! Quelle image garderont-ils de moi ? Probablement la même que celle que j'ai gardée de mon père, ajoute-t-il en baissant la tête.

— Le plus important est de faire de son mieux. Un *lamido* n'est après tout qu'un homme comme les autres. Avec ses sensibilités, ses défauts et ses faiblesses !

8

L'atmosphère morose, inhabituelle, qui règne dans le harem perdure. La situation a provoqué des alliances qui ne se cachent plus. Si on ne fait pas partie d'un groupe, alors forcément on fait partie de l'autre ; chacune des concubines a choisi son camp. Et c'est la guerre !

Habibatou n'a jamais dissimulé son hostilité pour Safia, et cela s'est aggravé avec le nouveau statut de la favorite. Celle-ci, après avoir vainement cherché à arrondir les angles, en se montrant amicale, a fini par se rebeller et assume désormais fièrement ce statut. Si Habibatou a un problème avec l'attention que lui accorde le *lamido*, elle n'a qu'à s'en prendre à lui !

Boussoura aussi s'est retrouvée leader d'un camp dont elle n'est pas à l'initiative. Malgré l'insistance de Habibatou, elle s'est tenue à l'écart du conflit et n'a pas voulu rentrer dans son jeu. Elle a ignoré Safia, qui vient plus fréquemment la saluer avec le but inavoué de créer un lien. Elle n'accepte pas de se retrouver dans la mêlée. Certes, elles sont toutes les femmes du *lamido* mais la comparaison s'arrête là ! Elle est la seule épouse, celle qui a partagé sa vie avec lui avant son accession au trône. Aucune des concubines n'a plus de trente-cinq ans. Toutes ont pratiquement l'âge de leurs enfants.

Au fil des semaines, les divisions dans le harem se font moins discrètes. Fanta s'est alliée à Habibatou, comme Maïmouna et Asta, alors que, dans le camp de Safia, on retrouve Rahmatou et Haouaou. Quant à Aabou la plus jeune, elle s'est rapprochée de Boussoura. La plupart des habitants du palais, quelques notables et la *faada* sont du côté de Habibatou car ils ne se sont pas responsables de l'arrivée de Safia dans le harem. Les *djaagué* aussi ont pris parti : celles qui sont au service de Boussoura sont restées fidèles à leur maîtresse, comme le sont aussi Soumo et Danna ; les autres, *djaagué*

ainsi que les femmes du palais moins concernées, suivent simplement leurs intérêts ! Le vent semble maintenant favorable à Safia qui se montre plus généreuse et plus accueillante que Habibatou. Les partisans des différents camps ne s'adressent plus la parole. Et, chaque jour, les concubines se retrouvent dans l'appartement de Habibatou ou de Safia, où elles passent leur temps à dénigrer le camp adverse.

Aabou, qui a choisi la neutralité dans le conflit qui agite le harem, est seule. Elle s'est mise à fréquenter le secteur de Boussoura.

Au début, elle restait dans le patio avec Soumo et Danna, puis, petit à petit, elle a commencé à se rapprocher du salon. Impressionnée par Boussoura, elle osait à peine lui parler. Si celle-ci se méfiait d'abord de cette jeune concubine qui passait ses journées devant son appartement, elle s'habitua à sa présence. Aabou se tenait sur le pas de la porte et regardait la télévision. Boussoura finit par l'inviter à entrer. La jeune fille s'installa dans un coin, silencieuse.

Mais, avec le temps, elle se mit à feuilleter un magazine que Boussoura avait laissé traîner. Son intérêt était manifeste. Boussoura fut surprise qu'elle sache lire, elle commença donc à laisser délibérément de plus en plus de magazines et de petits livres dans le coin. Et elle éprouvait de plus en plus de curiosité pour Aabou. Pourquoi cette fille si jeune faisait-elle partie du harem ? Comment se faisait-il que Seini ait accepté d'en faire sa concubine ? Elle avait l'air d'une adolescente. Et Boussoura n'arrivait pas à la considérer comme une rivale ou une coépouse. Elle ne lui posait pas de question, mais cela lui faisait plaisir de la voir lire tranquillement.

Les divisions au sein du harem et les commérages qui s'ensuivent irritent particulièrement Seini, dont la lassitude se lit sur le visage. Les disputes que lui rapporte Djidda, qui craint de plus en plus que les femmes n'en viennent aux mains, lui déplaisent beaucoup. Il a bien essayé de calmer le jeu mais aucune femme n'est prête à un compromis. Et il se refuse à jouer l'arbitre. Même s'il continue de venir chez Boussoura, sa relation avec son épouse s'est détériorée.

Un soir, Seini informe Boussoura qu'il va s'absenter du palais pendant une semaine et lui propose :

— Je pars en voyage demain. Un congrès avec les chefs traditionnels... Ça se passera chez mon ami, le *lamido* de Wouro Fini, avant d'ajouter en

prenant une gorgée de la tisane de citronnelle que vient de servir Soumo : Je voudrais que tu m'accompagnes car...

— Je ne peux pas, le coupe Boussoura.

— Pourquoi pas ? Tu as toujours eu envie de visiter cette ville. C'est l'occasion !

— Pas cette fois ! Et puis Mounira m'a promis de venir. Je vais l'attendre.

Seini ne fait aucun commentaire, pose sa tasse à moitié pleine et quitte aussitôt le salon sans se retourner. La visite annoncée de Mounira n'est qu'un prétexte. Boussoura ne veut simplement pas se retrouver seule avec lui !

La nouvelle ne tarde pas à lui parvenir : Seini est parti avec Safia !

C'est Soumo qui le lui annonce, la tête baissée, elle est désolée, mais elle se devait de la tenir informée afin que Boussoura ne l'apprenne pas par une personne susceptible de la blesser.

Ainsi, il a décidé d'afficher sa concubine favorite ! pense Boussoura. En partant avec Safia, en s'affichant avec elle devant tous, il franchit donc une étape.

— C'est une situation que tu as permise, qui a été nourrie par ton attitude, dit Maa Dona, en entrant dans le salon privé de Boussoura, l'après-midi même.

— La vieille dame, avec qui elle s'était toujours bien entendue, est arrivée aussi discrètement que d'habitude et s'est assise sur le fauteuil en face d'elle. Soumo et Danna, après s'être confondues en salutations, leur servent des gâteaux, du thé et de l'eau fraîche. Maa Dona attend qu'elles referment la porte avant de poursuivre :

— Boussoura, tout ça, c'est de ta faute ! Voilà qu'il sort une concubine du palais ! Encore, si c'était Habibatou, on aurait compris ! C'est toi qui as accepté de le laisser partir avec Safia. Toute la ville ne parle que de ça !

— Bien sûr que ce n'est pas de ma faute, Maa Dona ! s'indigne Boussoura. Que veux-tu que je fasse ? Si le *lamido* a décidé de partir en voyage avec sa favorite, il a le droit ! D'ailleurs, je ne me suis pas plainte.

— Tu mens !

Boussoura pousse un soupir et hausse les épaules :

— Tu es folle de rage mais trop orgueilleuse pour l'admettre, ajoute la vieille dame tout bas. Dès que j'ai appris la nouvelle, je suis venue te voir.

— Comme tu le constates, je ne suis ni en colère ni en larmes. Pourquoi le serais-je maintenant ? C'est passé, tout ça ! Il a des concubines, un harem, des enfants avec toutes ces femmes, il est le *lamido*, fait-elle avec amertume. Aujourd'hui, une favorite ! Demain, peut-être une deuxième épouse ! Puis une troisième, une quatrième. Que voudrais-tu que je fasse ? Pourquoi me battre contre l'inéluctable ? Cela ne dépend pas de moi. Je n'en ai ni l'âge ni l'énergie.

— Tu n'aurais pas dû le laisser en arriver là. Tu as instauré une distance entre vous et tu as laissé l'opportunité à des *soulaabé* de la combler... Tu sais pourtant qu'il t'aime.

— Il m'aime, dis-tu, Maa Dona ? C'est quoi, l'amour ? Je pensais le savoir. J'étais même convaincue qu'on partageait cet amour l'un pour l'autre. Aujourd'hui, je ne sais plus. Mais je refuse d'être responsable de ses décisions. C'est une erreur de croire qu'on peut empêcher un homme de faire ce qu'il veut ! C'était son choix, Maa Dona, d'être *lamido*, et c'est son choix de posséder des concubines ! dit-elle, l'air désabusé.

— Rien d'autre que le plaisir charnel ! ma fille. Rien que ça ! Il n'attend rien d'autre de ses *soulaabé*.

— C'est son choix donc de se contenter de ces plaisirs-là ! Si ça le rend plus heureux, tant mieux pour lui ! Mais ne me dis pas que, moi, j'ai eu le choix ! À quel moment l'ai-je eu ? Ne me dis pas que c'est de ma faute ! En quoi suis-je responsable de ses turpitudes conjugales ? Je refuse de m'interroger sur ce qui lui a manqué durant nos années de mariage et qu'il cherche à combler avec huit autres femmes. Pourquoi veux-tu que je me batte contre elles ?

— Je comprends ta colère, Boussoura.

— Je suis lucide, Maa Dona. Suffisamment pour ne plus me sentir une victime ! Suffisamment pour ne plus me laisser submerger par ma déception ! Je n'ai pas eu le choix quand il a décidé de changer de vie. Mais j'avais le choix de ne pas l'accepter et je n'ai pas su dire non. J'aurais pu opter pour le divorce. En restant dans ce mariage malgré tout, je suis devenue consentante voire complice de cette vie qu'il a choisie pour nous. Je l'assume.

Longtemps après le départ de la vieille dame, Boussoura continue à y penser. *Aurais-je dû partir ?*

9

Aabou passe de plus en plus de temps chez Boussoura. Dès le matin, elle déserte sa chambre pour ne pas avoir à se disputer avec ses voisines de palier. Fanta, qui est dans le même camp que Maïmouna et qui soutient ouvertement Habibatou, passe son temps à se disputer avec Rahmatou depuis le départ de Safia. Rahmatou, elle, garde la tête haute, considérant ce voyage de Safia avec le *lamido* comme une victoire qui rehausse les membres de son clan ! À longueur de journée, toutes se lancent des piques, des insultes ou des allusions.

Fanta, plus amère, reproche à Aabou de ne pas être solidaire :

— Je ne sais pas ce que tu espères gagner en te rapprochant de Maatiberi, qui n'éprouvera jamais autre chose que du mépris à notre égard. Que tu le veuilles ou non, Aabou, ajoute-t-elle vertement, tu es une concubine et tu fais partie du harem.

— Oui, bien sûr, Fanta, fait Aabou, en fermant sa porte.

— Tu y vas encore ? Es-tu devenue sa servante ?

Aabou ne répond pas et quitte le secteur d'un pas alerte.

Dans le salon de Boussoura, elle se sent mieux, loin de toutes ces disputes et de la mauvaise humeur ambiante. Désormais, Boussoura lui parle, lui sourit et la félicite à chaque fois qu'elle termine un livre. Toutes deux discutent ensemble de ses lectures, et Boussoura lui donne de nouveaux livres à lire. Elles échangent aussi sur les documentaires qu'elles voient à la télévision.

Jamais elles ne parlent du harem, ni du *lamido* ou des autres concubines. Juste des livres et, parfois, de ce qui se passe à la télévision. Aabou ne comprend pas toujours tout et Boussoura retrouve avec elle sa vocation de professeur. Aabou, qui n'avait jamais lu auparavant, découvre un plaisir différent de tout ce qu'elle a connu jusque-là.

— En quelle classe as-tu arrêté tes études ? demande Boussoura

— En troisième, Daa Boussoura. Je n'ai jamais eu de difficultés à l'école et je n'ai jamais redoublé une classe. J'aimais bien y aller, contrairement à mes camarades qui cumulaient les heures d'absence. On me disait que j'étais bizarre, ajoute-t-elle en souriant.

Ses yeux s'illuminent. Et Boussoura lui répond par un sourire et ajoute :

— J'étais professeur au lycée. Moi aussi, quand j'étais jeune, j'aimais lire et étudier et on me disait aussi que j'étais bizarre !

— Tu as dû lire beaucoup de livres, Daa Boussoura. Au moins, cent !

Boussoura éclate de rire, amusée :

— À deux ou trois livres par semaine pendant plus de quarante ans, ça se compte plutôt par millier, non ?

Un soir comme les autres, Boussoura n'arrive pas à dormir. Elle se lève, se prépare une tisane et va se remettre au lit, quand des bruits inhabituels la tirent de ses pensées. Elle jette un coup d'œil par la fenêtre et aperçoit Soumo et Danna, penchées sur Aabou qui pleure. Sans hésiter, elle les rejoint et demande :

— Aabou, qu'est-ce que tu as ? Tu fais quoi ici à cette heure ?

— Je suis malade, fait la jeune femme, livide.

Puis elle ajoute, en sanglotant :

— Je vais peut-être mourir. Je saigne.

Elle raconte à Boussoura qu'elle a eu des douleurs lancinantes dans le dos toute la soirée et que c'est seulement quand elles sont devenues insupportables qu'elle est venue chercher de l'aide auprès d'elle.

Tout le palais semble endormi. Il doit être 2 heures.

Aabou a affronté ses peurs pour sortir dans la nuit et se traîner jusqu'au secteur de Maatiberi. Soumo affolée, part chercher de l'aide, alors que Danna penchée sur Aabou, murmure :

— Elle fait une fausse couche.

— Ah bon ? fait Boussoura, surprise. Je n'avais pas remarqué qu'elle était enceinte.

— Elle ne peut pas faire une fausse couche dans le palais ! dit Danna, paniquée.

— Quoi ?

— On n'accouche pas dans le palais et on ne meurt pas dans le palais. Ça porte malheur, explique Soumo, de retour avec Maala.

— Malheur pour qui ? demande Boussoura. Mais ce n'est pas le moment ! Vous m'expliquerez ça une autre fois ! En attendant, elle doit aller à l'hôpital ! Qui peut la conduire à cette heure ? Il y a un chauffeur au palais ?

— Le chauffeur n'habite pas au palais et son quartier est éloigné, répond Maala.

— Il faut qu'elle sorte du palais ! Tout de suite, fait Soumo, de plus en plus inquiète. Elle ne doit pas accoucher de cet enfant ici ! Ça porte malheur !

— C'est donc moi qui la conduirai à l'hôpital, déclare Boussoura.

— Il faut que le *lamido* donne la permission, bredouille Maala. Aabou ne peut pas sortir sans permission et, avant de partir, le *lamido* n'a donné la permission à aucune femme ! D'ailleurs, je ne suis pas sûre que le *lamido* accepterait que, vous aussi, vous sortiez la nuit au volant d'une voiture.

— C'est moi qui donne la permission à Aabou et c'est moi qui l'amène à l'hôpital. Avec Soumo, dit Boussoura d'un ton péremptoire.

— Soumo n'a pas non plus la permission de sortir.

Sans un regard vers Maala, qui grogne toujours mais n'ose pas contredire la *maatiberi*, Boussoura se presse vers le garage, sort une voiture et fait entrer Soumo et Aabou qui se tord de douleur de plus belle.

Une *djaagué* pénètre également dans la voiture :

— Les épouses et les concubines ne peuvent pas sortir sans être accompagnées par une *djaagué*. Heureusement que tout ce bruit m'a réveillée !

Sans daigner répondre, Boussoura démarre sur les chapeaux de roues.

Aabou a perdu son enfant, elle a pleuré. Boussoura l'a prise dans ses bras et l'a consolée. Elle est restée avec elle toute la nuit et l'a confiée à Soumo avant de rentrer, tout en lui promettant de revenir la voir le soir même.

Quand elle a récupéré le carnet médical d'Aabou, elle a constaté avec effarement que celle-ci n'avait que seize ans. Comment Seini avait-il pu accepter d'avoir des relations sexuelles avec une mineure et, de surcroît, de la mettre enceinte ? La royauté l'avait-elle à ce point changé qu'il en avait oublié tous ses principes ?

Aabou a regagné le palais deux jours plus tard. Boussoura l'a fait aussitôt déménager et l'a installée dans son appartement. C'est la première fois qu'elle prenait une initiative concernant une concubine.

— Qui t'a amenée au palais, Aabou ? Ton père ? l'interroge-t-elle, sous l'œil compatissant de Soumo.

— Ma mère. Je suis sa seule enfant et elle est très pauvre. Mon père est décédé, et mon oncle voulait me marier de force alors que j'avais refusé tous les hommes qu'il m'avait proposés. Il était en colère, il m'a frappée et m'a maudite.

— Si ta famille est pauvre, comment as-tu pu aller à l'école ?

— L'infirmier du dispensaire de notre village. Un homme gentil qui habitait notre quartier. Je jouais avec sa fille et nous étions inséparables, alors il m'a inscrite avec elle. Pour lui tenir compagnie, a-t-il dit à ma mère. Chaque année, il m'a réinscrite et m'a payé les fournitures comme à sa fille. Mais, l'année dernière, il est parti à la retraite et est rentré dans son village. Il ne pouvait plus payer pour moi. J'ai beaucoup pleuré.

— Et pourquoi ta mère t'a envoyée ici comme concubine ? poursuit Boussoura.

— Son frère est au palais. C'est l'un des *dôogari*. Elle a dit que j'y serai bien.

— Bien en tant que concubine ? demande Boussoura, en secouant la tête.

— Bien, car je serai bien traitée, fit-elle en souriant.

— Elle serait bien car elle allait manger à sa faim et s'habiller correctement. En plus, si son oncle est *dôogari*, ils sont tous d'origine servile et appartiennent au *lamido*, explique Soumo.

— Aabou, à partir de maintenant, je ne veux plus que tu ailles dans le *soro*, ni que tu t'approches des autres concubines.

— Daa Boussoura, je ferai tout ce que tu me dis. Mais le *lamido* ne sera pas en colère ?

— Ne t'inquiète pas !

La jeune fille sera désormais sous son aile. Boussoura n'acceptera jamais de devenir à nouveau complice, et de ça !

Bientôt, les chants des griots et le son des tamstams lui parviennent, annonçant le retour du *lamido*. Boussoura prend une douche et se change.

Alors qu'elle n'est plus entrée dans le *soro* depuis longtemps, c'est avec empressement qu'elle s'y rend aussitôt.

Assise devant sa véranda, Habibatou, pensive, se lève précipitamment en l'apercevant. Elle vient à sa rencontre avant que Boussoura n'atteigne le *soro* :

— Maatiberi, je devrais peut-être vous annoncer. Le *lamido* vient de rentrer mais il n'est pas encore disponible, fait-elle d'un ton inhabituellement hésitant.

— Je n'ai pas le temps, Habibatou.

— C'est que Safia est toujours dans le *soro*, confie Habibatou.

Boussoura ignore la remarque et s'annonce du *salam aleykoum* d'usage avant d'entrer, suivie par Habibatou, confuse. Seini, qui vient de se changer, sort au même moment de la chambre, talonné par Safia. Surpris, il considère les deux femmes qui se tiennent devant lui.

Sans se démonter, Boussoura ordonne :

— Habibatou et, toi aussi, Safia, sortez immédiatement ! Je dois parler à Sa Majesté.

Habibatou quitte les lieux, après avoir toisé Safia qui l'ignore. Cette dernière ouvre la bouche comme pour dire quelque chose, puis se ravise sous l'air sévère de Seini et sort d'un pas égal, la tête haute.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille, Seini ? attaque Boussoura.

— Qu'est-ce que j'ai pu faire encore pour que tu m'agresses dès mon retour ? Ça ne te fatigue pas tous ces ressentiments ? Je t'ai proposé de venir et tu as décliné. Je n'avais pas envie d'être seul, alors j'ai emmené Safia. Tu peux t'asseoir, te calmer ? Et on va discuter...

— Elle reste debout, les mains sur les hanches dans un air de défi. Ses yeux brillent de colère.

— Aabou a fait une fausse couche pendant ton absence et, parce qu'il n'y avait aucun chauffeur au palais, c'est moi qui l'ai conduite à l'hôpital la nuit, pendant que tu folâtrais avec ta favorite. Mais, là n'est pas le sujet. Seini, j'ai tout accepté au nom de l'amour que je te portais, de la famille qu'on a construite ensemble. J'ai accepté que tu aies des concubines et même une favorite et, malgré tout ça, je te respectais encore ! Mais, comment as-tu pu coucher avec une gamine mineure, en faire ta concubine jusqu'à la mettre enceinte ?

— Une mineur ? bredouille-t-il, confus.

— Elle a seize ans, cette fille ! Tu n'as pas honte ?

— Je ne le savais pas.

— Ça ne se voit pas ? As-tu posé la question ?

Comment as-tu pu en arriver là ?

Il s'affale dans son fauteuil, le visage soudain hagard.

— Je te jure, Boussoura, je ne savais pas qu'elle était si jeune. Sur ce point, au moins, tu peux me croire. Tu me connais. Jamais je n'aurais pu faire ça !

— Nuance ! Je pensais te connaître ! Et je ne l'aurais jamais cru si on m'avait dit il y a juste douze ans tout ce que tu serais devenu !

— Tu as toutes les raisons du monde de me détester.

— Arrête ça, Seini ! Ne cherche pas à t'apitoyer sur ton sort ! J'avais dit que je ne voulais rien savoir de ton harem et de tes concubines. Me voici aujourd'hui impliquée, complice même de tous tes travers ! J'aurais dû te quitter quand tu as intégré ce palais, dit-elle, furieuse.

— Tu as raison, Boussoura.

— Je veux que tu te tiennes loin de cette jeune fille. Aabou est désormais ma protégée et tu ne la touches plus, tu ne la regardes même plus. Elle ne fait plus partie de ton harem. Elle reste avec moi jusqu'à ce que je trouve une solution pour elle, dit-elle froidement.

Il se mure alors dans un silence coupable, le regard dans le vague. Il semble avoir pris dix ans en quelques minutes et, cette fois, il a perdu de sa superbe. Boussoura quitte le *soro*, sans se retourner.

III

LE TEMPS DES DÉCISIONS

« Que vos choix reflètent vos espoirs et non vos peurs ! »
Nelson Mandela

1

Depuis que Safia est devenue la favorite du harem, Fanta rumine sa tristesse. Une tristesse qu'elle ne peut plus partager avec les autres concubines. Il règne une atmosphère de méfiance, toutes se regardent en chiens de faïence.

Seini, lassé de la division du harem, a appelé Habibatou et a convoqué toutes les concubines. D'une voix autoritaire, il leur a ordonné d'arrêter de conspirer et a interdit toute injure ou malveillance, susceptible de miner la vie du harem. Elles se le sont, toutes, tenu pour dit ! Pour calmer le jeu, il sollicite désormais plus fréquemment chacune d'elles, même si Safia reste privilégiée.

Fanta se sent seule. Le secteur qu'elle occupe est devenu très ennuyeux. Elles ne sont plus que trois, depuis que Aabou a emménagé chez Boussoura. Maïmouna ne parle plus beaucoup. Quant à Rahmatou, elle n'a de toute façon jamais été causante.

Maïmouna a quatre enfants dont les derniers, des jumeaux, n'ont pas encore deux ans. Rahmatou n'a qu'un garçon de huit ans. Elle est enceinte et semble fatiguée, traînant un ventre si énorme qu'on s'attend à ce qu'elle accouche d'un moment à l'autre. Fanta, elle, ressasse son amertume. Elle est la seule du harem à n'avoir pas eu encore d'enfant. Même la petite Aabou est au moins tombée enceinte une fois ! Certains mois, quand Fanta a la chance que le *lamido* se souvienne d'elle, son espoir renaît et elle compte les jours. À la fin de son cycle, elle semble éprouver les premiers symptômes de grossesse, des nausées et les seins douloureux. Mais ses espoirs sont rapidement ruinés par une tache rouge sur ses sous-vêtements, ce qui la laisse frustrée et triste. La solitude de sa chambre lui paraît alors très oppressante. Et elle pleure.

Un de ces jours où le chagrin la submergeait, Maala, en compagnie d'un

jeune homme, débarqua dans sa chambre.

— Daa Fanta, tu m’as dit ce matin que l’ampoule de ta chambre est grillée. Je suis venu avec Moussa. Tu vois que je ne t’ai pas oubliée ! Je ne veux pas que tu passes la nuit dans l’obscurité. Tu me l’aurais reproché, dit le vieil homme avec un large sourire découvrant ses gencives édentées.

— Cette fois, je reconnais que tu as fait vite, Maala. Non seulement l’ampoule ne s’allume pas, mais les prises ne fonctionnent pas non plus.

Moussa, qui n’a pas encore prononcé un mot, sort rapidement ses outils et commence à démonter une prise. C’est un *ndaamori* d’origine servile, qui ne vit pas au palais, mais sa formation en électricité au lycée technique de la ville lui vaut constamment les sollicitations des résidents.

— C’est tout le circuit électrique de la chambre qui est à changer et ça prendra une journée entière. Il faut que j’aille acheter le matériel.

— Mais alors, dit Fanta, soucieuse. Je vais encore passer la nuit dans l’obscurité.

— Il faudra être patiente, Daa Fanta. Tu as entendu Moussa. Il reviendra demain pour tout réparer. Pour aujourd’hui, tu devras te contenter de ta torche et de la lampe à pétrole, intervient *Maala*.

Moussa est revenu.

Pendant qu’il travaille, il jette de temps à autre des regards discrets à la jeune femme, qui est assise en biais sur un tapis. Son profil se détache dans la pénombre de la chambre. Elle tricote une nappe déjà bien avancée et tient délicatement son crochet, des fils de laine rose enroulés autour de ses doigts fins. Elle travaille en silence, ses doigts maniant le crochet avec une grande dextérité. Moussa la scrute. Quel âge peut-elle avoir ? *Vingt-cinq ans tout au plus*, se dit-il. Son visage est harmonieux, elle a des yeux en amande, une bouche pulpeuse. Un instant, leurs regards se croisent, elle baisse rapidement le sien.

Moussa manie ses outils dans le calme. Il voudrait bien discuter avec cette jeune femme qui l’attire mais il sait que cette attitude ne serait pas convenable. De quoi pourrait bien discuter un jeune *ndaamori* avec la concubine du *lamido* ?

— Daa Fanta, aujourd’hui, vous aurez de la lumière mais, pour les prises, il faudra que je revienne demain, fait-il en rangeant ses outils.

Elle ne répond pas et pousse un soupir.

Toute la nuit, elle ne quitte pas ses pensées. Moussa revoit ses beaux yeux qui semblaient habités par la tristesse, ses lèvres qui ne souriaient pas. Il pousse un soupir et replonge dans un sommeil agité. Il a toujours été sage, se tenant loin des problèmes et, pour cela, il est apprécié au sein de la chefferie. Pourquoi cette femme l'obsède-t-elle au point de lui faire perdre le sommeil ? Peut-être de la curiosité, essaie-t-il de se convaincre. Elle est la concubine du *lamido*, il ne devrait en aucun cas l'oublier, sous peine de s'exposer à de graves ennuis. Il aurait pu terminer les travaux, mais il a délibérément reporté son travail sur les prises au lendemain pour pouvoir la revoir.

Et Moussa la retrouve dans la même posture que la veille. Toujours avec ses fils et ses crochets. Elle porte un pagne wax jaune, qui met en relief sa peau noire. Elle l'a accueillie avec un sourire. Il a travaillé en silence une fois de plus. Maala, est venu plusieurs fois s'enquérir des travaux qui restaient à faire.

Sur le pas de la porte, ce dernier, d'humeur joviale, raconte les derniers commérages de la cour à Maïmouna, qui est assise dans le patio. Fanta s'approche de la porte et écoute les bavardages de Maala.

— Ces griots commencent vraiment à exagérer ! On en a parlé avec Djidda. Ils sont le groupe le mieux payé et le *lamido* leur accorde une attention particulière, mais ils sont toujours absents et, même le vendredi, ils jouent à peine deux ou trois heures. C'est du mépris envers la chefferie...

— Oui, c'est dommage, dit Fanta.

Son regard croise celui de Moussa. Il esquisse un sourire et elle détourne rapidement la tête, faisant semblant d'écouter Maala.

— Voilà ! C'est terminé. Maala, on peut y aller !

J'imagine que vous n'avez plus besoin de moi.

— Pour le moment, Moussa, fait Maala, en riant. Il y a toujours quelque chose qui ne marche pas dans le palais !

Les jours suivants, Moussa est revenu plusieurs fois au palais. Son statut de *ndaamori* l'oblige à s'occuper de menus travaux. Il n'a jamais pris à cœur son devoir mais, cette fois, il s'applique. Des ampoules à changer ici et là, des prises à remplacer ou même des fleurs à couper... Son chef, *ndanguida*, s'en est étonné et l'a félicité pour sa soudaine disponibilité. Il

lui a répondu qu'il n'avait pas beaucoup à faire ces derniers temps et voulait s'amender pour ses manquements au palais.

En réalité, c'est pour apercevoir Fanta qu'il se donne autant de peine. Malgré ses craintes, il n'arrive pas à oublier la jeune femme et cherche désespérément le moyen de lui parler. Mais comment faire dans un palais plein de monde ? Et puis, sera-t-elle réceptive à ses avances ? Il risque gros, mais ne peut y renoncer. Pour la première fois de sa vie, il est amoureux.

L'occasion se présente par hasard quelques semaines plus tard. Moussa travaille derrière la chambre de Fanta quand celle-ci ouvre la fenêtre et essaie de nettoyer les lames vitrées. Il est juste là, en contrebas, derrière les fleurs. Il lève la tête et murmure :

— Fanta !

Elle lance furtivement un regard vers sa porte grandement ouverte. Si quelqu'un vient par-là, il peut l'apercevoir.

— Fanta, il faut que je te parle.

— Je ne peux pas ! Je ne veux pas de problème, Moussa ! chuchote-t-elle.

Elle ferme à moitié les rideaux pour le dissimuler des regards et passe le mouchoir sur une des vitres, faisant semblant de l'essuyer.

— Ce soir je te ferai signe, dit Moussa, puis il s'éloigne.

Toute la journée, elle n'arrête pas de penser à lui. Elle se souvient qu'elle l'a surpris plusieurs fois, le regard perdu fixé sur elle. Elle en avait été troublée. Pourquoi veut-il lui parler ? De quoi peuvent-ils bien discuter ?

Elle ne s'attarde pas ce soir dans le patio avec Maïmouna et Rahmatou, prétextant une migraine. Elle se met directement au lit, attentive à tous les sons alentour. Son cœur bat à tout rompre et elle est inquiète. La nuit s'étire et les bruits ambiants s'estompent les uns après les autres, laissant place à un calme lugubre. Sa fenêtre donne sur une allée bordée d'arbustes en fleurs et d'un grand frangipanier. À droite, au bout de l'allée, le cimetière royal où reposent les anciens *lamibé* depuis la création du *lamidat*. À gauche, on débouche sur une grande cour au bout de laquelle se trouve l'abattoir.

Elle compte les heures, perçoit et identifie tous les échos, jusqu'aux plus infimes. Elle tombe de sommeil, mais s'oblige à rester éveillée. Elle passe rapidement dans sa salle de bains, se lave sommairement le visage. Il ne faut surtout pas qu'elle éclaire la pièce. Elle jette un œil sur le téléphone. L'écran affiche 2 heures du matin quand un petit frottement sur la fenêtre la

fait se lever immédiatement. A-t-elle fait un rêve ? Peut-être des oiseaux nocturnes ? Le bruit léger se répète. Elle s'avance le cœur battant vers l'ouverture, appuie sur le levier métallique et fait délicatement pivoter les lames de verre de la fenêtre. Puis elle penche la tête.

— Fanta.

Il a mis dans ces deux syllabes de son nom tout l'amour qu'il éprouve pour elle.

— Moussa, qu'est-ce que tu me veux ? chuchote-t-elle. Tu imagines qu'on nous surprenne ?

— Personne ne viendra par ici à cette heure.

— Qui sait ? Que veux-tu, Moussa ?

— Je n'arrête pas de penser à toi, c'est plus fort que moi. J'ai essayé de t'oublier mais, depuis que je t'ai vue, tu ne quittes pas mon esprit, fait-il calmement.

— Mais tu sais bien que ça ne sert à rien tout ce que tu me dis là, répond Fanta. Je suis la *soulaado* du *lamido*. Je ne peux pas sortir du palais. Et même quand c'est le cas, je suis toujours accompagnée. Tu ne peux rien attendre de moi.

— Je sais tout ça.

— Alors à quoi ça sert ce que tu fais ?

— Tu l'aimes ? demande-t-il, après un long silence. Elle prend un moment avant de répondre à une question qu'elle-même n'a jamais osé se poser. La réponse vient, claire comme un couperet.

— Non !

— Alors, je ne renoncerai pas.

2

Seini a passé l'essentiel de sa journée dans son bureau, concentré sur le projet de musée qui lui tient à cœur. Il a reçu l'architecte qui a finalisé les plans et discuté avec l'ingénieur désigné pour les travaux qu'il espère commencer au plus tôt. Il a refusé de déjeuner, se contenta d'un verre de thé et de quelques biscuits. Fatigué mais satisfait de sa journée, il se rend à la mosquée pour la troisième prière de la journée.

La mosquée centrale, communément appelée mosquée du *lamido*, est la plus grande de la ville et jouxte le palais. L'endroit est agréable, aéré par de grandes fenêtres ouvertes de tous les côtés. Les tapis marron qui couvrent le sol et les murs bleu clair accentuent l'ambiance sereine. C'est un lieu où il aime se rendre. Prier au milieu de ses sujets est l'un des défis qu'il s'est lancés car il voulait rompre avec l'image d'un souverain rigide, coupé du monde.

La prière achevée, Seini discute brièvement avec l'imam avant de quitter la mosquée, accompagné de ses notables et de ses *dôogari*. Il marche d'un pas lent et paisible, saluant au passage ses sujets, devisant avec certains, prenant le temps de répondre aux questions des uns et des autres.

Soudain, un bruit venu de derrière attire son attention. Il se retourne et voit un homme se ruer vers lui, en vociférant des insultes, le visage empli de colère. En un éclair, il aperçoit entre ses mains un poignard. L'un des *dôogari*, le plus imposant de tous, réussit à s'interposer entre lui et l'assaillant, au moment où ce dernier vient de bondir pour enfoncer le poignard dans le cou du *lamido*. Le forcené est finalement immobilisé par la garde, mais il continue à insulter le roi dans un accès de fureur, dont Seini ne comprend pas le mobile jusqu'à ce qu'il arrive à saisir les paroles de l'homme qui, plaqué au sol, se débat de plus belle.

— Espèce d'obsédé sexuel ! Ça se dit *lamido* pour détourner les épouses

des autres ! Tu avais accordé le divorce à ma femme afin d'en faire ta concubine et même ta favorite ! Je vais te tuer ! Je ne te raterai pas la prochaine fois...

Le forcené continue à hurler contre le *lamido*, alors que les *dôogari* le conduisent au palais.

— Je me fiche de ta prétendue royauté. Je n'ai pas répudié ma femme, Safia, et je ne vais jamais la répudier. Coureur de jupon...

Avant qu'il ne termine sa phrase, les *dôogari*, excédés par son manque de respect, se mettent à le frapper de coups de poing et de coups de pied si violents qu'il finit par s'écrouler sur le sol, couvert de sang.

La foule curieuse s'est amassée à l'entrée de la chefferie. Certains ont filmé la scène avec leur téléphone. Ils aperçoivent le *lamido*, escorté de ses gardes du corps, se diriger vers le salon officiel du palais, où va se tenir une cellule de crise.

Kaïgama, qui vient d'être informé de l'incident comme les autres notables et les membres de la *faada*, vient d'arriver.

— Mais qui est cet individu ? demande Kaïgama à Magadji, le secrétaire du palais qui était présent au moment des faits.

— On le saura rapidement.

— Il brandissait un poignard et a menacé le *lamido* de le tuer ! C'est grave. Il est où ?

— Dans la prison du palais. Sarkin Yara, le chef de la sécurité, le surveille.

À l'extérieur, le brouhaha se fait plus intense. L'information a déjà fait le tour de la ville, passant de quartiers en quartiers, de maisons en maisons. Les gens accourent vers le palais et s'agglutinent sur l'esplanade. Chacun y va de son commentaire : « Un fou a tenté d'agresser le *lamido*. Un malade mental a voulu poignarder le roi... »

Seini a réussi à prendre congé des notables et regagne son *soro*. Il est accompagné de Kaïgama, à qui il a demandé de le suivre. Plus que contrarié par ce qui vient de se produire, il n'arrive pas à croire que cet homme a osé attenter à sa vie. Il revoit encore le poignard dans la main de l'homme déchaîné et se souvient de son regard meurtrier.

— Kaïgama, je sais qui est cet homme et je sais pourquoi il a voulu faire ça. Nous avons un problème.

— Vous le connaissez ?

— Pas personnellement. Mais j’ai compris l’essentiel. C’est l’ex-époux de ma concubine, Safia. Tu te souviens, cette jeune femme qui était venue se plaindre de violences conjugales et à qui j’ai accordé le divorce il y a quelques années...

— C’est effectivement un problème qui peut dégénérer en scandale ! J’ai déjà appelé le procureur de la République et la police.

— Il y a des gens qui ont filmé la scène. Et ils vont sûrement tout balancer sur les réseaux sociaux !

— On va s’en occuper.

Alors que Kaïgama sort du *soro*, il se heurte à Safia qui vient d’entrer, suivie de près par Habibatou.

Boussoura aussi arrive en courant. Elle était dans son salon quand Soumo a fait irruption, bouleversée, et lui a annoncé la nouvelle.

— Maatiberi, on a agressé le *lamido* et...

Elle n’a pas attendu la fin. Elle est sortie en courant, oubliant ses chaussures, son foulard et son voile. Elle a hâte de le voir, de s’assurer qu’il n’a rien de grave. *On l’a agressé, peut-être est-il... Non, ce n’est pas possible. Ça ne peut pas se terminer ainsi entre nous.*

Seini se tient debout au milieu du salon, la gandoura froissée. Habibatou et Safia sont près de lui. Elle les ignore et, le visage inondé de larmes, se jette dans ses bras. Celui-ci l’étreint.

— Je n’ai rien, Boussoura. Calme-toi. Tiens, assieds-toi, lui dit-il en indiquant de la main le fauteuil qui se trouve à sa gauche.

Elle sanglote à présent, sans pouvoir se retenir. Habibatou se dirige rapidement vers le réfrigérateur et lui sert un verre d’eau. Safia aussi est en pleurs, mais elle n’ose pas s’approcher d’eux.

— Tu sais qui c’est ? Pourquoi cet homme t’en veut-il au point de chercher à te tuer ? demande Boussoura.

— Habibatou, tiens-toi devant la véranda et empêche quiconque d’entrer dans le *soro*, sauf Kaïgama, et fais-toi assister par Djidda et un *dôogari*.

Quand Habibatou referme la porte, il se tourne vers Safia, toujours debout.

— Safia, c’est ton ex-époux.

Safia pose sa main sur sa bouche, se laisse tomber au sol, alors que

Boussoura lève vers Seini un regard surpris.

— Son ex-mari a voulu t’assassiner ?

— Safia, lève-toi ! Va fermer ton appartement. Envoie tes enfants chez Asta et demande-lui de s’en occuper. Reviens rapidement, tu resteras dans la deuxième chambre du *soro* en attendant. Les gens vont bientôt envahir le palais et tu seras au centre de toutes les conversations, voire la cible des accusations.

La jeune femme se hâte, sans dire un mot. Seini se retourne vers son épouse :

— Boussoura, calme-toi. Tiens, bois un peu d’eau. Bientôt les femmes viendront te témoigner leur sympathie et leur soulagement. C’est déjà la folie à l’extérieur ! Tu dois être forte. C’est le moment ! J’ai besoin de toi.

— Oui !

— Boussoura, des gens ont filmé. Cet homme m’a insulté, me traitant d’obsédé sexuel entre autres. Tout va se retrouver sur les réseaux sociaux, j’en suis certain. Un scandale !

— Le plus important pour le moment est que tu sois sain et sauf. Pour le reste, on trouvera une solution. Je vais y aller. Je reviendrai ce soir, murmure-t-elle.

— Non. Ne t’inquiète pas. Je risque de terminer tard. C’est moi qui viendrai te voir.

Son téléphone sonne, sans interruption. Il prend une douche rapide, se change, avant de rejoindre le vestibule où l’attendent les notables.

En l’apercevant, Kaïgama vient à sa rencontre :

— Majesté, nous avons encore un problème et, cette fois, un vrai ! Venez vite !

— Que se passe-t-il ?

— Les *dôogari* ont tellement battu l’agresseur qu’il a perdu connaissance. Le commissaire et le procureur sont là. Je les ai installés au bureau. Le préfet a annoncé son arrivée ! La police essaie de maîtriser la foule à l’extérieur. Ils veulent tous entrer pour s’assurer que vous êtes en vie.

— Qu’on emmène cet homme à l’hôpital en urgence ! Ça serait dramatique s’il mourait !

— Je l’ai déjà ordonné et j’ai appelé le médecin.

Ils vont le mettre dans un lieu discret.

— Mais qui a donné l'ordre à ces *dôogari* de le frapper à ce point ? interroge Seini en colère. Ça ne se fait plus !

— Il a manqué de respect au *lamido*. On peut les comprendre ! Ils n'ont fait que leur travail et vous ne pouvez pas le leur reprocher. Mais, s'il meurt, nous aurons un souci. Les chefferies traditionnelles sont déjà affaiblies par le pouvoir central de l'État et tous ceux qui sont contre nos traditions !

C'est le moment pour Seini de recevoir les autorités, accompagné de Kaïgama qui se charge de répondre aux questions après avoir brièvement rapporté les faits :

— Le *lamido* venait de sortir de la mosquée, un homme a surgi par derrière avec un poignard et a essayé de le tuer. Il était comme un fou, déchaîné. Les soldats du palais ont protégé Sa Majesté et ont dû frapper l'individu pour le maîtriser et le dessaisir de son poignard. Dieu merci qu'ils aient pu le faire sans que l'un d'eux soit blessé ! Le *lamido* a ordonné qu'il soit conduit à l'hôpital.

— Cette personne avait-elle une raison particulière de s'en prendre à Votre Majesté ? questionne le procureur.

— L'ex-époux d'une de mes femmes, répond Seini. Elle était venue me voir car elle avait subi de graves violences conjugales et c'est moi qui ai proclamé le divorce. Cela date de quelques années déjà.

Le palais est en état d'alerte. Les policiers et les gendarmes se sont déployés autour de la grande bâtisse. Un groupe de jeunes, probablement des sympathisants de l'agresseur, se sont rassemblés ; ils scandent que le *lamido* et ses *dôogari* sont des assassins. Les gens du palais sont en colère et veulent en découdre. Les notables, de peur qu'une bagarre n'aggrave la situation, les retiennent.

Pour rassurer la population, Seini se rend sous escorte à la mosquée pour la dernière prière du jour, puis il va retrouver dans le vestibule d'apparat la faada et les notables. Tous sont assis, le visage grave, sur les grands tapis turcs qui recouvrent le sol. Au fond, sur une estrade, trône le grand fauteuil du *lamido*, recouvert d'un tapis plus doux. Seini y prend place, les deux plus gradés des *dôogari*, assis à ses pieds.

Conseil de guerre ! Qu'une personne en pleine journée s'attaque ainsi à un *lamido* est extrêmement grave. Perdu dans ses pensées, Seini les écoute

débattre, sans dire un mot.

Kaïgama questionne :

— Sarki Yara, que s'est-il passé exactement avec cet homme ? Vous auriez pu le tuer en le frappant avec une telle violence !

— Il n'aurait eu que ce qu'il mérite. Pour insulte à Sa Majesté, il a droit à une centaine de coups de fouet. Mais tentative d'assassinat, il mérite la mort et je la lui aurais donnée sans aucune hésitation.

Kaïgama pousse un soupir.

C'est un véritable dialogue de sourds. Sarkin Yara est le chef de la police du Royaume. Il est à la tête des *dôogari* et ne peut pas comprendre qu'on lui reproche implicitement d'avoir fait son travail tout en lui demandant d'assumer son rôle. C'est un homme au teint d'ébène et de belle stature. Il est habillé d'une gandoura rouge et d'un turban assorti. D'origine servile, il est aussi le bourreau.

— Dans le *lamidat* ami que vous connaissez bien, cet homme serait à cette heure mort et enterré, et on n'en parlerait plus. Jamais ce genre de chose n'aurait pu se passer là-bas ! L'administration n'a rien à dire, c'est une affaire qui est de notre ressort ! La chefferie n'a pas attendu l'arrivée des Blancs pour exister et fonctionner selon ses règles. Et la société était plus juste qu'elle ne l'est aujourd'hui !

Las, Seini prend congé, prétextant une migraine. Tous ces débats l'irritent au plus haut point. J'ai l'impression que toutes ces personnes n'ont pas mesuré la gravité de la situation. Si cet homme meurt, on aura un crime sur le dos et toute la chefferie sera concernée. Alors, ce serait un bras de fer entre le pouvoir traditionnel et le pouvoir de l'État sans oublier la société civile.

Il allume la télé par réflexe, tire une chaise. Il n'a pas faim mais se force tout de même à avaler un morceau de poulet braisé et quelques tranches de pommes de terre. Il va aller voir Boussoura. Elle doit l'attendre mais, avant, il faut qu'il parle à Safia.

Celle-ci est couchée dans le noir en position fœtale. Il sait qu'elle ne dort pas. Avec son extrême sensibilité, elle doit être au plus mal. Il presse l'interrupteur et la lumière inonde la chambre spacieuse. Elle lève vers lui un visage bouffi et des yeux rougis d'avoir trop pleuré. Elle s'assied sur le lit, les genoux relevés et les bras passés autour de ses jambes.

— Tu vas me répudier ?

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Safia ? fait-il doucement. Pourquoi vais-je te répudier ?

— C'est de ma faute, tout ce qui est arrivé, dit-elle, avec de nouveau les larmes aux yeux.

Il s'assied à ses côtés, lui prend les mains :

— Safia, jamais je ne te répudierai. Où veux-tu que je te renvoie, d'ailleurs ? Et où veux-tu que j'envoie nos filles ? Détrompe-toi, tu n'as rien à voir avec cette histoire.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Les *dôogari* l'ont si violemment frappé qu'il a sombré dans le coma. Espérons qu'il ne va pas mourir ! Mais, Safia, tout ça n'a rien à voir avec toi ou avec notre relation ! Enlève-toi toutes ces idées de la tête ! Regarde ton visage ! Et je suis sûre que tu n'as rien mangé ! Va prendre une douche et mange le temps que je revienne !

3

L'agresseur a repris connaissance le lendemain, et tout le palais respira. Il s'en sort avec une côte cassée, une autre fêlée, deux dents perdues et des ecchymoses. Kaïgama lui rend visite discrètement. S'il accepte de se tenir désormais à carreau et de s'excuser publiquement, le *lamido* ne portera pas plainte.

Le regard mauvais, la bouche tordue en une moue de défi, l'homme rétorque :

— C'est moi qui vais porter plainte d'avoir été frappé par les *dôogari* du *lamido*.

— Légitime défense. Tu tenais un poignard entre les mains et tu as voulu tuer le *lamido*.

— Il a pris ma femme.

— Femme que tu as aussi voulu tuer à plusieurs reprises. Vous n'étiez mariés que selon la coutume, et c'est le tribunal coutumier qui lui a accordé le divorce vu les preuves irréfutables de violences conjugales. Si elle veut, elle peut aussi porter plainte, dit Kaïgama durement. Tu as intérêt à te calmer et à demander pardon au *lamido* devant toute la cour.

Le mal est fait et même l'accord conclu ne peut plus rien y changer. Les vidéos circulent et les internautes s'en donnent à cœur joie. Tous les réseaux sociaux y passent ! On y voit l'agresseur traiter le *lamido* d'obsédé sexuel avant de l'accuser de lui avoir arraché sa femme, les *dôogari* s'acharner sur l'homme avec une violence inouïe, puis l'homme couché au sol, ensanglanté et inconscient. Les commentaires fusent. On fustige les chefferies et leurs traditions séculaires. Un lanceur d'alerte de renom publie chaque jour de nouveaux scoops. Les *lamidats* sont au centre de toutes les discussions. On débat sur le pouvoir totalitaire de certains rois et sur le zèle des *dôogari* qui se croient tout permis. On accuse les pouvoirs publics de

laxisme...

La vie de Seini est passée au peigne fin. Son passé de médecin ressurgit. Ses anciens patients ne le reconnaissent plus. De médecin apprécié, il est à présent le tortionnaire d'un homme qui n'a fait que réclamer sa femme qu'il a détournée.

Sur les conseils de Kaïgama, le palais reste muré dans le silence, malgré l'afflux des médias venus de la capitale en quête des derniers développements sur l'affaire. Boussoura ne peut s'empêcher de parcourir les réseaux sociaux. Les commentaires qu'elle y lit lui fendent le cœur de chagrin. Seini est accablé. Il se demande comment sa vie a pu basculer au point qu'il essuie les insultes de l'ensemble de la population. Le forcené n'a pas réussi à le tuer, mais il l'a quand même atteint d'une autre manière. Comment réagir contre toute cette haine ?

— Que fait-on, Seini ?

Boussoura a posé la question d'une voix inquiète. Seini lève la tête et porte sur elle un regard désabusé. Il semble exténué.

— Je ne sais pas ! Me voilà décrit comme un *lamido* tortionnaire, doublé d'un obsédé sexuel ! C'est à peine si on ne m'accuse pas d'avoir kidnappé cette femme, de l'avoir violée et séquestrée ! Et voilà mon agresseur qui devient presque un héros ! Un homme courageux qui essaie juste de sauver sa femme ! C'est tout de même cher payé.

— Il faudrait trouver le moyen de te défendre.

— La police a mené son enquête et publié son rapport. Cet homme est drogué, alcoolique et reconnu par son entourage comme violent. Ce n'est pas la première fois qu'il agresse les gens. Les *dôogari* l'ont frappé certes, mais c'est sur l'esplanade de la mosquée qui fait partie du palais, c'est donc de la légitime défense ! Mais que veux-tu faire face au tribunal des réseaux sociaux, où tout le monde, même le plus vil et le plus ignorant, apporte son jugement et a un avis tranché ? Ça n'a jamais été mon fort, ce genre de communication ! Je ne sais même pas comment fonctionnent ces réseaux !

— Si tu ne dis rien, tu deviens coupable de tout ce qu'on te reproche et cela implique toute la famille et même tous les autres *lamidats*, fait Boussoura fermement.

— Tu as raison.

— Tu devrais appeler Fayçal. Il est le mieux placé pour t'aider. C'est son

travail. Moi, je dois partir à Yaoundé demain. J'ai déjà averti le chauffeur et fait préparer la voiture.

Il lève la tête, étonné.

— Je dois m'occuper d'Aabou. On ne peut attendre plus longtemps. Je n'ai pas arrêté d'y penser depuis cette affaire. On n'a pas intérêt à ce que son histoire se sache aussi. C'est une jeune fille intelligente. Elle a la possibilité de continuer ses études, d'être indépendante, et on lui offrira cette chance. Ce sera au moins une chose positive qui ressortira de tout ça ! Je vais l'inscrire au lycée et la confier à ma sœur qui a besoin de compagnie.

— Pourquoi fais-tu tout ça ? Après toutes les blessures que je t'ai infligées, je m'attendais à ce que tu me lances à la figure que je n'ai eu que ce que je mérite.

— Quel choix ai-je en réalité, Seini ? La situation a dépassé les limites de mon seul bien-être et de mon amour blessé. Je suis obligée d'aider cette jeune fille à avoir une seconde chance. Si je reste silencieuse, eh bien, je serai complice de ça aussi et, cela, je refuse de l'assumer.

Elle se lève et se sert un verre d'eau. Après un silence, elle continue :

— Tu as failli mourir et je me suis rendu compte que, malgré tout, tu restes celui que j'ai aimé. Pas d'autre choix dès lors que de t'empêcher de t'enfoncer davantage dans la boue de certaines traditions ! Du genre de celles qui te font sans scrupule, à la soixantaine bien sonnée, coucher avec une mineure !

La saison sèche tire à sa fin. Après la chaleur étouffante de la journée, une pluie diluvienne s'est abattue sur la ville et a laissé après elle un parfum de printemps, signe de renaissance.

Dans la salle à manger du *soro*, Seini touche à peine à son assiette. Samira aussi. Fayçal, lui, mange avec appétit. Depuis combien d'années n'a-t-il plus partagé un repas avec ses enfants ?

— Nulle part ailleurs, on ne trouve de viande plus savoureuse, fait Fayçal en s'essuyant la bouche. Ça m'a manqué ! Je ne sais pas pourquoi, mais cette ville est pour moi liée à la saveur et au goût de la viande de mouton braisée.

— Peut-être parce que, durant toute votre enfance, nous sommes venus ici pour la fête de la tabaski, répond Seini, songeur.

— Ça semble tellement lointain, murmure Samira, qui n'a pas dit deux mots depuis son arrivée.

Elle n'a plus remis les pieds au palais depuis le couronnement de son père. Plusieurs fois, Boussoura a tenté de la persuader de venir, et ça s'est terminé en dispute. Elle a pris ses distances avec son père et l'obtention d'une bourse d'étude au Maroc après sa licence a fini de détériorer leur relation. Si elle parle tous les jours au téléphone à sa mère et à ses frères, elle ne se force à appeler son père que deux fois par an à l'occasion des fêtes religieuses et toujours parce que sa mère insiste. Après ses études, elle s'est établie au Canada et, chaque année, dès le premier jour des vacances, elle rentre au pays. Elle se sent seule, n'a pas beaucoup d'amis à Toronto où elle dirige une école primaire. Elle reste quelques jours chez Fayçal à Douala pour profiter de ses nièces qu'elle adore, puis se rend chez Mounira à Yaoundé. Pour la voir, Boussoura est obligée d'effectuer le déplacement.

— Tu devrais commencer à venir avec tes enfants, Fayçal. Ils doivent s'imprégner de nos traditions.

— Si c'est pour ça, mes nièces ne doivent jamais mettre les pieds dans ce palais, répond Samira sèchement.

Il a fallu que Fayçal insiste plusieurs fois pour qu'elle accepte de l'accompagner. Elle aime beaucoup son frère et n'a pas voulu le contrarier. Mais elle a eu beaucoup de peine à entrer au palais et, surtout, à revoir son père.

Une gamine de six ans peut-être entre sans hésiter dans le *soro* et s'approche timidement. Elle dévisage Fayçal et Samira et vient se serrer contre Seini.

— Qui est cette mignonne petite fille ? Viens me dire bonjour. Comment tu t'appelles ? demande Fayçal.

— Djamila !

— C'est votre sœur, la fille de Safia. Elle est la seule des enfants qui entre dans ce *soro*. Mais passons au salon ! Il y a des jus de fruit, de gingembre et du thé. Je suis content que vous soyez venus, fait Seini, ignorant la dernière réplique de Samira, qui s'est renfrognée encore plus à la vue de Djamila.

Fayçal se sert une tasse de thé, s'assied sur le fauteuil en face de son père :

— C'est maman qui me l'a demandé et j'ai été surpris qu'elle le fasse. Évidemment, comme tout le monde, j'ai vu les réseaux sociaux. Je vais

donc m'occuper de la communication et réhabiliter ton image et celui du *lamidat*. Ça ne sera pas difficile, en réalité ! Il suffit de dire la vérité et de parler sincèrement aux gens.

— Quelle vérité ? ricane Samira. Le docteur, heuuu pardon, le *lamido* a des *soulaabé*, et l'époux légitime de l'une d'entre elles a eu le courage de riposter. Sur ce, les esclaves du *lamido* ont tabassé le gars. Belle histoire, en réalité !

— Samira, arrête, fait Fayçal fermement. Nous ne sommes pas là pour ça. Si tu as des choses à régler avec papa, tu le feras plus tard.

— Comment as-tu pu faire ça, Papa ? murmure-t-elle d'une voix brisée.

— Ça, quoi, Samira ? questionne Seini calmement. Que veux-tu savoir ? Oui, j'ai accepté de devenir *lamido*. J'ai fait de mon mieux. J'ai fait des erreurs également mais je refuse de considérer les *soulaabé*, les traditions, et tout le reste comme telles. Je n'ai pas d'explication à te fournir car tu n'es pas mon épouse ni le porte-parole de ta mère. Pour toi, j'ai été un bon père. Je t'ai inscrite à l'école, je t'ai encouragée, je t'ai appris à faire du vélo, à nager, à monter à cheval mais, plus que tout, je t'ai donné mon affection et mon amour. Et je te le donne toujours même si, pour toi, je suis devenu un monstre.

— Oui, tu m'as appris à nager, à lire, etc. C'est important pour l'enfant que j'étais. Mais as-tu pensé à la jeune adolescente que j'étais quand tu as accepté des concubines, qui avaient parfois mon âge ? Tu m'as appris à détester les hommes, à ne voir en eux que des lâches. Si tu as pu, toi que j'admirais, faire ça à maman, comment pourrais-je, moi, faire confiance à un homme et l'aimer ? Oui, tu étais un bon père avant de t'engluier dans les traditions jusqu'à défendre l'indéfendable.

— C'est une caricature exagérée. Tout n'est pas négatif, au contraire. Nous avons le devoir de conserver la beauté de notre culture, de préserver notre patrimoine. C'est notre histoire et je refuse de me renier. Tu veux détester les *soulaabé* ? Eh bien, je suis le fruit de l'une d'entre elles ! Et Djamila est aussi la fille d'une *soulaado*. Je ne vais jamais la considérer comme une erreur. Plus tard, elle aura le droit de me reprocher de n'avoir pas été celui qui lui a appris à faire toutes ces choses que j'ai faites avec tes frères et avec toi ! Eux, ils ne sont que les enfants du *lamido*, alors que vous avez été les enfants d'un homme, un médecin ! Mais je comprends ta

douleur, Samira.

— Je me suis sentie abandonnée, Papa ! Tu nous as quittés, tu nous as oubliés, tu nous as remplacés, et tu es parti sans te retourner !

4

Alors que le palais tout entier est en émoi sur le drame qui a failli coûter la vie au *lamido*, Fanta a l'esprit ailleurs. La nouvelle, telle une traînée de poudre, s'est répandue en un laps de temps : un inconnu a tenté de tuer le *lamido*. Les *djaagué* courent dans le palais, se roulent par terre, pleurent à chaudes larmes. Elle reste silencieuse dans sa véranda, sur son tapis de prière, alors que Damdam, la plus âgée des *djaagué*, une main sur sa tête nue, s'est laissée tomber sur le sol et sanglote désespérément. Rahmatou a traîné son gros ventre dans le patio et a joint ses larmes à celles de Damdam.

— Il est mort ? demande Fanta sans quitter son tapis.

— Ne parle pas de malheur, mon Dieu, fait Maïmouna, qui vient de rejoindre le patio à côté de Rahmatou.

— Que ta bouche mange des immondices, Daa Fanta ! s'indigne Damdam. Comment peux-tu poser une telle question ? Qu'Allah préserve notre *lamido* ! Bien sûr qu'il n'est pas mort, ni même blessé, assure-t-elle, en se levant, choquée par la question. Je vais voir les autres. Nous sommes toutes bouleversées.

Haouaou et Asta, arrivées précipitamment, se sont assises à côté des deux concubines, joignant leurs larmes à celles des autres. Fanta les considère toutes les quatre. En ce moment précis, elles ont oublié leurs différends et les jalousies sous-jacentes. Elles ne pleurent que sur ce qui les rassemble et qu'elles ont failli perdre.

Fanta prend son chapelet, ferme les yeux, faisant semblant de prier. Ses doigts manient avec souplesse les quatre-vingt-dix-neuf perles du chapelet. Elle n'éprouve aucune émotion et s'étonne des larmes amères que versent ses consœurs, unies dans le même chagrin. Sont-elles sincères ? Ont-elles toutes les mêmes raisons d'avoir si peur de le perdre ? Peut-être même sont-

elles toutes amoureuses de lui ?

Les quatre femmes discutent à présent calmement. Tant qu'elle fera semblant d'égrener son chapelet, les autres la laisseront tranquille.

— Il paraît que Maatiberi a couru comme une folle, sans foulard ni chaussures, au *soro*. Habibatou et Safia également. Mais il a renvoyé les deux dernières et a demandé à rester seul avec Maatiberi. Depuis le temps que je vous dis qu'elle est la seule qu'il aime véritablement ! dit Haouaou, maussade.

— Sait-on qui a cherché à tuer le *lamido* ? Un fou ? Asta jette un coup d'œil pour s'assurer qu'aucune oreille indiscrete ne se trouve dans le coin et chuchote :

— Le mari de Safia. C'est lui !

— Elle avait un mari ? questionne Fanta, qui a jeté son chapelet en s'approchant des autres.

— Elle était aussi la favorite de son ex-mari apparemment ! fait Maïmouna en riant, oubliant son chagrin.

— Le *lamido* devrait la renvoyer pour éviter ce genre de problème. Espérons qu'il le comprendra, conclut Rahmatou, qui a du mal à se lever et qui en vient à oublier qu'elle a été du côté de Safia dans la guerre qui l'a opposée à Habibatou.

Cette nuit, les gens ont veillé très tard dans le palais. Des voix lui parviennent encore des vestibules et de l'esplanade. Moussa est sûrement là. Pourra-t-il trouver le moyen de se glisser discrètement jusqu'à elle ?

Cela fait presque deux semaines qu'il la retrouve après minuit, tous les deux ou trois jours pour ne pas attirer l'attention. Quelquefois, il entre au palais pour un travail ou juste pour bavarder avec ses camarades. Il a dévissé la lampe qui éclaire l'allée derrière la chambre de Fanta. Le grand frangipanier se trouve juste au niveau de la fenêtre et, la nuit, le protège des regards ; au cas où quelqu'un s'aventurerait dans cette allée. Mais qui pourrait le faire sans raison ?

De chaque côté de la fenêtre, les deux jeunes gens ont discuté pendant des heures. Fanta tombait parfois de fatigue, mais c'était si doux de l'entendre encore et encore lui répéter ces mots d'amour que personne ne lui avait jamais dits !

— Je trouverai le moyen de te voir, te toucher et te prendre dans mes bras.

— C'est impossible, Moussa, et tu le sais. Tu vas nous mettre en danger tous les deux.

Fanta pense à lui tout le temps, dès le matin quand elle s'efforce de se lever malgré la fatigue pour manger avec les autres, se prosterner et prier et même en prenant sa douche. Plusieurs fois, il passe ses mains à travers les lames vitrées de la fenêtre pour caresser son visage et lui prendre la main. Son contact la fait frissonner de désir. Fanta et Moussa sont amoureux. Mais que faire de l'amour quand on est prisonniers d'un système d'où il est difficile de s'extraire ?

— Safia passe à présent ses nuits dans le *soro*, fait Asta amèrement. C'est juste nous qu'il ne veut pas voir.

— Qu'en dit Habibatou ? Et Maatiberi ? questionne Maïmouna.

— Le *lamido* a juste demandé à Safia d'habiter la deuxième chambre en attendant que cette histoire se tasse. Deuxième chambre, mon œil ! Maatiberi est partie à Yaoundé. Et c'est étonnant : elle a emmené Aabou avec elle !

Fanta ne vit plus que pour ces instants avec Moussa, où elle a la sensation de renaître, d'aimer et d'être aimée. Même si c'est à travers une fenêtre, où l'interstice entre deux vitres permet seulement aux mains de se joindre. Une fois, Fanta s'est blessée avec le verre en retirant sa main. Une grosse entaille sur la paume. « J'ai été maladroite en coupant les oignons pour la sauce », a-t-elle expliqué à celles et ceux qui s'en sont étonnés. Le lendemain, Moussa est revenu avec une pince. Il a desserré les lames une à une et les a retirées délicatement. En faisant bien attention, il a escaladé la fenêtre, est entré dans la chambre et a tiré les rideaux.

— Fanta !

Il l'a prise dans ses bras et elle s'est serrée contre lui en silence. Quand il l'a entraînée vers le lit, elle n'a pas résisté. Ils n'ont pas eu besoin de parler, ni de se promettre autre chose que ce qu'ils vivent. Se voir, se toucher et s'aimer, tout simplement.

Il prend congé de Fanta et quitte la chambre bien avant l'aube. Après avoir remis sommairement les lames vitrées, il s'éclipse sur la plante des pieds. Le jour, Fanta évite de manœuvrer les leviers de peur que les lames ne se décrochent et ne se cassent.

Rahmatou a accouché d'une belle petite fille. Fanta a aidé à laver le bébé

et, pour la première fois après une naissance, elle n'est pas triste. Elle ne pense qu'à Moussa.

— Quel âge tu as ? chuchote-t-elle un soir, en lui caressant tendrement les cheveux. Je parie que je suis plus âgée que toi.

Il est couché sur le lit, torse nu, et elle, blottie contre lui dans l'obscurité.

— Vingt-cinq ans. Je suis entré dans ce palais comme *ndaamori* à douze ans. Je venais de réussir mon entrée en sixième et j'ai enchaîné deux années blanches. Et puis on a couronné ce *lamido* et il a demandé que tous les enfants du palais soient inscrits à l'école. Au moins pour ça, je lui suis reconnaissant. C'était ma chance. Même si j'aurais voulu encore plus, fait-il tristement. J'ai raté plusieurs fois le bac. C'est énervant, mais je travaille quand même dans pas mal de chantiers.

— Et tes parents ? Ils sont en ville ?

— Oui, bien sûr. Mon père était fier que je devienne *ndaamori*. C'est lui qui m'a conduit à la cour. Mais ma mère déteste ça, mais elle ne dit rien. La première fois qu'elle m'a vu, les pieds nus, dans la gandoura rouge, elle a pleuré.

— J'ai vingt-quatre ans et je suis entrée au harem à dix-sept ans. Il ne m'aime pas. Et je ne l'aime pas, ajoute-t-elle. C'est aujourd'hui que je le comprends.

— Je n'ai jamais ressenti pour une fille ce que je ressens pour toi.

L'affaire de l'agression est passée et la vie du palais a repris son cours. Moussa continue à passer par la fenêtre pour rejoindre Fanta. Même s'il peut y passer la nuit certains jours, il n'est pas censé habiter au palais. Il lui faut donc ruser : se cacher en attendant la nuit et ressortir le matin sans attirer l'attention. Il ne s'y prend jamais de la même manière. Quelquefois, il fait semblant de s'être endormi parmi les *ndaamori* plus jeunes et reste toute la nuit. Sinon, il se cache dans les écuries ou reste dans le coin discret d'un vestibule en attendant la nuit afin de la rejoindre. Il s'est arrangé pour ne jamais remettre l'ampoule dans l'allée. Personne ne s'en est plaint et Maala ne semble pas s'en être aperçu.

Ce soir, Fanta sait qu'il viendra et s'est préparée. Elle s'est lavée, parfumée et a souligné ses yeux de khôl, quand Habibatou apparaît. Elle soulève légèrement le rideau et la dévisage, surprise :

— Fanta, pourquoi tu es sur ton trente et un ?

— Pas du tout. Je viens de me laver alors je me suis habillée de propre. C'est tout !

— Tu mets du khôl pour dormir ?

— Oui oui. Je le fais régulièrement pour soigner mes yeux.

— Ça tombe bien que tu sois prête, déclare Habibatou. Le *lamido* t'attend. Fanta baisse les yeux, le cœur battant. Pourquoi se souvient-il d'elle maintenant ?

Il l'a à peine regardée, l'a saluée, puis l'a invitée à le suivre dans la chambre. Il l'a prise sans passion, machinalement, et elle l'a subi en silence. Il s'est relevé, lui a souhaité bonne nuit et elle est repartie vers sa chambre, le cœur lourd.

Rien n'avait changé sauf elle, peut-être. En rentrant, elle a allumé et son regard a croisé celui du jeune homme assis dans un coin. Dans ses yeux brillants de larmes à peine contenues, elle y a lu toute la douleur du monde et a baissé les siens. Il n'a pas bougé quand elle s'est accroupie en face de lui.

— Tu as couché avec lui ?

— Je n'ai pas le choix, murmure-t-elle.

— Je ne peux pas le supporter, fait-il en se levant.

— Moussa !

Il a remplacé les vitres et a disparu dans la nuit.

5

Fanta attend patiemment. Elle passe ses nuits blanches à tendre l'oreille en espérant un signe de Moussa. Rien ne vient. Le silence de la nuit n'est troublé que par le cri des oiseaux nocturnes qui sonne à ses oreilles de plus en plus lugubre.

Elle traîne sa tristesse la journée et tourne en rond. Les commérages du palais sur l'une ou l'autre des concubines ou des notables ne l'intéressent plus. Elle ne se rend plus chez Habibatou, ni ne traîne avec Maïmouna. Elle ne s'intéresse pas non plus au bébé de Rahmatou.

Cela fait déjà trois mois qu'il est parti. Elle est triste et en colère. L'a-t-il jamais aimée comme il le prétendait ? A-t-il juste profité de sa vulnérabilité pour accéder à elle avant de disparaître aussitôt ?

Elle se sent seule, désespérément seule, dans un palais rempli de monde. Le *lamido* ne l'a plus sollicitée depuis cette nuit terrible. Elle passe ses journées dans sa chambre et ne la quitte qu'au moment des repas ou quand c'est son tour de cuisiner.

— Asta est enceinte. Elle exagère en affichant son ventre ! Je ne sais pas ce qu'elle veut prouver, dit Rahmatou, son enfant accroché à un sein bien rempli, alors qu'elles partagent toutes les trois un couscous de maïs accompagné d'une sauce de viande au gombo préparé par Maïmouna pour le déjeuner.

— Prouver qu'elle compte pour le *lamido* ! répond Maïmouna.

— Il n'a le temps pour personne d'autre, il n'aime que Maatiberi et Safia ! Ce n'est pas parce qu'il l'a sollicitée de temps à autre qu'elle va devenir subitement favorite, avance Rahmatou, agacée.

Fanta, perdue dans ses pensées, ne dit rien. Sans appétit, elle s'efforce de manger. Maïmouna se tourne vers elle :

— Qu'est ce qui t'arrive, Fanta ? Es-tu malade ? On ne te reconnaît plus

ces temps-ci.

— Je vais bien et je n'ai aucun problème, dit-elle sans lever la tête, en continuant de manger.

— Tu sais, Fanta, tu vas tomber enceinte un jour. Je sais que c'est ça qui te préoccupe, même si tu ne me le dis pas. Toutes les femmes ressentiraient la même chose, assure Maïmouna, d'un ton bienveillant qui ne lui ressemble pas.

— C'est Dieu qui donne l'enfant, rétorque Fanta.

— Si ça te manque tellement d'avoir un enfant pour te tenir compagnie, pourquoi tu n'en prendrais pas un au palais ? Demande à Haouaou, par exemple, de te confier un de ses enfants. Ou même prends de temps à autre les jumeaux de Maïmouna ! Ça va la reposer ! suggère Rahmatou.

— Mais, oui, Fanta ! Prends les jumeaux si tu veux ! Ça ne changera rien qu'ils soient chez moi ou chez toi, renchérit Maïmouna.

L'obsession d'avoir un enfant l'a quittée depuis un moment. Ce qui lui manque, c'est autre chose ! Elle répond tout de même :

— Oui, je devrais songer à prendre un enfant chez moi.

— Voilà ! Le plus important est de s'en occuper. Avoir un enfant, ce n'est pas forcément le mettre soi-même au monde.

La mère de Fanta est arrivée. Les trois femmes l'ont accueillie avec de grands sourires et l'ont invitée à se joindre à elles. La conversation tourne autour de banalités.

— Je demande à Maala de faire changer l'ampoule de ma chambre depuis hier. Ce n'est pas possible de rester dans le noir avec un bébé. Je ne comprends pas pourquoi ça traîne, dit Rahmatou, en se levant, ce qui marque la fin du repas.

Pour Fanta, la visite de sa mère lui fait plaisir. Elle vient si rarement au palais, et elle lui manque. Après les salutations d'usage, Maïmouna et Rahmatou se sont retirées dans leurs chambres respectives.

— Pourquoi cette tristesse, Fanta ? Je lis dans tes yeux que tu n'es pas heureuse.

— De quoi devrais-je être contente, Mère ? répond-elle.

Elles sont assises en tailleur sur le tapis. Pour gagner un peu d'intimité, Fanta a baissé le rideau mais elles ne peuvent que chuchoter. Si elles

élèvent un peu la voix, la conversation intime tombera entre les oreilles de Maïmouna, dont la chambre n'est séparée que par un mur très mince.

— Je me sens prisonnière dans ce palais, sans jamais en sortir, sans jamais recevoir mes amies, qui n'ont du reste pas envie de venir ici. Je m'ennuie.

— Toutes les *soulaabé* vivent comme toi. Et, dans la majorité des foyers en ville, c'est pareil pour les femmes mariées, tu le sais bien. Et sortir pour faire quoi ? Aller où ? Le nouveau prédicateur Ousmane en a parlé plusieurs fois lors de ses prêches : « Une femme ne devrait jamais sortir. Elle n'a que trois sorties légales dans sa vie. Le jour de sa naissance, le jour de son mariage et, enfin, le jour de sa mort pour sa dernière demeure. Toute autre sortie est interdite ! »

— Je ne l'aime pas. Et il ne m'aime pas non plus, dit-elle, en regardant sa mère dans les yeux.

— Il t'appelle bien chez lui ? questionne la mère.

— De temps en temps comme pour les autres, hormis sa favorite qu'il appelle tout le temps !

— C'est suffisant pour toi.

— Et si ça ne me suffisait pas, Mère ?

— Si ça suffit aux autres, alors ça te suffira à toi aussi. Qu'est-ce que tu veux, Fanta ? Ici, tu manges à ta faim, tu as un toit, tu es bien habillée. Qu'est-ce que tu veux de plus ? C'est Satan qui te tourne autour et t'inspire toutes ces mauvaises pensées. Ne te laisse pas détourner de l'essentiel ! Ne nous attire pas le malheur et le désespoir ! Le *lamido* nous respecte.

— Mère, je ne l'aime pas, répète Fanta, tristement.

— Fanta, arrête ça ! Si je répète à ton père ce que tu viens de me dire, il sera extrêmement inquiet. Depuis quand a-t-on besoin d'aimer pour être bien dans son foyer ? Je ne sais même pas ce que tu appelles « amour ». Je te rappelle que tu es d'origine servile. Nous appartenons au *lamido*.

— Je sais !

— Et tu es sa femme ! S'il te répudie, tu n'auras plus la possibilité de te remarier. Fanta, je t'en conjure, sois sage. Enlève ces idées de ta tête ! Penses-tu que toutes les *soulaabé* qui sont là sont amoureuses ?

— Je ne sais pas ! Qui va en parler ?

— Une seule chose me dérange. Tu n'es toujours pas enceinte. Il faudrait que tu ailles à l'hôpital et, de mon côté, je vais demander à ton père de

chercher pour toi toutes les plantes qui stimulent la fertilité. Le jour où tu auras des enfants, ils deviendront le centre de ton monde. C'est cela qui doit être ton seul but, mettre au monde des princes ! C'est tout !

C'est un véritable dialogue de sourds, comme d'habitude ! Sa mère ne peut pas comprendre, d'autant plus qu'elle ne lui confierait jamais la vérité ! Elle n'aime pas le *lamido* parce qu'elle est amoureuse d'un autre. Un autre qui l'a abandonnée ! Des larmes inondent ses yeux. Fanta les essuie doucement.

— Fanta, reprend sa mère. Sois sage. Reste tranquille dans ton foyer. Beaucoup de femmes rêvent d'être à ta place. La vie n'est pas facile à l'extérieur. Ici, tu n'as pas besoin de travailler, de cultiver. Tu es à l'abri du besoin. Conserve ta place dignement et sois reconnaissante. Je t'en supplie, ne deviens pas pour tes parents une source d'angoisse et de honte, dit-elle, elle aussi les larmes aux yeux. On en a suffisamment avec ton frère à Douala.

C'est son tour de cuisiner ce soir. D'un pas lourd, après le déjeuner, elle se rend à la cuisine traditionnelle et met la viande au feu, avant de commencer à découper finement les légumes verts. Une voix familière lui fait lever subitement la tête et, dans un moment d'inattention, elle se blesse légèrement le doigt. Moussa, accompagné de Maala, vient d'entrer dans le patio et se tient devant elle. Son regard croise le sien, l'espace d'un instant. Une seconde suffisante pour qu'elle y lise de l'amour !

— Moussa, il y a trop à faire dans le palais et tu as encore disparu. Je t'ai cherché en vain. Maintenant, Daa Rahmatou pense que je la néglige alors qu'elle a un bébé. La voici dans l'obscurité depuis des jours ! fait Maala, d'un air faussement sévère.

— Je n'étais pas disponible, Maala. Il fallait chercher quelqu'un d'autre, rétorque Moussa, tout en fixant Fanta du regard.

— Ne reste donc pas planté là ! Va changer cette ampoule ! Il y a beaucoup à faire ! Maatiberi aussi a besoin de toi.

Son cœur est en émoi et ses mains tremblent presque, pendant qu'elle continue à découper les légumes. Le revoir ravive sa douleur. Elle ajoute les oignons et les légumes verts dans le ragoût de viande, ravive le foyer de cuisson, en y ajoutant du bois avant de regagner sa chambre.

Du patio, Maala lui crie :

— Daa Fanta, Moussa a terminé. Est-ce que, toi aussi, tu as besoin de lui ?
Elle lève légèrement le rideau, fixe Moussa du regard :

— Tout fonctionne dans ma chambre. Mais, à l'occasion, Moussa devrait vérifier l'ampoule derrière ma chambre.

Il est presque 2 heures du matin. Fanta n'arrive pas à s'endormir, elle se retourne pour la dixième fois dans son lit. L'humidité imprègne les murs de la pièce. Il fait froid, comme à chaque fois qu'il pleut. De grosses gouttes de pluie martèlent la toiture en un tintamarre assourdissant que n'estompe pas le plafond en contre-plaqué. Le tonnerre gronde et des éclairs traversent la fenêtre, illuminant la chambre par intermittence. Elle décide d'allumer la lumière pour amenuiser leurs effets. Elle a toujours eu peur des éclairs. Assise sur le lit, elle ressasse ses pensées quand, soudain, un bruit la sort de sa léthargie. Elle lève la tête, hésitante. A-t-elle rêvé ? Elle se lève et se dirige machinalement vers la fenêtre, persuadée qu'elle se trompe. Elle ouvre les rideaux et aperçoit Moussa, le visage dégoulinant, les vêtements trempés.

— Je peux entrer ? souffle-t-il

Elle s'écarte, pendant qu'il retire les lames de vitre. Moussa pénètre dans la chambre. Le vent soulève les rideaux. Cette fois, il replace les vitres. Elle s'est rassise sur le lit après avoir éteint la lumière et éclairé la salle de bains, dont le mince rayon de lumière suffit à éclairer la pièce sans qu'ils risquent d'être aperçus de l'extérieur.

Moussa va se sécher dans la salle de bain puis s'assied à ses côtés, sans un mot. Puis, il la prend dans ses bras. Elle ne dit rien. Silencieusement, elle laisse les larmes contenues depuis si longtemps couler. Il la serre plus fort :

— J'ai essayé de t'oublier. Je sais à présent que je n'y arriverai pas. Et je ne le veux pas. Je t'aimerai toujours, Fanta.

— Tu m'as abandonnée, murmure-t-elle.

— C'était trop difficile pour moi.

— C'est trop difficile pour moi aussi.

— Maintenant, je suis là.

6

Safia essaie de se concentrer sur la télévision mais elle n'arrête pas de passer d'une chaîne à l'autre. Aucun des programmes proposés ne l'intéresse. Elle sait ce qui la met dans cet état de stress permanent. L'impression d'avoir une boule à la gorge ne la quitte pas. Elle avale péniblement une gorgée de tisane chaude à la citronnelle.

Depuis deux semaines, elle ne l'a pas vu vraiment, seulement quelques minutes ici ou là. Son appartement est pourtant proche du *soro*. Et elle entend les allées et venues du *lamido* et de ses visiteurs. Un coup d'œil derrière la fenêtre à travers la vitre fumée, idéale pour voir sans être vue, et elle sait qui est l'élue de la nuit. Elle compte les minutes, les heures, tend l'oreille pour s'assurer que celle-ci ne passera pas toute la nuit dans le lit du roi. Elle l'imagine l'embrassant, la caressant, et son cœur se serre de jalousie. Quand il sort le matin vers 9 heures, elle devine qu'il se rend chez Boussoura. Elle espère qu'il va venir aussi chez elle lui dire bonjour.

— L'enfer est, selon un hadith, peuplé de femmes, dit Damdam la plus âgée des *djaagué*.

Elle est devenue sa confidente et, comme à son habitude, est entrée sans s'annoncer. Elle vient de la trouver, collée à la fenêtre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles ne sont jamais reconnaissantes. Tu devrais être heureuse. Tu es la favorite.

— Son harem compte huit femmes, je te rappelle.

— Neuf avec Maatiberi. Mais c'est toi qu'il aime.

Sois donc reconnaissante.

— Bien sûr que je suis reconnaissante, mais je suis amoureuse de lui et je ne supporte pas de le savoir avec d'autres femmes !

Ses deux filles, Djamila et Soureya, entrent en courant, talonnées par leurs

trois frères, les fils de Habibatou. Ils sont inséparables mais ont du mal à jouer ensemble sans se disputer.

— Maa, on a faim.

— On veut regarder un dessin animé, fait l'un des garçons, en prenant la télécommande. Il s'arrête sur un manga.

— Non, je veux regarder Barbie, objecte fermement Djamila, en lui arrachant la télécommande des mains.

— Si vous vous disputez encore, personne ne regardera la télé. Allez jouer dehors. J'ai la migraine et je ne veux pas de bruit, intervient Safia.

— De toute façon, tu es une fille, Djamila. Ce n'est pas important, les filles. Moi, je suis un prince et, plus tard, je serai *lamido*. Donne-moi cette télécommande, ordonne le garçon, en tirant la langue.

Safia, exaspérée, lève les yeux au ciel. C'est ce que lui répétait son frère quand ils étaient petits et qu'elle voulait jouer avec lui. « Tu n'es qu'une fille ! » Il était toujours soutenu par la famille : « Les filles ne peuvent pas se promener. Les filles ne jouent pas au ballon. Les filles ne peuvent pas nager dans la rivière. D'ailleurs elles ne savent pas nager. Les filles ne portent pas de pantalon. Les filles n'ont pas besoin de faire des études. Les filles doivent apprendre à bien tenir la maison et à faire la cuisine... »

— En attendant de devenir *lamido*, va voir tes mangas chez ta mère. Ici, c'est la télé de la mienne !

— Djamila, tais-toi ! Ne sois pas insolente, reprend la mère, tout en souriant. *Au moins, elle a de la répartie, cette petite !*

Depuis que son ex-mari a tenté d'agresser le *lamido*, elle est inquiète. Il ne lui a pas fait de reproche et l'a même rassurée, mais elle se sent en insécurité. *Peut-être que, lui, il m'aime, mais les autres, tous ceux de la faada, Djidda en tête, ne veulent pas de moi et ils le montrent au lamido. Je sais qu'ils feront tout pour l'éloigner de moi. C'est peut-être même déjà le cas. Depuis cet incident, il fréquente beaucoup plus Boussoura.*

Elle pousse un soupir. Jamais elle ne se débarrassera de son ex-époux, Bouba. Jusqu'à quand va-t-il continuer à lui pourrir la vie ? Elle se croyait hors de sa portée au palais. Les hauts murs, les *dôogari*, le harem et surtout le *lamido* la protègent. Mais, même là, il ne la lâche pas !

Elle l'a aimé.

Il était charmant quand il la courtisait. Jamais un mot de travers. Il était

instituteur. Leurs familles avaient accepté rapidement ce mariage. Et ils avaient vécu un an dans le domicile familial de son époux. Ses parents étaient aimables, ses frères serviables. Tout allait bien pour le nouveau couple. Et puis il avait été affecté dans un village à la frontière du Tchad. Elle l'avait suivi, rêvant d'avoir enfin une vraie intimité. Un foyer qu'elle garderait et chérirait avec soin.

Le nouvel instituteur du village était apprécié et respecté par la population de ce nouvel endroit. Un jour, il l'avait trouvée sur le pas de la porte, discutant avec un marchand de légumes ambulant. Et il lui avait administré une violente gifle. Elle n'avait pas compris et, surprise, elle l'avait regardé d'un air interrogateur. « Si je te vois encore dehors, tu verras ce que je te ferai. C'est moi qui m'occupe des courses dans cette maison et tu cuisines uniquement ce que je rapporterai. », lui avait-il lancé, furieux. Sa joue la brûlait alors qu'elle s'affairait à terminer la cuisine. Il avait jeté avec rage les épinards achetés chez le marchand. Le soir, elle avait pris une douche, en pleurant. Sa joue avait enflé. Quand il l'avait remarqué, il lui avait fait l'amour pour la consoler.

C'est à partir de ce moment-là que les coups avaient commencé à pleuvoir au moindre prétexte. Le riz brûlé, des coups ! La salade trop salée, encore des coups ! Elle s'est endormie avant lui, réveil brutal ! Il la tirait par les pieds jusqu'à la faire tomber du lit et, en guise de punition, elle dormait dans la véranda !

Tout le village était au courant et se taisait. Ce n'était rien, juste une femme corrigée par un époux un peu trop sévère, mais un bon époux tout de même ! On savait à quel point il l'était à son sac toujours rempli de victuailles le jour du marché. On le constatait aux moutons et aux poulets égorgés régulièrement et partagés avec les voisins. On le jurait en humant les bonnes odeurs des sauces et de barbecues. Aux yeux de tous, il restait un bon époux qui nourrissait sa femme, l'habillait, la protégeait, tout en l'enfermant à la maison.

Œil au beurre noir, ecchymoses sur le corps, tristesse ! Si jamais il la trouvait en compagnie d'autres femmes, les coups pleuvaient de plus belle. Elle s'était isolée. À qui en parler ? Comment se sortir de là ? « C'est un bon mari, *Alhamdulillah* ! », faisait sa mère quand elle lui parlait au téléphone, toujours en sa présence. « Un bon époux, ma fille, qui me

respecte et envoie toujours des cadeaux à la famille ! Que Dieu vous accorde une belle progéniture ! », renchérisait son père.

Son enfant n'avait pas pu voir le jour, grandir en son sein car il avait été expulsé trop tôt de ses entrailles par une succession de coups administrés par le bon époux sur le ventre ! Le fœtus avait été enterré dans un coin de la cour. « Dieu l'a décidé ainsi ! On ne peut rien contre la volonté de Dieu ! » avait-il décrété aussitôt, avant de l'accuser quelques jours plus tard d'avoir tué son fils et de la battre à nouveau.

« Pour séduire et s'attacher un homme, une femme devrait s'occuper du ventre de son époux, préparer la cuisine selon ses goûts à lui, veiller à ce qu'il ne manque jamais de rien à la maison et que le thé soit toujours prêt. Il faut aussi s'occuper de lui en étant sensuelle. Noircir ses mains et ses pieds au henné, gommer longuement son corps au *dilké*, faire des saunas traditionnels, se servir du *dorot* pour se débarrasser de toute mauvaise odeur, des parfums de *khoumra* pour le séduire. Des secrets de beauté censés pimenter leur sexualité ! Peut-être alors, serait-il plus gentil ? » lui avaient soufflé les femmes de son entourage. C'était peine perdue !

Quand il avait été réaffecté dans leur ville natale, Safia s'était cru libérée. Devant les parents, il aurait pu changer ! Eh bien, non, il avait redoublé de violence et acheté un fouet, juste pour elle. « Un âne a besoin d'être corrigé. » Sa propre mère était intervenue à plusieurs reprises, alors qu'il la rouait de coups. Il promettait de changer si elle changeait la première et arrêtaient de l'énervier. C'était de sa faute s'il la corrigeait ! Ses parents à elle ne l'avaient pas plus soutenue. « Il ne veut pas que tu sortes. Pourquoi le fais-tu ? », demandait sa mère. « Pourquoi ripostes-tu quand il te corrige ? Un homme a le droit de frapper son épouse. C'est de ta faute ! », renchérisait son père.

Après les coups de fouet, elle subissait ses assauts. Il la prenait sauvagement pour lui apprendre à honorer et à respecter son mari. *Dilké*, parfum, cuisine... Rien ne semblait calmer sa fureur. Comment se sortir de ce cycle infernal de violences ? Comment s'extirper de ce piège funeste ? Où trouver refuge ?

Après une ultime menace, elle avait eu peur de perdre la vie et elle s'était réfugiée chez le *lamido*. Elle avait oublié la pudeur pour découvrir son dos et montrer les blessures et les cicatrices. Il l'avait regardée avec

compassion, lui avait accordé le divorce. Après les trois mois de retraite légale, pendant lesquels son ex-époux n'avait pas cessé de la menacer de la tuer, elle était revenue se mettre sous la protection du palais et du roi.

Le *lamido* ! Beaucoup plus âgé qu'elle, mais qu'importe ! Il la prend avec douceur, embrasse ses cicatrices. Il la console quand elle se réveille en sursaut, il l'aime avec passion. Il a fait d'elle la favorite de son harem ! Les autres lui en veulent pour ce statut privilégié. Car elle bénéficie de traitements de faveur, même si elle reste une concubine parmi les concubines. Elle est amoureuse de lui et passe des nuits blanches quand elle le sait dans les bras de ses autres femmes. Des belles et des moins belles, des plus ou moins jeunes, parfois beaucoup plus qu'elle... La jalousie la ronge, mais elle se garde bien de le montrer. *Dilké*, parfum, *dukhan*, *dorot* ! Pour le séduire, se l'attacher aussi ! Elle affiche toujours un sourire, garde ses ressentiments pour elle. Qu'importe ! C'est elle, la favorite du harem.

7

Habibatou, accompagnée de Djidda et de Maala, sont arrivés avec fracas dans le secteur des concubines qu'occupe Fanta. Son cœur bat la chamade. Au regard mauvais que lui lance Djidda et au sourire narquois de Habibatou, elle comprend qu'ils savent.

Elle est dans le patio en train de terminer le petit déjeuner en compagnie de Rahmatou et de Maïmouna, qui lèvent la tête sur les arrivants, stupéfaites :

— Que se passe-t-il, Daa Habibatou ? demande Rahmatou, son bébé dans les bras.

— Il se passe une chose terrible. Cette bonne à rien que vous voyez là, cette femme indigne a osé ce qu'aucune autre dans ce harem n'a jamais tenté : se moquer du *lamido* ! Tu iras brûler pour toujours en enfer, Fanta.

— Mais qu'est-ce qu'elle a fait ? questionne Maïmouna, curieuse.

— Elle a un amant ! Pendant que tu dormais, Maïmouna, juste dans la chambre d'à côté, ne te doutant de rien, son amant la rejoignait. Je t'ai toujours dit que tu avais le sommeil lourd, dit Habibatou.

— Un amant ? Ici, au harem ? s'indigne Rahmatou, les yeux écarquillés.

Malaa, le regard méchant, renchérit :

— Tu m'as mis dans l'embarras, Fanta. Tu croyais vraiment qu'on n'allait pas découvrir votre petit manège ? On y va ! Le *lamido* t'attend !

Fanta est inquiète, mais dissimule sa peur et les suit en silence, sans tenter de se défendre. À quoi bon ? Rahmatou s'est retournée et chuchote avec Maïmouna. Bientôt, tout le harem sera au courant !

Que va-t-on faire d'elle ? Une flagellation en public, le châtiment des femmes coupables d'adultère ou alors une mise aux arrêts dans la prison désaffectée de la chefferie, attendant qu'on décide de son sort ! Allait-on lui raser la tête avant de la jeter dehors ? Et Moussa ?

— Ton petit voyou a été arrêté et jeté en prison ! Comment avez-vous pu oser ? Au nez et à la barbe de Maala et de tous les habitants du palais, souffle Djidda en colère. Je suis surpris par ton comportement, Fanta. Quelle honte pour ton père qui a toujours été un honnête homme ! Quelle honte pour ta mère qui a toujours été bienveillante et attentionnée à ton égard ! Quelle honte pour moi et les notables qui sommes allés te chercher ! Quelle audace d’avoir osé !

« On l’a arrêté ! Mais que feront-ils de lui ? » Fanta a plus peur pour lui que pour elle. Elle a passé la nuit dans ses bras. Il l’a aimée passionnément. À l’idée qu’on lui fasse du mal, elle se met à pleurer. Et elle, où l’emmène-t-on ? Sans doute dans la cour pour répondre de son forfait devant la *faada*. Mais, à sa grande surprise, Habibatou et Maala se dirigent vers le *soro*.

Quand Fanta franchit le seuil du *soro*, son cœur bat plus fort et elle blêmit de honte. Le *lamido* l’attend, assis sur son canapé. Comment va-t-elle faire face à la terrible épreuve qui l’attend ?

— Fanta, explique-moi, fait-il aussitôt, d’une voix grave, sans aucune colère apparente.

Elle se met à pleurer. Que peut-elle lui expliquer ?

— Votre Majesté, je suis désolé, dit Maala. Je surveille pourtant bien le harem. Je m’assure qu’aucune de vos femmes ne manque de rien.

— Maala, je ne te le reproche pas.

— On devrait aller régler ça devant la *faada*, Votre Majesté. Ce jeune homme fait partie des *ndaamori*. C’est trop grave !

— Non, répond fermement Seini. C’était déjà compliqué avec le dernier scandale. Et c’est une affaire privée. Où est le jeune homme en question ?

— Aux arrêts depuis ce matin, Majesté. Mais j’ai interdit qu’on le maltraite, en attendant votre décision. On l’a arrêté à l’aube alors qu’il venait de sortir de chez elle. Un jeune *ndaamori* a eu des soupçons et m’en a parlé. J’ai attendu patiemment pour le prendre sur le fait.

— Allez me le chercher tout de suite et toi, Habibatou, va chercher Maatiberi.

Moussa ne baisse pas la tête, avec un air de défi. Son regard croise celui de Fanta. Elle y lit un encouragement. Il lui sourit discrètement et hoche la tête. Ils assumeront leurs actes.

— Fanta, explique-moi, répète Seini, sans colère.

Tu as manqué de quelque chose ici ?

— Non, Votre Majesté.

— Alors pourquoi as-tu fait cela ?

Elle éclate en larmes sans répondre. Il se tourne vers Moussa :

— Tu es un *ndaamori*, au service de la chefferie. Tu y es depuis tout jeune en plus. Pourquoi as-tu fait cela, Moussa ?

— Parce que je l’aime, Votre Majesté, répond-il sans ambages.

— Espèce de vaurien ! On devrait te faire fouetter ! Ainsi, tu seras moins insolent ! éclate Djidda, fou de colère devant la réponse du jeune homme. Il se lève et lui assène une gifle magistrale.

— Laisse-le, Djidda. C’est moi qui pose les questions ici.

— Majesté, je ne vous manque pas de respect. Je suis sincère. Je suis allé faire des travaux dans cette partie du harem et je suis tombé amoureux d’elle. J’ai essayé de l’oublier, mais je n’ai pas réussi.

— Je me sentais seule et abandonnée. Je m’ennuyais. J’avais besoin qu’on m’aime, dit Fanta, tellement en pleurs qu’elle suffoque.

Seini considère le jeune couple.

Il ne se souvient presque jamais de cette fille quelconque. Ce n’est pour lui qu’une concubine parmi d’autres, plus dignes d’intérêt. Il se force presque à l’appeler de temps à autre. Il se rend compte alors qu’il ne sait rien d’elle. Comment est-elle ? Qu’est-ce qu’elle aime ? A-t-elle un rêve ?

Tête baissée, elle sanglote éperdument.

— Est-ce que tu l’aimes, Fanta. Dis-moi la vérité.

— Oui, souffle-t-elle dans un sanglot.

— À partir de maintenant, tu es libre. C’est moi qui vais vous marier.

— Votre Majesté, vous ne pouvez pas faire ça ! Ce n’est pas logique et c’est la porte ouverte à toutes les turpitudes dans le palais. Elle est votre *soulaado* et il est aussi de condition servile, commente instantanément Djidda.

— Djidda, j’ai déjà parlé. Ils sont libres. Habibatou, convoque les autres concubines. Il est temps qu’on discute.

À part Safia dont il connaît l’histoire et Habibatou, que sait-il des autres ? Il s’est laissé prendre au jeu. C’est commode de se laisser guider par le

système mis en place ! Les *soulaabé* sont à sa disposition et ne réclament rien. Il pense son devoir accompli puisqu'elles ne manquent de rien. Elles sont bien nourries, on leur fournit suffisamment de pagnes pendant les fêtes religieuses. Il leur octroie de l'argent de poche chaque semaine. Il les convoque régulièrement et la plupart d'entre elles ont des enfants. Et ensuite ? Qui sont-elles ? Ont-elles des rêves ou des hobbies ? Cette Fanta, qui continue à sangloter, combien de fois l'a-t-il appelée auprès de lui ? S'est-il un jour soucié de ses sentiments ?

— Fanta, tu peux y aller. Avant de quitter le palais, viens me voir.

Toutes les autres ont-elles envie de rester ? Il ne s'est jamais posé la question.

Ses femmes viennent d'entrer, précédées par Habibatou, qui arbore le visage sombre des mauvais jours. Elles jettent un regard sur Fanta, certaines avec pitié, d'autres avec dégoût. Il les invite à s'asseoir. Djidda, lui, garde le silence, le visage fermé.

— Je vous ai toutes convoquées pour savoir comment vous allez. Je ne vous l'ai jamais demandé, comme je ne vous ai pas demandé si vous étiez heureuses. Peut-être que certaines d'entre vous veulent quitter le harem ? C'est le moment de le dire ! Avez-vous des réclamations ? Vous pouvez être sincères. Personne ne vous en tiendra rigueur, leur dit-il.

Comme si elles n'attendaient que cela, les femmes laissent alors tomber leurs appréhensions et, à tour de rôle, délient leurs langues :

— Votre Majesté, je veux qu'on instaure un tour pour chacune. Pour que toutes, nous puissions profiter. C'est injuste que vous accordiez plus de temps à certaines, en négligeant les autres, commence Habibatou, tout en jetant un œil sur Safia qui détourne la tête.

— J'ai déjà quatre enfants et ma chambre est étroite.

— Je veux une machine à coudre. Je serai la couturière de tout le monde.

— J'aimerais qu'on ait le droit de sortir du palais et de rendre visite à nos familles.

— Je veux aussi la télévision. Cela manque à mes enfants.

— Je veux apprendre à lire.

— On veut aussi des smartphones.

Le visage de Djidda se renfroge de plus en plus au fur et à mesure que la

liste des réclamations s'allonge, ce qui fait rire Seini. Seule Safia n'a rien dit. Boussoura non plus. Elle est la seule assise sur un fauteuil à côté de lui. Aucune des concubines n'a demandé à quitter le harem.

8

— Votre Majesté, j'ai besoin d'accomplir mon cinquième pilier de l'islam et de me rendre en pèlerinage à La Mecque, dit l'homme, accroupi en signe de déférence.

— Voilà une bonne chose ! Je te félicite pour ta décision.

— Votre Majesté, c'est mon rêve depuis trois ans déjà ! J'ai économisé dans ce but, mais je ne peux pas le faire !

— Qu'est-ce qui t'en empêche ? demande Seini, posément.

Les membres de la *faada* et quelques notables se jettent des coups d'œil gênés. Ils sont tous assis sur les tapis turcs étendus dans le grand salon du vestibule public. Seul le roi est assis sur un fauteuil haut et surélevé.

— Alors, qu'est ce qui t'empêche d'y aller si c'est ton souhait ? répète Seini. Tu en as les moyens, à ce que je sache !

— Oui, Votre Majesté.

— Alors ? Je ne comprends pas.

Kaïgama se lève de sa place, se rapproche du *lamido* et lui souffle :

— Il ne peut y aller car il est d'origine servile, Votre Majesté. Pour y aller, il doit être préalablement affranchi.

— Et que ne peut-il faire d'autre parce qu'il est esclave ? demande Seini froidement.

— Certains érudits affirment qu'une bête égorgée par un esclave est impropre à la consommation. Il ne peut pas non plus diriger la prière et ne peut pas faire son pèlerinage s'il n'a pas l'accord préalable de son maître et surtout s'il n'est pas affranchi.

— Votre Majesté, j'ai essayé de me racheter à mon maître, mais je n'arrive pas à trouver un terrain d'entente avec lui. Depuis trois ans, il me réclame toujours plus d'argent pour m'affranchir.

— Voilà ce qui s'apparente à de l'escroquerie ! Allez me le chercher tout de suite, ordonne Seini au chef des *dôogari*.

Cette affaire d'affranchissement et d'esclavage le dérange beaucoup. Il serait temps que les choses changent. Les notables chuchotent, ils sont en pleine discussion. Seini se perd dans ses pensées. En réalité, que peut-il vraiment changer ? Si l'esclavage est condamnable, il devrait commencer par ce qui les concerne, lui et la chefferie. La moitié de ceux qui l'entourent ne sont-ils pas d'origine servile ? Ne le revendiquent-ils pas eux-mêmes ? Et ses propres concubines ? Si elles étaient des femmes libres, elles seraient des épouses et non des *soulaabé*. S'il décidait de les affranchir, il lui faudrait renvoyer la plupart d'entre elles. Un musulman ne peut pas avoir simultanément plus de quatre femmes. Que leur apporterait un affranchissement, à part le fait d'être jetées à la rue ?

Il soupire et secoue la tête tristement. Malgré son envie de faire bouger les lignes, il reste empêtré dans les fils invisibles d'un système séculaire qu'il est impossible de faire évoluer. Il se sent désarmé. Il pourrait demander à ces hommes sans coiffe qui l'entourent s'ils désirent s'affranchir, mais combien d'entre eux diraient oui ? Combien penseraient même qu'il faut le destituer ? Un *lamido* d'un grand royaume voisin, parmi les plus puissants et les plus instruits, n'en a-t-il pas fait les frais il n'y a pas si longtemps ? Pour avoir voulu abolir la polygamie et donner plus de droits aux femmes, il en a perdu son turban !

— Majesté, la royauté est à vous, dit en se courbant l'homme que lui présentent les *dôogari*.

Celui-ci jette un regard désapprobateur sur le plaignant qui, à la vue de son maître, baisse la tête.

— Cet homme est venu se plaindre de toi, commence Seini.

— Dieu vous accorde la paix, Votre Majesté.

— Il dit vous appartenir par une filiation complexe entre votre famille et la sienne.

— Oui, Majesté. Depuis plusieurs générations, nos deux familles sont... proches.

— Il dit que vous refusez de l'affranchir malgré une somme d'argent qu'il vous a versée à plusieurs reprises. Est-ce que c'est vrai ?

— Je vous écoute, Votre Majesté !

— Sais-tu que, si je fais appel au procureur, tu seras jeté en prison ? L'esclavage est interdit par la loi, dit Seini, d'un ton sévère.

L'homme a perdu de sa superbe en entendant le mot « prison » et bredouille :

— Je n'ai rien fait de mal, Votre Majesté. Je ne lui ai jamais dit qu'il était mon esclave et je ne l'ai pas obligé à me donner de l'argent. Je le considère comme étant de ma famille. Nous sommes tous musulmans et nous connaissons les règles qui régissent nos statuts respectifs et la complexité de ce qui nous lie.

— Tu as tout de même pris son argent ! rétorque le *lamido*, ignorant la référence à l'islam que vient de souligner l'homme. Ce dernier insinue en effet n'avoir fait que respecter les règles imposées par l'islam qui codifient la relation entre un maître et son esclave.

— Oui, Majesté. J'ai considéré cet argent comme un cadeau d'un homme nanti à son parent pauvre. Il m'a bien sûr informé de son désir d'accomplir le pèlerinage. Mais je ne lui ai jamais fixé un prix pour se racheter et il ne me l'a jamais demandé.

— Alkali, Kaïgama, qu'en dites-vous ?

— Il a été payé pour un affranchissement et il l'a bien compris, sauf s'il est de mauvaise foi, dit l'*alkali*. Il devra donc signer un acte d'affranchissement avec des témoins ici, à la cour, qu'il remettra à son parent. Il ne recevra rien de plus et le plaignant ne portera pas plainte contre lui pour escroquerie ou pour esclavage. C'est une affaire de famille, et la réconciliation se fera en famille.

— Es-tu d'accord ? demande Kaïgama à l'homme.

— Je ne peux pas aller à l'encontre des décisions du *lamido*, murmure-t-il.

— Très bien. Tu peux disposer. Nous t'attendons demain pour finaliser l'accord.

Aussitôt l'homme parti, le *lamido* se retourne vers le plaignant :

— En réalité, nous n'avons pas besoin de tout ça ! Rien dans notre monde d'aujourd'hui ne fait de cet homme ton maître !

— Majesté, quand je me suis préparé pour accomplir mon pèlerinage, j'ai expliqué ma situation à quelques érudits qui m'ont conseillé de racheter d'abord ma liberté avant de me rendre à La Mecque. Ils m'ont dit que, si je ne le faisais pas, mon pèlerinage ne servirait à rien. Il est important pour

moi d'être affranchi et de pouvoir laisser derrière moi ce triste héritage.

— Voilà qui est donc réglé. Mais tu devrais d'abord te défaire toi-même de cette idée de servitude.

Quand Seini se retrouve seul avec Kaïgama, il demande, surpris :

— Un acte d'affranchissement ?

— D'autres *lamibé* en ont signé, Majesté. Ça circule même dans les réseaux sociaux. Un acte d'affranchissement en bonne et due forme, un acte authentique ! Les affranchissements existent dans toutes les cours des *lamidats*. Votre oncle a affranchi plusieurs esclaves.

— Malgré les années qui passent, je n'arrive toujours pas à m'y habituer !

— Un chercheur connu a écrit : « L'affranchissement n'est pas une dimension de la liberté mais, au contraire, une dimension de l'esclavage. » À méditer !

— Mais, Kaïgama, tu imagines ? Nous sommes en 2024 et un homme ou un roi signe un acte d'affranchissement d'un esclave. Et personne n'y trouve à redire ! Officiellement, pour le politiquement correct, tout le monde se complaît à dire que l'esclavage est aboli, que ça n'existe plus ! Mais les maîtres continuent à se sentir propriétaires d'esclaves et, résignés, ces derniers acceptent leur condition. Les chaînes invisibles des mentalités sont les plus dures à briser.

— Les traditions sont difficiles à changer mais, quand il s'agit de croyance religieuse, c'est deux fois plus compliqué – et encore plus quand les intérêts s'en mêlent. Certains érudits prêchent encore la soumission des personnes de condition servile envers leurs présumés maîtres. Ces derniers ne les ont certes pas achetés, ils en ont hérité par leurs familles, et ainsi de génération en génération. C'est souvent quand l'esclave, devenu plus riche que le maître, veut effectuer le pèlerinage à La Mecque que se pose le problème d'affranchissement. Car le même esclave, afin d'accomplir pleinement son devoir religieux, doit être sûr qu'il est en règle sur le plan islamique.

Seini pousse un soupir avant de se murer dans le silence. Qui est-il pour essayer de changer des croyances et surtout des dogmes religieux ? En tant que *lamido*, n'est-il pas aussi gardien de la religion ? On ne lui demande pas son avis. On attend seulement de lui qu'il applique au mieux la jurisprudence.

Depuis le départ de Fanta, il s'est intéressé à chacune de ses concubines et a instauré un système de tour, comme l'avait suggéré Habibatou et comme c'est la coutume. Une nuit pour chacune des *soulaabé* et deux pour Boussoura, qui reste sa seule épouse. Or, elle est justement la seule qui ne vient jamais passer la nuit au *soro*, même si leur relation semble un peu apaisée !

Asta veut coudre. Elle lui a expliqué que c'était son rêve depuis son enfance. Dès le lendemain, il lui a acheté une machine à coudre et quelques pagnes pour s'exercer. Maïmouna et Rahmatou se sentent à l'étroit. Pour ne plus créer d'autres conflits, il s'engage à agrandir les espaces d'habitation des concubines et à construire un appartement pour chacune. Toutes auront la télévision, et il fera installer une antenne parabolique. Haouaou se sent seule, sa famille lui manque. Chacune aura désormais le droit de sortir toutes les deux semaines. Toutes auront aussi des smartphones. Seini a également décidé de créer une salle de classe pour apprendre à lire et à écrire à toutes celles qui le voudront au palais. Quant à Habibatou, elle organise désormais des tontines, une forme d'épargne entre les femmes qui perçoivent à tour de rôle le montant versé afin de permettre à celles qui le voudraient d'exercer une activité de petit commerce au sein même du palais.

Seule, Safia est restée silencieuse. Pendant des semaines, il a essayé de savoir ce qu'elle pensait et ce qu'elle désirait, mais en vain. Elle garde sa bonne humeur, lui répète qu'elle ne manque de rien. Cependant, il sent qu'elle est préoccupée. Elle ne dit rien, ne réclame rien et ne boude pas mais, il le sait, elle n'est plus aussi heureuse qu'avant.

— Safia, peut-être veux-tu me quitter et tu ne sais pas comment me le dire ?

— Bien sûr que je ne le ferai jamais. Je t'aime.

— Alors pourquoi es-tu triste ? Pourquoi n'as-tu rien demandé ?

— Parce que je ne veux qu'une chose que tu ne voudras pas me donner, dit-elle en baissant la tête.

— Vas-y, tu peux m'en parler. Si je ne peux pas, je te le dirai.

— Le temps qui m'est imparti depuis que tu as réorganisé le palais ne me suffit pas. Je suis triste de moins te voir et j'ai l'impression que tu ne m'aimes plus.

— Tu te trompes, Safia. Je t’aime autant qu’avant. Sinon plus. Je me sens bien avec toi. Mais, désormais, chacune a droit à son tour. Une nuit pour les concubines, deux pour l’épouse !

— Dans ce cas, je voudrais que tu m’épouses !

9

Seini ne s'attendait pas à ce que Safia lui demande de l'épouser. Mais il la comprend. Pendant longtemps, il lui a accordé plus de faveurs qu'à aucune autre concubine. Devoir aujourd'hui attendre son tour ne peut que la frustrer, comme il l'est lui aussi. Elles sont sept sans compter les deux jours de Boussoura. Il ne peut donc la voir que tous les neuf jours ! L'épouser ! L'idée a fait son chemin dans son esprit. Il n'avait jamais pensé qu'il se remarierait un jour. Son épouse, c'est Boussoura ! Rien que Boussoura ! Mais Safia compte aussi pour lui. Est-ce que Boussoura acceptera ? Il est un peu inquiet. Mais Safia ne le mérite-t-elle pas ?

Il fait appeler Djidda et Alkali dans son salon privé afin de régler d'abord les questions techniques.

— Alkali, j'ai envie d'épouser une de mes concubines. Quelles sont les modalités ?

— Majesté, cela dépend quelle est celle des *soulaabé* que vous souhaitez épouser. Si elle appartient à la chefferie, alors vous l'affranchirez avant le *tégal*, le mariage religieux. Si elle appartient à une autre famille, eh bien, il faudra faire venir son maître et lui faire une proposition.

— Proposition financière ? Dans ce cas, Alkali, je l'achète, fait-il remarquer, en secouant la tête.

— Les dispositions religieuses n'ont rien à voir avec les dispositions légales. L'esclavage est aboli par l'État et le même État est au courant de ce qui se passe dans les *lamidats*. C'est donc une question complexe qu'il est difficile de remettre en question.

— Très complexe, en effet !

— Évidemment, si vous décidez de ne rien faire et de l'épouser, le maître ne viendra jamais la revendiquer, mais ce sera entre cette femme et sa conscience ! Si elle se sent servile, elle ne pourra pas se sentir réellement

libre puisqu'elle n'aura fait que désobéir et refuser sa condition sociale. Aujourd'hui, l'esclavage est avant tout un conditionnement moral !

— Je voudrais épouser ma concubine, Safia, confie Seini, après un long moment de silence.

— Safia, et non Habibatou ? se risque Djidda, irrité.

— Je voudrais épouser Safia, répète Seini, imperturbable. Faites le nécessaire.

La réplique de Djidda ne lui a pas échappé. *Voilà sûrement un sujet qui créera encore de la discorde dans le harem*, se dit-il, très agacé.

Le visage fermé, Djidda revient plus tard et dit sans un sourire :

— Nous n'avons trouvé aucune ascendance servile à cette femme.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Djidda ?

— Ça veut dire qu'elle est une femme libre, comme le sont aussi ses parents. Elle n'avait en principe rien à faire dans le harem.

— Va me la chercher, Djidda.

Elle arrive, pleine de grâce, souriante comme à son habitude. Djidda referme discrètement la porte du *soro* et attend dans la véranda

— Safia, concernant ce dont nous avons parlé, que peux-tu dire sur tes origines serviles ? commence-t-il.

Elle se met à pleurer aussitôt.

— Safia, c'est juste une question ! Si je dois t'épouser, je dois d'abord te faire affranchir.

— J'ai menti. C'est la raison pour laquelle mes parents ne m'adressent plus la parole. Si tu m'épousais, je remettrais les choses en place et je pourrais à nouveau les côtoyer.

— Safia, est-ce que tu te rends compte de la gravité de la situation ?

— Devant ma terreur de Bouba, je n'ai pas réfléchi. Mais, Majesté, si tu ne veux pas m'épouser, je continuerai à rester *soulaado* ! Mais, surtout, je t'en supplie, ne me renvoie pas, implore-t-elle, levant vers lui un visage baigné de larmes.

— On fera ce *tégal* dans quelques jours devant le domicile de ton père. Nous lui rendrons son honneur. Mais, Safia, que ce soit la dernière fois que tu mens !

— Je te le promets, Majesté.

Comment maintenant l'annoncer à Boussoura ? Que lui dire pour la convaincre ? Seini va la voir chaque matin, y retourne chaque soir sans jamais avoir le courage de lui parler. Il se sent déchiré entre l'amour qu'il éprouve pour Safia et celui, inconditionnel, qu'il a pour Boussoura. Il tourne en rond, en perd le sommeil. Et le mariage approche, et il n'a toujours pas réussi à le lui dire !

— Seini, je te sens préoccupé. Que se passe-t-il ? lui demande-t-elle.

— Je le suis, effectivement.

— Je t'écoute.

Il prend une grande inspiration et se lance :

— Boussoura, j'ai décidé d'épouser Safia.

— Épouser Safia ? répète-t-elle, comme si son cerveau refusait d'enregistrer l'information.

— Pour des raisons que tu peux comprendre, ajoute-t-il aussitôt.

— Nous avons un acte de mariage monogamique ! C'est illégal.

— Je ne l'épouserai que religieusement.

— D'accord, dit-elle, d'une voix calme et sans la moindre colère apparente.

Ni pleurs, ni cris, ni larmes. Elle a dit « d'accord » comme ça, tranquillement, sans discuter. Cela ne lui ressemble pas. Seini est inquiet.

— Boussoura, ça ne changera rien.

— Seini, je ne t'empêcherai pas de faire ce que tu veux.

Le mariage a eu lieu. Boussoura est restée impassible, contrairement à Habibatou qui était dans tous ses états. Cette dernière n'ose cependant pas se dévoiler devant lui. Les autres *soulaabé* n'ont rien dit non plus. Le harem baigne dans une sérénité qui n'est que de façade. Les jours passent, et Seini, pensant l'orage passé, commence à souffler. Mais, un mois plus tard, alors qu'il va retrouver Boussoura le soir, comme il en a l'habitude, il se rend immédiatement compte en entrant dans l'appartement que quelque chose ne tourne pas rond.

Si tout est en place dans le salon qui lui est familier, il n'y a plus aucun livre sur les étagères ni aucune photo sur les murs, qui paraissent étonnamment nus.

— Boussoura, où sont passés tes livres et nos photos de famille ?

— Emballés avec ce qui m'est précieux. Je dois te parler, Seini. Tu te souviens, tu as demandé à toutes tes femmes ce qu'elles voulaient et tu as réalisé leurs désirs. Mais tu as oublié de me demander, à moi, ce que je voulais.

— Je t'écoute, réagit-il doucement.

— Tu te souviens de ce que je t'avais dit en réintégrant le palais ? Je t'avais dit que j'allais essayer et que, si je n'y arrivais plus, je demanderais le divorce.

— Oui. Et, pendant toutes ces années, tu as fait de ton mieux.

— J'ai fait plus que ça ! L'amour accepte l'inacceptable, et je l'ai fait. Je suis fière d'avoir essayé...

— Et je t'en suis reconnaissant, coupe-t-il.

— Mais, aujourd'hui, je te demande le divorce, continue-t-elle, d'une voix sereine.

— Boussoura, ne fais pas ça, murmure-t-il, douloureusement.

— Durant tout ce temps, toutes ces femmes appartenant à ton harem n'étaient que des visages pour moi. Aucune identité. J'ai fermé les yeux, me persuadant qu'elles n'existaient pas. J'ai vu les fruits de ces relations : des enfants par dizaines. Eux aussi, j'ai feint de ne pas les voir. Aujourd'hui, toutes ces femmes, je les connais. Elles existent. Je connais désormais leur caractère, leurs rêves et leur douleur.

— Je te comprends. Mais, crois-moi, j'ai besoin de toi. Tu es la seule qui comptera toujours pour moi.

— Je suis allée à l'encontre de tous mes principes. Tu as balayé une à une toutes mes convictions. Tu as franchi toutes les barrières et j'ai tout accepté. À chaque nouveau pas que tu franchissais, tu me répétais que tu m'aimais, et je te croyais. Je voulais tellement te croire, et je me suis laissée aveugler. Je n'avais pas le courage de remettre en question tes décisions. J'ai fait ce que font les femmes de notre région. *Munyal* ! Patience ! J'ai été patiente. Non ! Je suis plutôt allée au bout de la patience ! Mais ce n'est pas pour ça que je demande le divorce !

— Boussoura, je t'aime.

— En fait, Seini, poursuit-elle calmement. J'ai fini par comprendre que tu n'aimes personne d'autre que ta propre personne. Ce n'est pas la faute de la royauté, ni de la chefferie, encore moins des traditions ou de la religion. Ce

sont tes propres choix et ils représentent ce que tu es. Si tu es arrivé à vivre avec neuf femmes en même temps, je mets en doute ta sincérité durant nos vingt-cinq ans de monogamie. Mais, là n'est plus la question !

Il se prend la tête entre les mains.

Elle continue, amère :

— Ce divorce est la seule chose que j'aurai faite pour moi. On nous a toujours répété que les anges maudissent la femme qui demande le divorce, que le divorce ébranle le trône d'Allah, qu'il est la chose permise la plus détestée du Créateur. Mais je le fais quand même ! Je me libère de ce mariage car j'y ai perdu la chose la plus importante au monde, l'estime de moi-même. J'ai perdu le respect pour ma propre personne. J'ai donné plus que ce que je ne devais donner ! J'ai accepté l'inacceptable, pardonné l'impardonnable ! Je m'en vais sans rancune ni colère. Enfin, je peux garder la tête haute et avancer, car j'ai à présent la force de refuser de n'être qu'une femme parmi les femmes de ton harem royal.

Remerciements

Pour mener à bien ce projet romanesque, j'ai rencontré des hommes et des femmes qui m'ont édifiée. Je leur exprime toute ma reconnaissance.

Je me suis également imprégnée de plusieurs ouvrages, parmi lesquels *Le Lamidat de Banyo. Épreuves d'hier et défis d'aujourd'hui*, écrit par le *lamido* de Banyo, Sa Majesté Mohaman Gabdo Yahya et *Le Lamidat de Tibati. Histoire d'une résistance anticoloniale et organisation socio-administrative*, écrit par Hamidou Nouhou Barrywa.

J'adresse ma gratitude à Emmanuelle Collas pour sa confiance et pour nos échanges fructueux tout au long du processus de création et d'édition.

Je la remercie infiniment, ainsi que Justine Collas, Sophie Bagur et Félix Demargne, pour le soin qu'ils ont mis à la fabrication et à la publication de cet ouvrage. Mes remerciements vont également à France Collas pour sa relecture attentive, ainsi qu'à François Nkémé, mon éditeur camerounais.

Enfin, je remercie mon époux, Hamadou Baba, pour sa précieuse disponibilité et son soutien constant.

Titres
parus
**aux Éditions
Emmanuelle
Collas**

Djaïli Amadou Amal

**Les Impatientes
Cœur du Sahel
Le Harem du roi**

Marie Bardet

**À la droite du père
Babylift**

Anouar Benmalek

L'Amour au temps des scélérats

Sikanda de Cayron

**Le Sang des rois
Corps de verre**

Selahattin Demirtaş

**L'Aurore
Et tournera la roue**

Pauline Desnuelles

200 mètres nage libre

Khalil Diallo

L'Odyssée des oubliés

Dora Djann

Ouverture à la française

Bruno Doucey

Indomptables

Charline Effah

Les Femmes de Bidibidi

Cathy Galliègue

Et boire ma vie jusqu'à l'oubli

Walid Hajar Rachedi

**Qu'est-ce que j'irais faire au paradis ?
Nos destins sont liés**

Zadig Hamroune

Le Miroir des princes

La Nuit barbare

Nâzım Hikmet

Lettres à Taranta-Babu

Sabrina Kassa

Magic Bab el-Oued

Un Noël chez les Zemmouri

Omar Khayyâm

Quatrains à odeur de vin et de rose

Sema Kılıçkaya

La Langue de personne

Mohamed Leftah

Demoiselles de Numidie

Marc Lepape

Seules les montagnes dessinent des nuages

Timour Muhidine

La Fille de l'ethnographe

MuttLon

Les 700 aveugles de Bafia

William Navarrete

Vidalina

Cuba Spleen

William Navarrete et Pierre Bignami

Le Tour du monde en 80 saveurs

Le Tour de France des cuisines du monde

Prajwal Parajuly

Fuir et revenir

Aucune terre n'est la sienne

Iva Pezuashvili

Le Bunker de Tbilissi

Grażyna Plebanek

Furie

Dimitris Stefanakis

Un été grec avec Camus

Murielle Szac

Eleftheria

Tosca

ISBN : 978-2-490155-97-2

Dépôt légal : août 2024